

Introduction

Bien que la littérature s'enthousiasme davantage par "la création inventée", la détermination de l'authenticité de cette mise en matière devient, à la suite de l'émergence quasi hégémonique de la fiction, une question conflictuelle. Lors de ces conditions, la problématique du référent du texte littéraire ne perd rien de son statut légitime, en revanche, elle accroît les gradins en se dilatant par un simple glissement du véridique vers le vraisemblable. A cet égard, l'acte de l'écriture se charge de déferler un produit qui touche à la fois, à la véracité du réel et à la fiction du l'irréel. Explicitement opposées, réalité et fiction, s'apparentent au sein de l'œuvre, dans une suspension deçà intégrante et de là constitutive, afin d'édifier à base de mots, une représentation significative. Sans scander le regard sur la dualité entre le chimérique et l'effectif, l'écriture littéraire s'approvisionne de toutes les facultés de la nature humaine dans une visée de mieux transcrire cette nature, afin de dévoiler les potentiels et de saisir subséquemment de nouveaux traits d'entendement¹. Suivant la pensée barthienne, seule la langue est l'«*aire d'une action, la définition et l'attente d'un possible.*»². C'est-à-dire, elle offre une détermination opérationnelle en soi par la mise en relief d'une traduction des rutilances et des pâleurs d'un état d'être. Dans cette pratique se trace conjointement le rêve et le réel dans une confection polychrome, faisant du mirage illusoire une image d'un énoncé, à défaut d'être entièrement véridique, il adhère infailliblement aux attributs du vraisemblable. Conséquemment, les produits littéraires abritent l'éclosion d'une bipolarité pulsionnelle dont l'une prend pour source la vaste contenance du perçu social, historique et idéologique, l'autre s'active par l'intervention de la singulière batterie créative de l'auteur. Une batterie, concurremment accumulatrice et génératrice, car le soucis majeur est d'enjoliver l'inédit et l'inventé, façon de les rendre plus attrayants et plus perceptibles. Ainsi, loin d'altérer la portée significative, la dimension fictionnelle consolide pour sa part, l'élargissement notionnel du référent réel via un foisonnement fusionnel qui s'intègre au processus cognitif dans une symbiose de

¹ - D'après P.Aron, *op. cit.*, pp. 225-226.

² - R. Barthes, *op. cit.*, p.13.

complémentarité dénotative. Cette composition constitutionnelle, ourdissant une toile de faits et d'effets adjacents à la perception commune, décroïssonne concomitamment une animation interne, répartie tout au long du corps textuel. Il devient d'attrait, que la vitalité perçue dans une œuvre se prolifère en grande partie, grâce à la coexistence revigorante des deux lymphes ambivalentes, assurant la structure basique de l'écrit¹.

La présente œuvre d'Amin Maalouf s'inscrit dans le même ressort, car elle conjugue une structure croisée de fils réels et d'autres fictionnels, enfantant un diaporama d'aventures enchâssées. Dans une posture itinérante, la mouvance prend les rênes de la forme et s'implante au cœur du contenu, l'œuvre se jette visiblement les amarres à des adresses historiquement authentifiées, faisant d'elles une plate-forme référentielle. Dans un repère matriciel, le récit se balise alors, par l'ordonnement d'une aire géographique accordée à une époque temporelle où toutes les deux témoignent l'atmosphère sociale, religieuse et politique, rapportée par l'œuvre². Ainsi, un décryptage en amont, des agissements conditionnés par l'agencement périphérique, traduit un étalonnage phénoménologique qui révèle dans son aval une nette exhibition de la conduite culturelle amoncelée aux détriments des entraves aventurières. L'apport fictionnel, dans ce cas, s'échelonne à concevoir la ligature détaillée en chair évènementielle ainsi que narrative, façon d'assembler tous les éléments composants, et à assurer bien entendu, la cohérente fluidité du jaillissement factuel, dans la mesure de maintenir la signifiante globale visée. Il ne faut pas nier par conséquent, qu'en dehors de la réserve fictionnelle, il serait d'une terrible difficulté le fait de pouvoir rejoindre les divergences de la réalité entre les deux couvertures d'un livre. C'est selon cette raison que pour les critiques, particulièrement les thématiciens, l'imagination est une faculté créatrice³. En vertu de sa représentation des images abstraites, son pouvoir de produire des objets irréels ou de concevoir de nouvelles combinaisons de formes et de couleurs, l'imagination déploie ainsi, « *un dynamisme organisateur* »⁴. Ce dernier, jaillissant de l'activité dichotomique : production/reproduction, au sens de l'invention pure/la

¹ - D'après F. Fortier & F. Langevin, « *Le réel et les fictions contemporaines* », disponible sur www.revue-analyses.org/document.php?id=1354, consulté le, 09.06.2009.

² - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/1666>, consulté le, 09.06.2009.

³ - D. Bergez, *op. cit.*, 107.

⁴ - *Ibidem*, 94.

reformulation du réel, dévoile sans ambages, la compétence que possède l'esprit de l'artisan littéraire, notamment dans le sillage de l'approche thématique.

Ainsi, l'ambivalence que renferme *Le périple de Baldassare*, s'identifie ouvertement, à cette action multiple d'alliage dichotomique, d'un côté réalité, de l'autre fiction. Pour sa part, la portion du réel s'alimente du registre de l'Histoire qui nous indique les séquences au niveau desquelles se manifeste « *la rupture avec le monde empirique* »¹, une manière de distinguer le réel de l'irréel dans la trame de l'œuvre. Par ailleurs, ces suites d'énoncés appartenant au relief véridique se divisent, du point de vue qualité, en deux catégories : la première appartient à l'Histoire, au sens « *science par traces* »², tels l'incendie de Londres, les guerres anglo-néerlandaises, le Sabbataï Tsevi et les janissaires du régime turc, répandu sur l'étendu orientale à l'époque. La seconde classe s'allie à l'ordre mythique de l'histoire du Temps, car le périple évoque un dense rayonnement mythique, éperonné par l'allure odysseenne dont Baldassare est l'Ulysse. A ce niveau, on enregistre une subdivision binaire à deux niveaux successifs. Suite à quoi, la dite ambivalence (entre réel et irréel) s'active déjà en une extension sur l'axe de la composante présentant le réel. Concernant la ration proprement fictionnelle, elle se sustente directement du singulier *imaginaire* du commanditaire, qui est l'auteur. Stigmatisé par l'esprit du temps ainsi que « *les identités électriques de l'être au monde* »³, cette invention fait l'écho de l'*ethos* spécifique au concepteur, et oriente conséquemment le regard vers la vision globale de l'auteur, étalée systématiquement par le biais de l'allure imaginante exposée par le texte. Si l'écriture parvient à définir son scripteur, il est de même pour cette faculté de proliférer du néant, une composition inédite, qui dénote un phénomène d'être et qui résonne, d'après le chef de fil existentialiste, J.-P. Sartre, l'autodéfinition de l'individu et aussi de son groupe⁴. Ainsi, d'un jeu fictionnel, le processus de la lecture déborde des frontières de l'écrit vers l'assimilation abstraite d'une conception purement cognitive, étayée par une suite de détails variant entre les deux supports.

¹ - P. Aron, *op. cit.*, p. 290.

² - M. Bloch, in « *Une invitation à penser l'histoire : Paul Ricœur, La mémoire, l'histoire et l'oubli* », disponible sur www.cairn.info/load_pdf.php?id_article=rhis_013_0731.pdf, consulté le, 23.09.2009.

³ - B. Blanckeman, *Les fictions singulières*, éd. PUF, Paris, 2002, p. 290.

⁴ - In P. Aron, *op. cit.*, p. 290.

L'ambivalence s'affine alors, à une interaction de mouvements binaires, déployés au niveau de deux paliers hiérarchisés suivant l'illustration équationnelle suivante :

- **Réalité / Histoire** → **Histoire scientifique / Histoire mythique.**

Effectivement l'Histoire atteste qu'en 1648, un jeune juif, dénommé Sabbataï Tsevi, originaire de Smyrne (Actuelle Izmir en Turquie), se déclare le messie pour la communauté juive. Le fait qui réveille la prophétie de l'année fatidique, déclarée par S^t. John, dans son livre, *Apocalypse*. Les calculs superstitieux confluent au même résultat : cette année serait 1666¹. Du côté mythique, cette intrigue remet en surface le mythe de la Fin des temps, lequel est en rapport direct avec celui du Commencement. Cette relation s'explique par la simple raison que toute achèvement prélude l'avènement d'une nouvelle naissance². Le protagoniste fait une allusion à cette renaissance en constatant que : « *Le tissu du monde se défait, comme si ses fils allaient servir à un nouveau tissage.* »³.

- **Fiction / Imagination** → **Invention / Représentation intellectuelle.**

Ce palier appuie le regard sur l'élément inventée d'un côté, tel que les personnages, le décors restreint des déplacements ainsi que l'agencement des fins détails déambulatoires, de l'autre, sur le dessein global envisagé à travers l'entité narrative. Bien que la fiction provient de la faculté de l'imagination, le rayon de l'inventé donne par la suite une démonstration dénotative sur le profil de l'idée, représentée par le texte. En d'autres termes, la mise en œuvre d'un dispositif viatique dans le cadre d'une reproduction narrative d'une tumultueuse atmosphère, semblable à celle de notre actualité, reflète ouvertement l'agissement créatif d'une réflexion consciente. Que le héros soit un bibliothécaire, sceptique et habille en négoce, c'est dans le but d'adhérer à l'idée

¹ - D'après *Encyclopédie Mémo*, éd. Larousse, Fayard, Paris, 1990, p. 308.

² - D'après D. Chauvin, A. Siganos et P. Walter, *Dictionnaire, Questions de Mythocritique*, éd. Imago, Paris, 2005, p. 43.

³ - A. Maalouf, *op.cit*, p. 202.

de la quête d'un live, tout en préservant d'une part, une distance envers les excès de sensibilités spirituelles, et d'autre part, une ouverture envers les différences d'autrui. De ce fait, l'œuvre est l'expression d'une représentation spécifique à l'auteur dont le moyen est une dimension fictionnelle.

Il s'en suit alors, que l'assemblage conçu, s'ancre le plus dans une réalité éventuelle, du fait qu'il suggère une duplication de certains états de choses rencontrés réellement, soit au fil du temps passé, soit à celui de nos jours. En d'autres termes, ne serait-il pas là, la réalité qui prend corps et parole à la réserve de l'entremise de l'alibi du verbe dont la forme se focalise sur un mouvement sinusoïdal, reliant la fiction et le réel dans un gisement romanesque ? Pour mieux répondre à cette interrogation, on suggère de revenir aux coordonnées spatio-temporelles dans lesquelles se tient l'histoire rapportée dans l'œuvre. Ces coordonnées, étant des données inhérentes à l'action, sont d'ailleurs, les pistes d'enrochement qui jalonnent la procédure de la présente lecture du texte de Maalouf.

2.1. La sphère du mouvement viatique

Le programme narratif du *périple de Baldassare*, inscrit expressément l'œuvre dans un temps réel appartenant au passé. Un créneau historique se balise aux frontières de l'interstice de 1665 à 1667, et se saillie en majorité, sur une circonférence étendue entre les deux rives de l'Est et de l'Ouest. En raison de la thématique du voyage, régissant l'architecture événementielle du récit, la série des déplacements entraîne une dilatation spatiale, dans laquelle la catégorie du lieu renferme une multitude de contrées. S'étalant sur une sphère géographique hétérogène, variée entre des faubourgs et des grandes cités de la région méditerranéenne, le texte de Maalouf réanime, par la transcription de la mouvance de son protagoniste, le contact à base humaine, entre les deux mondes distincts : l'Orient et l'Occident, complémentaires l'un à l'autre, à cause de leurs proximité et de leurs déterminants segments dans la répartition démographique sur le plan du relief. Ainsi, via le dispositif viatique, Baldassare traverse les dissemblances des peuplements des deux blocs tout en délimitant les limites du terroir où prennent lieu, précisément, les événements du périple. Dès lors,

ce fait repère visiblement les matrices spatio-temporelles des " états " et des " faits", rapportés par la trame narrative de l'œuvre, qui débouchent sur une mise en exergue d'une localisation spécifique du profil raconté. Dans la présente œuvre, la particularité de la localisation, se voit constamment par la forme de l'écriture journalière, qui est " *le journal intime*". Cette écriture prend généralement le modèle du passage suivant : « *Écrit le vendredi 27 novembre 1665. Je viens de traverser, sans raison, une longue semaine de cauchemar, et la peu est encore dans mes os.* »¹. Dans ce journal, le héros, à la fois rédacteur de récit et acteur meneur du périple, note assidûment les repères référentiels, du temps et du lieu, de ses aventures accomplies, tel qu'il l'affirme : « ... *il m'aide à clarifier mes pensées ainsi que mes souvenirs sans que j'aie à me trahir* »², donnant cependant, l'esquisse crédible de la sphère tempo-spatiale, englobant les différents rayons des agissements racontés.

2.1.1. L'ère temporelle

S'affinant à un milieu indéfini et homogène, la catégorie temporelle s'affine à un milieu indéfini et homogène dans lequel se situent les êtres et les choses et selon laquelle s'échelonne le déroulement des événements³. Du point de vue production verbale, comme temps s'insère d'emblé dans l'action, cela le rend systématiquement « *un élément sémantique majeur dans l'œuvre* »⁴. Pour la présente œuvre de Maalouf, la catégorie du temps divulgue deux classes temporelles : l'une s'affiche externe, car elle intervient en rapport direct avec l'entité globale du texte, la rangeant dans une étendue du " *passé*" ou historique, suivant le repère temporelle commun. Précisément, l'écriture du journal se balise quasi-identiquement, aux lisières du périple qui commence à l'aube du 24 août 1665 jusqu'à l'orée de l'année suivante qui est celle de la Bête, 1667, toutefois, la rédaction commence juste la veille du premier départ. L'autre classe du temps s'avère plutôt interne, puisqu'elle est le référent chronologique des actions. En termes illustratifs, le procédé de la narration est discontinu, c'est-à-dire la séquence est

¹ - A. Maalouf, *op.cit*, p. 68.

² - *Ibidem*, p. 146.

³ - L-M. Morfaux, *op. cit*, p. 362.

⁴ - P.Aron, *op. cit.*, p. 583.

entrecoupée en deux ou trois mouvements narratifs. A l'image de la mésaventure rencontrée au niveau de l'île de Katarraktis qui, ayant eu lieu en fin de janvier 1666, n'est narrée qu'au début d'avril de la même année et en deux temps différents tel que : « *A Gênes, le 3 avril 1666. Depuis que j'y suis, je songe chaque jour à écrire, pour raconter mon voyage (...), après m'être assoupi une petite heure dans l'auberge-couvent des moines de Katarraktis...* »¹. Ensuite, « *A Gênes, le 3 avril. Je m'apprête à reprendre le fil de mon histoire, ...* »². Cependant, cette seconde classe régit l'organisation événementielle du texte et détermine par conséquence, la localisation détaillée des suites séquentielles enchâssées. Il s'agit donc d'un double positionnement sur l'axe du temps dont la signification fonctionne dans deux dimensions différentes, simultanément indispensables. Bien que la première soit principale et même directive, elle ne peut en outre, se détacher de la seconde, annexée par une interdépendance mutuelle. La classe interne assure en contre partie, la mise en scène des divers détails ordonnés dans l'espace du temps. De ce fait, le programme narratif de l'aventure viatique, rapportée par le calame de l'**antagoniste** sous forme d'un journal de voyage, s'inscrit dans un rythme fragmenté, relié dans l'ensemble par le cours des circonstances, et renouvelé par chaque instance d'écriture. En vertu de quoi, cette modalité d'écriture engendre, au demeurant, une pause différée entre le temps de l'énonciation et celui de l'action, et postule la narration dans un incessant appel de souvenirs. C'est d'ailleurs, l'allure symptomatique, du journal qui se définit par « *une reconstruction concertée d'une trajectoire personnelle* »³, étalant en filigrane la signification proposée par le diariste. **M. Leiris**, consolide cette réflexion en attestant qu'« *il est d'une certaine utilité de les (souvenirs) rassembler ici en cet instant, parce qu'ils sont le cadre – ou le fragment du cadre – dans lequel tout le reste s'est logé.* »⁴. Ainsi, le journal s'avère une remise en ordre du passé, une transcription des expériences, jugées essentielles par l'auteur, dans une disposition chronologique ; une façon de manifester, au demeurant et en activité, "le passage du temps", sans toutefois perdre l'information ou le fait, par embrouillement ou par inadvertance. Pour préserver la clarté de ses renseignements, **Baldassare** se hâte quelquefois à reprendre son écritoire en disant : « *il faudrait que je*

¹ - A. Maalouf, *op.cit*, p. 275.

² - *Ibidem*, p. 287.

³ - S. Hubier, *Littératures intimes*, éd. Armand Colin, Paris, 2003, p. 62.

⁴ - M. Leiris, *L'âge d'homme*, éd. Gallimard, Paris, 1992 (1^e éd. 1973), p. 41.

consigne sur-le-champ ce que j'ai appris de Bess, avant que je ne l'oublie »¹. C'est une manière de sauvegarder le savoir par l'écrit, puisqu'il est bien et dûment reconnu, d'après la formule proverbiale, que les paroles s'envolent vite, les écrits, par contre, persistent.

Dès lors, il serait d'une justifiante exigence de receler la suite chronologique parmi laquelle s'assiègent les comptes journaliers du **protagoniste voyageur**. Pratiquement, l'acte d'écriture est produit dans l'orbite de l'imminence apocalyptique qui affranchit un ensemble de fait dont la retentissante tonalité se répercute sur le relief temporel de l'ère du périple.

2.1.1.1. La phobie de l'année de la Bête et du Centième Nom Divin

L'intrigue de l'œuvre se tisse principalement à partir de la contingente dyade, reliant deux réalités authentiques dans le même alliage contextuel : d'une part, la prédiction fataliste de l'approche du crépuscule anéantissant, correspondant à l'an 1666, dénommé celui de la Bête. D'autre part, les retentissants échos disséminant l'existence d'un manuscrit rarissime, attribué à la pieuse plume de l'érudit **Abou-Maher al-Mazandarani**, dans lequel il divulgue le centième nom du Dieu. Le propre de ce nom, réside dans son pouvoir d'accomplir des prodiges, entre autres, la neutralisation du funeste imminent désastre².

Loin d'une simple fable ou d'un conte légendaire, l'appellation de "*l'année de la Bête*" prend en effet une origine attestée dans les écritures ecclésiastiques³. Au temps des Romains, la coutume exige de marquer les esclaves désobéissants d'une empreinte, un peu comme le bétail de nos jours. Par ailleurs, une pratique semblable est répandue dans les milieux religieux, notamment juifs, seulement,

¹ - A. Maalouf, *op.cit.*, p. 411.

² - D'après A. Maalouf, *op.cit.*

³ - D'après « *La Marque de la Bête* », disponible sur <http://www.eudmtl.org/marquebete.htm>, consulté le, 12.01.2009.

les dévots à un dieu, portent le tatouage désignant leur loyale dévotion¹. A la suite de récurrentes pratiques, la marque estampée sur la chair humaine est chargée d'une dimension à la fois symbolique et distinctive. Concernant l'image figurative, les manuscrits parlent d'une bête ayant deux cornes, dont le cri ressemble à celui du dragon, qui « *obligea tous les hommes, gens du peuple et grands personnages, riches et pauvres hommes libres et esclaves, à se faire marquer d'un signe sur la main droite ou sur le front* »². De ce fait, la marque de la bête devient une parodie de sceau, spécifique au peuple des fidèles. Fortifiant sa charge symbolique en conséquence des oppressions politiques, économiques, sociales et même religieuses, la susdite marque glisse dès lors, à l'état invisible et se détecte à travers l'attitude d'obéissance manifestée de la part de l'individu.

Par ailleurs, l'Apocalypse, dans le même chapitre, définit cette marque en disant : « *Soit le nom de la bête, soit le nombre correspondant à son nom* »³, car dans les temps anciens, les lettres sont habituellement utilisées afin de servir de nombres. Ainsi, il est l'affaire aussi d'un chiffre logographique, dont le seul éclaircissement indique que ce nombre « *représente le nom d'un homme* »⁴. Les multitudes interprétations convergent vers un seul quantième, le « 666 », reconnu en tant que chiffre de la Bête apocalyptique. La même référence insinue par le même sillage que cette formule de marque énigmatique, dans la posture fataliste, dénote l'autorité persécutrice, c'est-à-dire, « *la bête revêtue du pouvoir de Satan, par le sauveur cultuel qu'elle prétendait être* »⁵. Il en résulte cependant que, le symbole "bête" peut également représenter l'empire romain de l'époque, ou encore un individu très spécifique, tel que l'empereur Néron ou l'empereur Domitien ou tous les autres régimes qui oppriment les chrétiens. Considérant l'Eglise romaine comme l'héritière légitime et directe de l'empire des Césars, les réformateurs de leur part, prévoient la chute du régime des

¹ - D'après « *La Marque de la Bête* », disponible sur <http://www.eudmtl.org/marquebete.htm>, consulté le, 12.01.2009.

² - D'après le chapitre (13 :16) de l'Apocalypse de S^t. Jean, in « *La Marque de la Bête* », disponible sur <http://www.eudmtl.org/marquebete.htm>, consulté le, 12.01.2009.

³ - Ibidem.

⁴ - Idem.

⁵ - E. Borings, in « *La Marque de la Bête* », disponible sur <http://www.eudmtl.org/marquebete.htm>, consulté le, 12.01.2009.

papes pour l'an 1666. Une thèse soutenue par le fait que c'est un nombre opposé à l'"Un" divin ; ce nombre représente de même le chiffre de la Bête, puisqu'on y retrouve celui auguré dans l'*Apocalypse* de Saint Jean :

« *Et personne ne pouvait acheter ou vendre sans porter ce signe : soit le nom de la bête, soit le nombre correspondant à son nom. C'est ici qu'il faut de la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence déchiffre le nombre de la bête. Ce nombre représente le nom d'un homme, c'est : six cent soixante-six.* »¹

Conséquemment, une multitude d'essais explicatifs se forgent à l'approche de l'année 1666, dans la mesure de démontrer la plausibilité de cette prévision, utilisant même la calligraphie romaine où l'addition des chiffres romains égale à 1666. Selon ce raisonnement, le nombre "1666" s'écrit en chiffres romains, de la manière suivante : MDCLXV, C'est-à-dire : 1666 ↔ MDCLXVI

En attribuant à chaque lettre sa valeur équivalente, tout en additionnant les unités de même classe décimale, on trouve :

M = 1000	1000		$\Sigma = 1666$
C = 100 ; D = 500	100 + 500 = 600		
X = 10 ; L=50;	10 + 50 = 60		
I = 1; V=5;	1+ 5 = 6		

Ainsi, la somme est égale à ce chiffre supposé de la Bête².

C'est pourquoi à l'approche de l'année 1666, en Orient comme en Occident, les hordes des aruspices s'excitent à rendre cette date celle de la Bête eschatologique. Or, le monde ne s'est pas anéanti à ce rendez-vous illusoire³, et continue de vivre corrélativement sous l'égide des mêmes processus naturels : « *L'année dite "de la Bête" s'est achevée, mais le soleil se lève sur ma ville de gênes. De son sein je suis né il y a mille ans, il y a quarante ans, et à nouveau ce jour* »⁴. La vie continue cependant son parcours et le temps semble encore fluide.

¹ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Nombre_de_la_Bête, consulté le. 04.07.2009.

² - Ibidem.

³ - D'après *Encyclopédie Mémo*, (...), p. 308.

⁴ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 505.

A la suite de cette la perfidie de cette pernicieuse prédiction, une prise de position, négativement désavantageuse, est manifestée contre tout ce qui se rapporte à l'astrologie et à ses pratiques auxiliaires. Condamnée par l'édit de Colbert¹, qui interdit aux astrologues de l'enseigner à l'université, rejetée ainsi par les bons esprits des milieux scientifiques, l'astrologie égare son apogée et décline en tant que fausse discipline, ne méritant aucune attention sérieuse, jusqu'au XIX^e siècle².

Par ailleurs, l'intrigue du roman maaloufien conjugue, en thérapie parallèle au néfaste achèvement des temps, l'idée d'un centième nom Divin, susceptible d'invoquer la clémence du Dieu et faire prolonger la vie des êtres. Ce Nom se trouve, selon l'agencement romanesque, dans le livre recherché par Baldassare. En effet, de cette réflexion s'enracine dans la religion musulmane, qui affirme, à partir d'un *Hadith*³, (propos rapportés au Prophète Mahomet), qu'il n'y a que quatre-vingt-dix-neuf attributs à Allah qui est Unique, Omniscient, Créateur et Incréé. De sa part, Descartes reconnaît, dans ses *Méditations III*, que « *Par le nom de Dieu j'entends une substance infinie, éternelle, immuable, indépendante, toute-connaisante, toute-pensante et par laquelle moi-même, et toutes les choses qui sont, ont été créées et produites* »⁴. Ainsi, cette dénomination consiste à un acte primordial de reconnaissance, se manifestant par une opération mentale dont l'objectif est la conceptualisation. L'énoncé coranique marque l'exclusivité de cette démarche cognitive, dans le processus de l'identification de l'environnement, et cite au verset 31, (sourate n°2, La vache - El-Baquara -), que Allah « *apprit à Adam tous les Noms* »⁵. Ce qui implique que la désignation des choses consiste une initiation du premier stade, car elle sert essentiellement à découper l'univers en éléments constitutifs afin de le connaître, le reconnaître et le saisir dans son entité physique et métaphysique. A titre dénotatif, ce nom possède par définition deux fonctions : l'une est pragmatique car elle agit sur le destinataire et le convoque à

¹ - Un rapport portant le nom de Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), contrôleur général des finances de France de 1665 à 1683 le 2^e titulaire du 24^e fauteuil de l'académie française, disponible sur http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Baptiste_Colbert, consulté, 04.07.2009.

² - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi, consulté le. 04.07.2009.

³ - Y. Thoraval, *op. cit.*, p. 269.

⁴ - L-M. Morfaux, *op. cit.*, p. 84.

⁵ - N-E-D. Ben Mahmoud, *op. cit.*, p. 10.

volonté. L'autre, puisqu'elle permet de prédiquer les attributs divins, se figure cognitive. S'agissant des noms divins, la question devient plutôt, un lieu de croisement entre la révélation de source céleste et la connaissance d'origine humaine. Etant particulièrement du rayon monothéistes, la problématique pour les trois religions livresques, (judaïsme, christianisme et islam), s'affiche délicate : d'un côté, le contenu de la révélation, dont l'abécédaire est la transcendance absolue de Dieu, de l'autre, la forme de ce contenu qui, n'est autre que le langage, moyen de communication et source d'intellection¹.

Quant à la théologie musulmane, affirmant la Transcendance sans condition, elle reconnaît qu'" *Alla* "est la dénomination qui renferme toute la signifiante de la divinité. A base de plusieurs approches linguistes, l'étymologie déterminante de ce mot "*Allah*" demeure un sujet d'étude². A cet égard, les « cent moins un » épithètes d'Allah véhiculent l'ensemble sémantique de cette entité dénotant l'immesurable transcendance céleste. Autrement dit, c'est un terme qui rallie le sens de la somme des quatre-vingt-dix-neuf épithètes, donnant ainsi corps au rapport intimement actif entre l'Unité et la Multiplicité. Un tel fil conducteur est aussi bien, illustré par le célèbre hadith, rapporté par *Abu Huraira*, affirmant que : « *Allah a quatre-vingt-dix-neuf noms, cent moins un, celui qui les engage en mémoire entrera au Paradis. Allah est Impair et Il aime l'impair* »³. Effectivement, les chiffres "1" et "99" sont indivisibles par deux, ce qui les qualifie sous le titre des nombres impairs. En plus, ces différentes appellations divines sont arrangées sous la catégorie des "*beaux noms*" (*al-asma' al-husna*)⁴, tel qu'il est mentionné dans le *Coran*, au verset 8, (*sourate n°20, Taha*) : « *Dieu ! Point de divinité que Lui ! Il possède les noms les plus beaux* »⁵. Ces dénominations sont en effet, toutes déduites directement soit du *Coran*, dans lequel, chaque verset présente une

¹ - D'après O. Boulnois, « *Les noms divins* », disponible sur, http://lem.vjf.cnrs.fr/doc_pdf/Proj_Transv_Noms_divins%20.pdf, consulté le, 04.07.2009.

² - Certains pensent tel que *Ibn Manzhûr*, dans son référentiel dictionnaire *Lisan ul-Arab (La Langue des Arabes)*, paru au *XIII^e siècle*, que ce vocable provient de la contraction de "*Al*" et "*Ilāh*", thèse déjà avancée par le célèbre grammairien *Sibawayh* pendant le *VIII^e siècle*. Cette thèse est récusée en revanche en *XIV^e siècle*, par *Al-Fayruz Abadi*, syntacticien illustre et auteur d'une autre référence lexicologique pour la langue arabe, *Al-Qāmûs Al-Muh'ir (Le Dictionnaire Intégral)*, et remplacée par l'idée ferme que « *Allah* » est un mot non dérivé, disponible sur <http://fr.wikipedia.org/wiki/Allah>, consulté le, 06.07.2009.

³ - Mustapha Med. Amara, *Les perles d'al-Boukhari*, éd. Dar-el-Fikr, Beyrouth, sd, p.504.

⁴ - Y. Thoraval, *op. cit.*, p. 14.

⁵ - N-E-D. Ben Mahmoud, *op. cit.*, p. 422.

révélation divine soit de la " *Sunna*"¹. Parmi cette série d'appellation, on peut tout de même signaler, à titre d'exemple, « *al-Awwal (le Premier), al-Akhir (le Dernier), al-Zahir (le Manifeste), al-Batin (le Caché), as-Salam (la Paix intégrale) ou bien al-Khalik (le Créateur) ou al-Musawwir (le Façonneur), al-Aziz (le Tout-Puissant), al-Rahim (le Miséricordieux), al-Hakim (le Sage)...* »², (La liste des 99 Noms, voir Annexe). Déployant les attributs de la perfection divine, chacun d'eux éclot une dimension réflexive, car les connaître signifie assurément, les retenir et propulser la grandeur de leurs significations, ce qui permet en fin de compte, de mieux connaître Celui que l'on adore³. Un objectif qui met en exergue la convergence des différentes postures vers la disposition relationnelle, assidûment ressuscitée, entre la finitude de la condition humaine et l'infinitude de l'Être Divin et Unique : *Allah*.

Tout au long des époques postérieures aux prémices de l'Islam, l'idée des attributs du non divin, reconnu les "*beaux noms*", dont l'essence reste inconnu, a pris une place considérable dans la littérature islamique. Également à l'heure actuelle, le débat demeure ouvert et le sujet ne cesse d'engendrer, suite aux exploits des sciences modernes, d'importants étalements et analyses explicatives aussi bien scientifiques que philosophiques⁴. Néanmoins, l'idée des épithètes d'*Allah* s'est toujours limitée au même chiffre de quatre-vingt-dix-neuf. D'ailleurs l'expression « *cent moins un* » du hadith précédant, n'est pas une simple tournure du style rhétorique, mais elle délimite clairement la liste au nombre mentionné. Ainsi l'existence d'un centième nom, développée dans le récit intitulé *Le périple de Baldassare*, s'avère purement fictionnelle et surtout subtilement intruse à la pensée musulmane, considérée la source indéniable de cette conception dénominative de Dieu. En revanche, certains hadiths évoquent l'existence d'un nom suprême, pour qui *Allah* répond gracieusement à celui qui

¹ - L'acception générale de ce terme est « tradition prophétique », ce qui contient la pratique ordinaire du prophète de l'islam Mahomet, (ses dires, ses actes, ses actes, ses approbations explicites ou implicites et ses qualités morales personnelles). La sunna est la seconde source législative de l'islam, associée aux règles législatives du Coran qui est la première source de¹ la loi, permet de définir la loi islamique, ou *charia*, disponible sur <http://fr.wikipedia.org/wiki/Sunna>, consulté le, 06.07.2009.

² - Y. Thoraval, *op. cit.*, p.14.

³ - D'après O. Boulnois, « *Les noms divins* », disponible sur, http://lem.vjf.cnrs.fr/doc_pdf/Proj_Transv_Noms_divins%20.pdf, consulté le, 04.07.2009.

⁴ - D'après www.nabulsi.com/text/02akida/3names/asmaa1.php, consulté le, 06.07.2009.

l'invoque en utilisant ce nom. Toutefois, ce nom est inclut dans la susdite liste des quatre-vingt-dix-neuf attributs et ne prend nullement la centième classe¹. En vertu d'un succinct raisonnement déductif basé sur un hadith, authentifié par l'Imam Turmédhi, où le prophète déclare que : « *Le Nom Suprême d'Allah est dans les deux versets suivant : "Votre Dieu est un Dieu unique. Nul dieu que Lui, le Tout-Puissant, le Très-Miséricordieux", (sourate n°2, La vache - El-Baquara -, verset n°164) et " Dieu, nul dieu que Lui, le Vivant, le Qayyûm (le Subsistant), (sourate n°3, La Famille d'Imrân – El-Imrân -, verset n°164) " »². Cet énoncé dénote ostensiblement que le nom, de valeur majeure, se trouve au beau milieu de la série énumérée, seulement, le croyant est convié à le chercher minutieusement au niveau de l'étroit coin sensible de son cœur, parce que « *ce ne sont pas les yeux qui s'aveuglent, mais ce sont les cœurs dans les poitrines qui s'aveuglent* »³. Une formule qui évoque quasiment la leçon du *Petit Prince*, affirmant que les yeux ne peuvent voir l'essentiel car, seul le cœur est en mesure d'assimiler l'invisible⁴. Par ailleurs, l'éventualité d'un nom suprême, répandu sur un tel dénombrement, étale visiblement, une fine invitation à la condition humaine, faible et affairée, de se procurer confiance et gratitude auprès de la magnifiante gloire divine, qui ne peut qu'être Unique⁵.*

Il en résulte alors que, la religion musulmane s'avère ostensiblement, non concernée par un centième nom, n'empêche qu'elle confirme et propulse du même pas, le pouvoir prodigieux, reconnu de la part des Commentateurs et mystiques musulmans, attribué à un seul parmi l'ensemble de cette série de "cent moins un", dénommé le "*Nom Suprême*" (al-Ism al-A'zam)⁶. De ce fait, on peut déduire que c'est autour de l'orbite de la relation phobique entre la fatidique année et le Suprême Nom de Dieu que tourne le périple du génois **Baldassare**. Dans le but d'invoquer un pouvoir surnaturel, notamment la clémence Divine, **le paragon**, n'ayant aucune autre issue, suit de près la trajectoire ténébreuse des augures essaimés. Du même coup, par l'entremise

¹ - D'après www.nabulsi.com/text/02akida/3names/asmaa1.php, consulté le, 06.07.2009.

² - Ibn-Kaïm El-Djawzia, *El-Jawab EL-Kafi*, rééd. Dar El-fikr, Beyrouth, 2002, p. 13.

³ - N-E-D. Ben Mahmoud, *op. cit.*, p. 458.

⁴ - A. de S.-Exupéry, *Le Petit Prince*, rééd. Gallimard, Paris, 1999 (1^e 1943), p. 75.

⁵ - D'après www.nabulsi.com/text/02akida/3names/asmaa1.php, consulté le, 06.07.2009.

⁶ - Y. Thoraval, *op. cit.*, p. 14.

de la quête d'une épithète appropriée à la grandeur céleste, visible distinction de l'authentique des apocryphes cultes de sorcellerie, ce parangon effectuée, par le biais de son aventure de poursuite, la recherche de la vérité.

2.1.1.2. L'avènement de Sabbataï Tsevi, le faux messie

Tsevi est le nom d'un personnage bien connu dans l'histoire de la religion juive du XVII^e siècle, particulièrement, sous le titre des mouvements messianiques, croyance pionnière du judaïsme. Natif de Smyrne, l'actuelle Izmir (Turquie), le Sabbataï Tsevi appartient à une famille d'une certaine aisance dont l'origine est andalouse. Il est le disciple de Joseph Eskapha, le grand rabbin d'Izmir à son temps, auprès duquel il reçoit une instruction biblique, talmudique¹ et cabalistique². A l'âge de dix-huit ans, il se hisse aux rangs des érudits cabalistes, et ses maîtres le nomment " hakham ", au sens de : sage³.

Historiquement, dès 1648, une atmosphère spécifique se serre les ficelles et prend l'égide de l'époque sous une tension de consternation et de frayeur. Une fois que la guerre de Trente Ans a atteint son terme⁴, le territoire européen bénéficie d'une nouvelle répartition des puissances et conçoit un état d'équilibre au profit de l'hégémonie française. Suite à une divergence entre les différents desseins des sectes de l'Eglise, les confrontations armées s'animent et s'intensifient, accompagnant par malheur, en plus des destructions matérielles, un bilan humain effroyable. Durant les trois décennies, les paysans, souvent réduits à la misère, sont malgré eux les principaux pourvoyeurs des troupes armées, en vivres et en fourrage. En plus des terribles pertes, les hécatombes suscitent des déplacements en vrac des populations en mouvements

¹ - Talmud : loi orale (ou Tora orale); ensemble des recueils qui en renferment la substance, en particulier le code constitué de la Michna et de son commentaire la Guemara, d'après www.cnrtl.fr, consulté le, 09.07.2009.

² - Cabalistique : Qui est relatif à la cabale hébraïque, qui est une somme de spéculations ésotériques qui, à partir des vingt-deux signes de l'alphabet hébraïque représentant chacun à la fois une lettre et un chiffre, donnent à certains passages de la Bible un sens allégorique et mystique, d'après www.cnrtl.fr, consulté le, 09.07.2009.

³ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi, consulté le, 09.07.2009.

⁴ - Une suite de conflits religieux se développant en confrontations armées déchirant l'Europe de 1618 à 1648, d'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_de_Trente_Ans, consulté le, 09.07.2009.

arbitrairement migratoires qui s'accompagnent, vu tels états, par de larges épidémies et de déplorables disettes. Ainsi, de continuelles tranches de tyrannie, de déchirements, de torture et d'insécurité semblent être les circonstances amplement répandues sur l'étendue des deux demi-sphères du globe¹. Ce qui engendre une bienveillante prédisposition chez les masses populaires, notamment à cause du large relief d'analphabétisme et d'ignorance, à adhérer à n'importe quelle croyance, pourvu qu'elle les délivre de la lugubre étroitesse de leur désastreux quotidien. De sa part, l'instauration de la république de Cromwell en Angleterre ouvre le champ à un contexte fertile pour le millénarisme qui, se fonde sur l'idée d'un règne messianique destiné à durer mille ans avant le jugement dernier². Par ailleurs, la condition des juifs en Europe qui, du côté d'Amsterdam s'améliore par le retour déclaré aux cultes juifs après que leurs aïeux furent convertis de force au christianisme, s'empire de plus en plus sur les rives polonaises et ukrainiennes où, se perpétrent, en 1648, les pogromes tsaristes exterminant ainsi, des dizaines de milliers de juifs³. C'est seulement sur les terres musulmanes que la communauté juive se réjouit de la dignité et de la sécurité, car l'Islam part du principe que les trois religions monothéistes se regroupent ensemble sous le signe du Livre : la *Torah*, la *Bible* et le *Coran*. En outre, Jacques Attali⁴, illustre figure académique, d'origine juive, atteste que les musulmans « *pratiquent (...) la seule religion absolument universelle. C'est en cela qu'il convient de les respecter. Et c'est pour cela que l'islam n'est pas une religion inquiétante pour le judaïsme* »⁵. Ce qui attribue le caractère tolérant à la religion mahométane, tout en acquiesçant l'originelle parenté entre l'islam et le judaïsme.

A la suite de ce bouillonnement de tensions diverses, se propagent aisément les prophéties de l'arrivée d'un messie. Dans cette ambiance, en 1648 à

¹ - Disponible sur http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_de_Trente_Ans, consulté le, 09.07.2009.

² - J-P. Mével, *Dictionnaire Hachette* 2007, p. 1043.

³ - Disponible sur http://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi, consulté le, 09.07.2009.

⁴ - Professeur, écrivain, conseiller d'Etat honoraire, conseiller spécial auprès du Président François Mitterrand de 1981 à 1991, fondateur et premier président de la Banque Européenne pour la Reconstruction et le Développement à Londres de 1991 à 1993, et acteur fondateur de la réforme de l'enseignement supérieure, dite LMD, qui harmonise tous les diplômes européens, disponible sur www.lexpress.fr, consulté le 09.07.2009.

⁵ - J. Attali, *Les Confréries des Eveillés*, Fayard, Paris, 2004, p.30.

Smyrne, une voix s'élève, prétendant être le prodigieux messie tant attendu par les différentes sectes de la communauté hébraïque¹. C'est Sabbataï Tsevi. Appuyé sur une interprétation subjective, d'un mystique traité juif, d'après laquelle l'arrivée du messie s'accompagne nécessairement par la rédemption du peuple hébreu, Tsevi, avec l'approbation du rabbi Nathan Benjamin (dans l'œuvre, Achkenazi), dit Nathan de Gaza², inaugure les pratiques cultuelles. Un fait qui s'interprète ouvertement par le ton exhortatif pour l'insubordination à la Loi des pouvoirs régnants, tel que l'affirme le prétendu messie, selon la plume de Baldassare :

« ... en ces temps nouveaux, ce qui était interdit ne l'est plus, que ceux qui croient en l'émergence de l'ère nouvelle ne devraient pas craindre la transgression, et que ceux qui ont la foi en lui devraient savoir qu'il ne leur demanderait rien qui ne soit conforme à la volonté réelle du Très-Haut, surtout si cela semble aller à l'encontre de Sa volonté apparente »³.

La réponse fut immédiate, un profond schisme brise l'unité du judaïsme en deux fronts antagonistes : les partisans et les opposants⁴. Un vent de contrariété se propage, déstabilisent les structures et les relations sociales. Au niveau de l'œuvre, ce trouble touche de près l'ami juif de Baldassare, Maïmoun. Alors que le père de ce bijoutier soit nommé "roi" par le prétendu messie, en guise de récompense à ses fervents services, l'affinité du fils prend en revanche une position tout à fait opposée. Il le déclare ouvertement à son ami génois, lors d'une causerie amicale, en disant : *« Mon père, dès le premier instant où on lui a parlé de Sabbataï, n'a plus vécu que dans l'attente de son avènement. Alors que moi, son fils unique, la chair de sa chair, je n'y ai pas cru un seul instant. »⁵*. Par ailleurs, bien que le succès de Sabbataï commence à déranger les autorités turques par la forte propagande focalisée sur sa propre messianité, la divergence, sur le front juif s'élargie les balises. En signe d'amplification, on enregistre les prompts expulsions de Tsevi par les supériorités rabbiniques pendant sa tournée de propagande. Loin d'être gratuits, ses déplacements lui procurent une large fortune en plus de l'appui de plusieurs notoriétés influentes. En Orient comme en Occident,

¹ - D'après www.universalis.fr, consulté le, 09.07.2009.

² - *Encyclopédie Mémo*, éd. Larousse, Fayard, Paris, 1990, p. 308.

³ - A. Maalouf, *Le périple de Baldassare*, éd. Grasset & Fasquelle, Paris, 2000, p. 216.

⁴ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi, consulté le, 09.07.2009.

⁵ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 200.

diverses communautés le reconnaissent et s'enthousiasment pour le retour sur les terres saintes et pour faire renaître le royaume des juifs. Sur ces entrefaites, l'exaltation de la masse juive atteint son summum ; le rêve d'un règne juif autonome s'approche de plus en plus. Certaines familles prennent déjà les dispositions du voyage vers la terre promise, en procédant à la liquidation de leurs propriétés et commerces. Seulement, l'effervescence de ces circonstances ne dure pas pour longtemps, car à l'orée de l'an 1666, les ficelles de l'épreuve se serrent de plus en plus autour du mouvement messianique. En cette année, supposée apocalyptique, le messie Tsevi doit accomplir divers engagements spectaculaires auparavant promis, or aucune de ses promesses n'est tenue. Par contre, suite à sa convocation La Haute Porte (Istanbul), pour y rendre des comptes au Sultan, le prétendu messie est mis sous les verrous de la prison d'état d'Abydos. En septembre de la même année, il se officiellement converti à l'Islam, en adoptant le nom de Aziz Mehmed Afendi¹. A cet effet, l'atterrement et le dégrisement de ses alliés furent aussi tonitruante que l'ampleur de l'espoir était nourrie par la prophétie Sabbatéenne. Quelques fidèles pensent que c'est juste une manœuvre épisodique ; mais comme le temps passe sans que rien ne rétablisse la situation déliquescence, tout le monde finit par abandonner et la cause et le représentant.

Malgré sa conversion, Sabbataï Tsevi conserve toujours quelques pratiques, notamment cabalistes de la croyance juive, ce qui lui vaut, en fin de compte, son exil. Dix ans plus tard, précisément à Dulcigno², une petite agglomération de la région albanophone, le prétendu messie s'y éteint définitivement après avoir étioilé, à cause de ses agissements saugrenus, la crédibilité des prédictions messianiques. Depuis, une certaine méfiance à l'égard du mystique juif, principalement la cabale, dont l'enseignement rabbiniste s'ajuste par un remarquable durcissement doctrinal, ne cesse de bruir dans l'enseignement religieux juif³.

¹ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi, consulté le, 09.07.2009.

² - Dulcigno (en italien) : est une ville et une municipalité du sud-est du Monténégro, située au bord de la mer Adriatique. Commune limitrophe de l'Albanie, d'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ulcinj>, consulté le, 09.07.2009.

³ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi, consulté le, 09.07.2009.

En résonance à cette aspiration religieuse, un mouvement similaire évolue pendant le XVIII^e siècle, dans les états germaniques. Sur les traces de Sabbataï Tsevi, un certain Jakob Frank (1726- 1791) prend en main les rênes de la messianité. Voué à l'échec, ce mouvement, dont les partisans occupent la majorité du territoire germanique, consomme sa rupture totale avec la croyance juive en s'orientant alors vers le christianisme. Un autre mouvement empreint de catholicisme : le frankisme¹ est alors instauré².

2.1.1.3. Les guerres anglo-hollandaises

Lors de la seconde moitié du XVII^e siècle, le répertoire chronologique de la région européenne est plus intensément immaculé par une fiévreuse multitude de conflits qui assiègent le continent dans une atmosphère sustentée de tiraillement et de déchirement. Se traduisant par un fougueux acharnement pour la manipulation des canons et des armes, une tension de guerre prédomine et ordonnance de près l'allure du siècle qui s'habille conséquemment, de crises politiques et de conflits religieux. Bien que les amers souvenirs de la guerre de Cent Ans, (1337-1453)³, entre les deux voisines rivales ; l'Angleterre et la France, demeurent encore fraîches dans la mémoire sociale, les régimes rivaux ne cessent de leurs parts, d'attiser les tisons de la dispute et d'aigrir la discorde aux moindres heurts. La guerre de Trente ans, (1618-1648)⁴, éclatée à la suite d'une obscure querelle entre les protestants de Bohême et les catholiques allemands, s'achève par la mise en ruine de l'Europe centrale et l'abaissement presque total de la force germanique. Cependant, sous le titre des guerres de religions, la sphère européenne s'émiette en un essaim de provinces, dont le pouvoir chancelle d'après le baromètre des forces agissantes sur les lieux. Pour une raison ou une autre, tous les

¹ - Le frankisme est une conséquence du mouvement messianique qui secoue le Judaïsme après Sabbataï Tsevi, et les changements socioéconomiques des conditions du judaïsme polonais, d'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacob_Franck, consulté le, 09.07.2009.

² - *Encyclopédie Mémo*, éd. Larousse, Fayard, Paris, 1990, p. 308.

³ - La guerre de Cent Ans est due aux prétentions à la couronne de France d'Edouard III (1327-1377) et la rivalité franco-anglaise dans les Flandre. Le conflit se termine par la défaite de l'Angleterre, d'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerre_de_Cent_Ans, consulté le, 09.07.2009.

⁴ - La guerre de Trente Ans s'achève par le traité de La Hayes, en 1648, d'après G. Lucas, *op.cit.*, p. 1023.

scénarios de ces batteries sanguinaires, dites guerres insensées, s'articulent suivant un unique enjeu, le contrôle des échanges commerciaux internationaux. Un tel objectif ne se réalise que par la prise en pouvoir de nouvelles terres, façon de dénicher plus d'itinéraires afin de propulser de nouvelles sources et d'envisager plus d'animation dans le mouvement des marchandises¹.

Au milieu de cette excitation de conquête et reconquête, s'ajoute une autre lutte armée, l'Espagne contre les Provinces-Unies². Fardée par un souci religieux, cette lutte s'avère un affrontement de profits qui aboutit finalement, à l'indépendance de ces dernières, en 1578. De cet événement résulte un retour progressif de la liberté religieuse, notamment sur les terres hollandaises. Comme c'est une manœuvre très habile de la politique de l'époque, les Pays-Bas deviennent alors, le havre de la multitude des croyances, car le foyer d'intérêt d'Amsterdam ne s'attache pas à la religion de ses habitants, tant que ceux-ci payent leurs impôts et participent à l'expansion des activités économiques. Sans conteste, le XVII^e siècle évoque « l'âge d'or » d'Amsterdam, le revenu par habitant de la ville en 1685 devient quatre fois supérieur à celui de Paris. A cet égard, une vague de réfugiés se dirige vers la liberté et l'aisance. Cette vague est composée de juifs, de portugais, d'espagnoles, de négociants d'Anvers, de huguenots de France, ainsi que d'hommes de science comme Comenius³ et des philosophes comme R. Descartes⁴ et Spinoza⁵. Une époque d'épanouissement

¹ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerres_anglo-néerlandaises, consulté le, 11.07.2009.

² - Selon les termes de la paix d'Augsbourg de 1555, ces provinces devaient adopter la foi de leur prince : Philippe II entendait donc imposer le catholicisme. Or, de La Haye à Anvers, le protestantisme avait largement gagné les populations. Lors du congrès de Vienne en 1815, les puissances alliées créent lieu et place des Provinces-Unies un royaume confié à Guillaume I^{er}, fils du stathouder qui avait éliminé Jan De Witt : avec la naissance de ce nouveau royaume des Pays-Bas s'arrête l'histoire des Provinces-Unies, d'après <http://fr.encyclopedia.msn.com>, consulté le, 14.07.2009.

³ - Nom latinisé de Jan Amos Komenský (1592- 1670), humaniste, philosophe, grammairien et pédagogue tchèque. Son objet principal est le perfectionnement des méthodes d'instruction, d'après www.fr.encyclopedia.msn.com, consulté le, 14.07.2009.

⁴ - René Descartes (1596-1650), philosophe, scientifique et mathématicien français, un des promoteurs du rationalisme moderne. Il présente toute la philosophie comme un arbre dont « les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale », d'après www.fr.encyclopedia.msn.com, consulté le, 14.07.2009.

⁵ - Baruch Spinoza (1632-1677), philosophe rationaliste et penseur religieux, de parents juifs, d'origine espagnole et portugaise, réfugiés à Amsterdam. Il est considéré comme le plus important représentant moderne du panthéisme, d'après www.fr.encyclopedia.msn.com, consulté le, 14.07.2009.

s'ouvre pour le commerce maritime, notamment avec les Indes orientales, le Brésil et l'Afrique. Encouragé par la construction des célèbres canaux, la ville d'Amsterdam, ayant le plus important port du monde, fait mine d'une pléthore commerciale au milieu de l'Europe. Néanmoins, cette attitude ensemence la rivalité des voisins beaucoup plus qu'elle n'améliore la condition de leur vie sociale¹.

Après avoir anéanti la puissance espagnole à la suite de l'affrontement des Trente Ans, le regard anglais s'oriente vers les Provinces-Unies, qui nourrissent une opulente activité commerciale maritime. Ainsi, sous l'effet du *nerf de la guerre*², se déclenche une série d'affrontements intermittents, dénommés les guerres anglo-néerlandaise (ou hollandaises), s'étalant sur une période de 1652 jusqu'au 1784. Pratiquement, ces querelles armées, se déroulant entièrement au large de la mer, sont classées conformément à la chronologie suivante :

- ❖ Première guerre anglo-néerlandaise : 1652 – 1654.
- ❖ Deuxième guerre anglo-néerlandaise : 1665 – 1667.
- ❖ Troisième guerre anglo-néerlandaise : 1672 – 1674.
- ❖ Quatrième guerre anglo-néerlandaise : 1780 – 1784³.

En effet, le périple du susdit **Baldassare Ambriaco**, se déroule pendant les années 1665 et 1666 et s'inscrit alors sur le même relief temporel de la seconde guerre de cette série, c'est-à-dire, une année précédant celle de l'apocalypse et une autre l'année d'après. Etant sous le règne de Charles II, reconnu comme « *souverain habile et intelligent* »⁴, l'Angleterre se retrouve dès lors dans une coûteuse aventure avec la Hollande. La première guerre s'achève par une défaite néerlandaise, traduite par la reconnaissance du *Commonwealth* ainsi que le "*Navigation act*". L'adversaire anglais parvient à gagner la suprématie des mers entourant la Grande-Bretagne et à préserver le monopole sur le commerce des colonies britanniques ; la seconde guerre en revanche, est remportée par les étendards néerlandais. Ayant mobilisé le meilleur de leurs

¹ - D'après http://www.stratisc.org/pub_hcb_gsmXVIII_3.html, consulté le, 11.07.2009.

² - Une périphrase pour dénoter " l'argent ", A. FRANCE, *Monsieur Bergeret à Paris*, éd. Livre de poche, Paris, 1966, p. 182.

³ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerres_anglo-néerlandaise, consulté le, 11.07.2009.

⁴ - D'après www.fr.encarta.msn.com, consulté le, 15.07.2009.

ressources humaines, et économiques, les néerlandais entament, au lendemain de la fin de la première embuscade avec les anglais, un intensif programme de constructions navales dans la visée est de se doter d'une puissante flotte de guerre, capable d'assurer la sécurité du pays et de protéger son commerce. En remédiant ainsi au manque de vaisseaux de ligne, les hollandais s'organisent pour un second round nautique avec le *Royal Navy*, dont les prémices sonnent l'imminent déclic¹. Sur l'autre front, la Restauration de la monarchie s'accompagne d'une bouffée optimiste ; l'espoir consiste à mettre fin à la domination néerlandaise sur le trafic mondial, qui ne cesse de s'amplifier et de s'étendre : les principales routes commerciales maritimes sont, durant cette époque, sous la nette suprématie hollandaise. A cet égard, des corsaires anglais s'emparent vigoureusement des navires de lignes néerlandaises, dont le nombre dépasse les deux cents, en plus de l'enregistrement de plusieurs captures de comptoirs et de colonies néerlandaises, se trouvant en Afrique de l'Ouest et en Amérique du Nord. En réponse à ces exaspérations indirectes, le pouvoir des Provinces-Unies autorise cependant la riposte, en permettant à ses navires de cibler la flotte britannique dans les colonies, dès janvier de l'an 1665².

Du côté adversaire, on n'attendait qu'un semblant prétexte pour déclarer ouvertement la guerre contre les hollandais, ce jour fut décidément, le 4 mars 1665. De ce fait, les hostilités, entre les compagnies de commerce des deux nations, se traduit par une sanglante férocité guerrière, et que la mer du Nord devient l'arène particulière des mutuelles attaques navales. La balance des forces se fortifie par la coalition de la France et du Danemark au clan néerlandais³. A cet égard, le journal du marchand génois s'accorde harmonieusement avec le fil historique des faits, car il signale dans les plis d'un paragraphe daté du 12 avril de l'année présumée funeste (1666), que : « *des rumeurs provenue de Marseille, selon lesquelles une bataille gigantesque se préparerait entre, d'un côté, les flottes française et hollandaise, de l'autre la flotte anglaise* »⁴. Comme la fumée des canons atteint les cieux de Gènes, le souci de l'insécurité touche le

¹ - D'après « *les vaisseaux de guerre au XVIIe et XVIIIe siècle* », disponible sur www.musée-marine.fr, consulté le, 14.07.2009.

² - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Guerres_anglo-néerlandaise, consulté le, 11.07.2009.

³ - Ibidem.

⁴ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 306.

paroxysme, engendrant des répercussions sur les différents secteurs de la vie sociale et économique, sur le rayon proche ou lointain. Par ailleurs, cela s'ajoute à la gamme des signes que les pronostiqueurs se veulent révélateurs d'une fin imminente de la vie et du monde.

Une fois de plus, le héros diariste d'Amine Maalouf aborde cette situation de belligérance dans une posture plus motivée, du fait qu'il traverse la mer du Nord vers Londres à la poursuite du livre légendaire. Par suite aux mesures circonstanciées, le voyage de Baldassare s'affiche amplement sous le rang de l'aventure guerrière d'un marchand pacifiste. Sans adopter la cause d'aucun des adversaires, le marchand de Gibelet se trouve d'emblée entraîner dans les sillons des affrontements maritimes. Pris comme prisonnier lors de l'arraisonnement puis par le détournement du bateau vers Amsterdam, le génois, autrefois rêveur de la liberté prospérée sur les glèbes hollandaises, se perçoit, en l'absence de toute considération, suspect, écroué et entravé par des menottes dans une lugubre prison néerlandaise, « *je suis encore libre, et je suis prisonnier* »¹, acquiesce-t-il. Privé de sa liberté pour une quarantaine de jours, Baldassare redresse ses impressions entre un savoir théorique, retenu par le biais d'un livre ou lors d'une conversation avec un érudit et un autre acquis à travers le vécu expérimental de l'épreuve. En marge du passage par les Provinces-Unies, le bibliothécaire « *regrette d'avoir passé à Amsterdam tant de nuits, tant de jours sans avoir vu autre chose que l'envers de ses murs.* »². Ainsi, l'angoissante endurance lui a dévoilé, non seulement le véritable sentiment de la réclusion, mais aussi l'autre réalité coexistante sous la renommée de la liberté garantie sous ces cieux. Sans doute, cette décadence est générée conséquemment par l'effervescente situation conflictuelle de l'époque. Ayant prié le ciel pour qu'il le « *préserve du malheur* »³, l'équipage du navire "*Sanctus Dionisius*" lève enfin l'ancre et quitte alors la rive de Zuiderzee⁴ au moyen d'une ingénieuse conspiration, montée de la part de son capitaine de bord. Ce dernier malgré son énigmatique tempérament, fait preuve d'une astucieuse

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 380.

² - Ibidem, p.386.

³ - Idem, p. 380.

⁴ - Golf du nord des Pays-Bas, fermé par une digue en 1932 et constituant aujourd'hui un lac intérieur. Ce fut autrefois le *lac Flevo*, qu'un raz de marée réunit à la mer du Nord, d'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 1658.

habilité dans le dessein de sauvegarder l'ensemble de l'équipage et de son navire. Conséquemment, l'aventure baldassarienne se couronne par un salubre dénouement : d'une part, la réintégration de la dignité de l'étranger au cercle de l'adversité, de l'autre, le regain sain et sauf à la trajectoire normative de son périple, dont le tronçon restant est celui de Londres, autrement dit, la capitale du front rival de celui des hollandais. C'est pourquoi en appareillant des débarcadères hollandais, le capitaine "Centurione" détourne les regards des autorités leurs faisant croire qu'il repart pour Gènes alors qu'il se dirige prestement vers le barycentre de la monarchie anglaise.

2.1.1.4. L'incendie de Londres

Baldassare accoste au débarcadère du Pont de Londres aux premières heures de la journée de 23 août 1666, c'est-à-dire, une année après son premier départ de Gibelet. Dans cette ville et en ce même jour, il retrouve enfin l'objet de son aventureuse quête, le livre du Centième Nom, tel que l'atteste le témoignage suivant : « *Ce n'est pas une approximation, cela fait exactement un an, jour par jour, que mon voyage a commencé, puisque c'est le lundi 24 août de l'année dernière que j'ai quitté Gibelet* »¹. De sa part, Londres du XVII^e siècle est déjà une grande cité dont la population prolifère de plus en plus, bien que sa physionomie par rapport à Paris ou à Amsterdam demeure simple et archaïque. Elle assiège par contre l'un des plus rigides pouvoirs au monde, tout en manipulant une robuste force qu'elle soit militaire ou économique². Tirillée, ainsi que l'ensemble des départements du royaume, par les guerres de religions, la capitale anglaise se heurte, en 1665, à une vague de peste bubonique³. Etant épidémique, la maladie enregistre un taux assez élevé de mortalité, allant jusqu'à 70 000 morts, « *à mesure que les gens meurent et meurent, on n'a plus qu'une seule idée en tête : se sauver ! survivre ! et que meure le monde entier !* »⁴. Par ailleurs, à la suite des deux années pluvieuses, la sécheresse s'installe en 1666, et met à

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 380.

² - D'après www.larousse.fr, consulté le, 11.07.2009.

³ - Maladie infectieuse transmise à l'homme par la piqûre de puces de rongeurs (en particulier du rat), caractérisée par l'apparition de bubons, d'après <http://www.cnrtl.fr/definition/peste>, consulté le, 11.07.2009.

⁴ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 412.

sec le bois, matière première de la majorité des constructions de la ville, les rendant cependant prédisposées à s'enflammer. Effectivement, un feu se déclare au centre de la cité, précisément chez la boulangerie de **Pudding Lane**, la nuit du dimanche, le 2 septembre, et en conséquence du retard enregistré pour l'implantation des coupe-feux, les langues de flammes, attisées par le vent, se propagent et deviennent incontrôlables. Le simple accident devient un désastre et l'étincelle prend la forme d'un déluge de flammes, c'est pourquoi la population s'affole de terreur et se voit à proximité du cataclysme final. Serait-il la réalisation d'une prophétie de malheur en concordance avec l'idée apocalyptique, ou s'agit-il juste d'une erreur par inobservance, du fait que tout accident revient dans son origine à une mauvaise manœuvre quelque part ? L'ordre chaotique s'installe donnant libre cours aux rumeurs, accusant les papistes et les étrangers d'être à l'origine de cette conflagration¹.

Vu cette ambiance, **Baldassare**, coincé entre la double menace, d'un côté, les flammes, de l'autre son statut identitaire et religieux, son unique refuge s'avère la demeure du chapelain, « *ale house* »². Or, avec l'impétueuse avancée du feu, **le parangon** se trouve dans l'obligation de quitter les lieux, pour ainsi dire l'heure du départ, plutôt le retour, sonne l'immédiateté. A vue d'œil, on a l'impression que les flammes se propagent dans les quatre directions : un embrasement généralisé éclaire toute la cité, les forts vents, au lieu d'éteindre cette conflagration, offrent plus d'oxygène aux tisons et les turbulences générées par le mouvement erratique de l'air brouille la courbe du vent en accroissant sa force. L'hebdomadaire "*London Gazette*", détruit après avoir édité le numéro du lundi (du 3 au 10 septembre), affirme que : « *la Cité tout entière prise dans de terrifiantes flammes près de la rive ; toutes les maisons du Pont, tout Thames Street, et en remontant vers Cheapside, en descendant vers les Trois Crânes, se consumaient maintenant* »³. Ainsi, les flammes font une table rase de tout ce qui l'entrave ; les maisons, les magasins, les dépôts de réserve, les stocks de textile. Les gens croyaient que les lieux religieux sont le refuge invulnérable, ainsi, la

¹ - D'après www.wikipedia.org, consulté le, 11.07.2009.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 439.

³ - Disponible sur <http://fr.wikipedia.org/wiki/Londres>, consulté le, 11.07.2009.

cathédrale Saint-Paul, déborde des biens de valeur sauvés par la populace, des stocks des imprimeurs et libraires. Malheureusement, le sort en est semblable, en dépit de ses murs de pierre et le coupe-feu naturel formé par l'esplanade qui l'entoure, le bâtiment sombre intégralement, en l'espace d'une heure, sous l'intense densité des flammes. Le chroniqueur, **John Evelyn**, rapporte dans son journal que : « *Les pierres de Saint-Paul volaient comme des grenades, la coulée fondue courait dans les rues comme un torrent, et les pavés mêmes luisaient d'une chaleur féroce, telle que ni cheval ni homme ne pouvait les fouler* »¹. La fameuse cathédrale s'efface alors de son endroit pour ne résider que dans la mémoire des anglais et marquer, sur les pages de l'Histoire, une nouvelle perte des documents et écrits, pour ainsi dire une infinité de pages sur l'aventure existentielle de l'humanité. De sa part, Le roi **Charles Stuart**² rejoint en personne les sauveteurs dépassés, dans une inspection nocturne et charge son frère **Jacques**, le duc de York, de prendre l'affaire en main. A base de simples citoyens bien énumérés, le duc installe une structure de sauvetage sous forme de groupes munis d'un pouvoir d'ordre. Son initiative réussit visiblement, à produire un impact positif de la part de la populace londonienne, qui l'appréhende en acte solidaire. En outre, Jacques et ses troupes de pompiers ne cessent de patrouiller dans les rues tout en évacuant les étrangers et en établissant un certain ordre au milieu de la foule en rage de peur. Par ailleurs, l'incendie, transforme en cendres les diverses bâties, d'une part, dissémine en poussière noirâtre les fortunes des nobles, et de l'autre, procure un gain d'or pour la classe des porteurs et des transporteurs.

Dans l'urgence de quitter le pays, **Baldassare** emprunte, sous l'orientation de sa compagne **Bess**, la direction du fleuve de la Tamise via plusieurs détours, car « *il n'était pas question d'aller "en droite ligne", puisque nous aurions rencontré le feu* »³. Surpassant une série de venelles, il suit sa guide « *comme à la guerre on peut suivre un panache ou un étendard* »⁴. Atteignant la Tamise, il s'approprie une place à bord d'une embarcation au prix d'une guinée, lui assurant le

¹ - Disponible sur http://fr.wikipedia.org/wiki/Lutte_contre_l'incendie, consulté le, 11.07.2009.

² - Charles II, (1630 - 1685), roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande (1660 - 1685), d'après **G. Lucas**, *op. cit.*, p. 1126.

³ - **A. Maalouf**, *op. cit.*, p. 439.

⁴ - *Ibidem*.

transport vers l'autre rive du fleuve. Depuis, il s'éloigne de plus en plus des terres des guerres et des flammes, survivant et bien indemne, laissant derrière lui un lourd bilan à la charge des anglais, y compris les pertes humaines et les dégâts matériels.

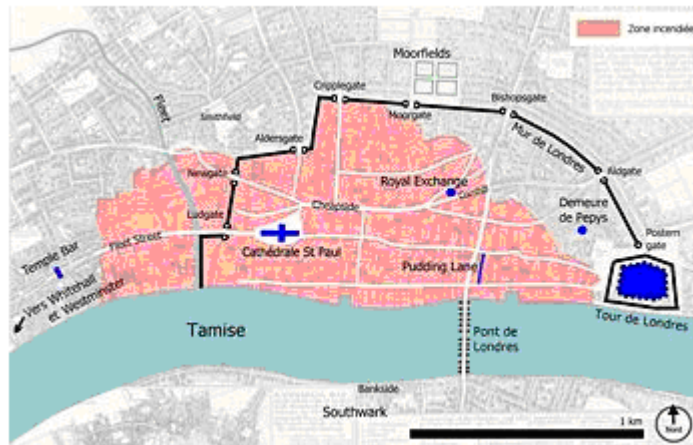


Figure 1: La Cité de Londres en 1666
En rose, la zone ravagée par le Grand Incendie¹.

Le trophée principal de cette aventure pour le génois, réside, semble-t-il, non seulement, dans l'obtention du livre mystérieusement rare, mais aussi dans la prise de connaissance d'une nouvelle ampleur des sentiments humains et de la contenance du sacrifice dans le dessein des relations sociales. Le départ précipité au milieu des flammes et des regards accusateurs donne naissance à une profonde émotion, toutefois de reconnaissance vis-à-vis de Bess, au sujet de laquelle, il dit : « *Je lui confiais ma vie comme un enfant donne la main à sa mère. Et je n'ai pas eu à le regretter.* »². Contraint à la délaissier au milieu de l'enfer lui évoque un pesant remord pour longtemps ; ce qu'il répète dans ses monologues rédigés : « *Si j'étais dieu, c'est pour Bess que j'aurais sauvé Londres* »³. Ainsi, c'est dans l'allure de ces conséquences qu'il regagne enfin Gènes.

¹ - Disponible sur http://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Great_fire_of_london_map-fr.jpg, consulté le, 11.07.2009.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 500.

³ - Ibidem.

En fin de compte, la section temporelle, exploitée dans l'œuvre, détient une suite évènementielle appartenant au versant authentique de l'Histoire. L'insertion de la trame aventureuse du personnage parangon s'allie en premier lieu, dans une posture de témoignage historique, donnant écho à une situation de conflit hétérogène. Bien que les principaux acteurs soient aussi distincts que distants les uns des autres, la répercussion consécutive, en revanche, s'agence consécutivement dans la contexture progressive du périple. Ainsi, par confrontation directe ou par irradiation, le réseau du mouvement aventurier que prône le projet viatique s'ébranle au gré des marées dominantes des évènements. Chronologiquement parlant, d'une prédiction funeste à la recherche d'un livre, le génois tombe de près sur un prétendu messie. Reprenant le chemin de la quête dans une direction de gauche, les batailles maritimes gouvernant les mers, lui entravent le passage, pour aboutir à des feux attisés au cœur de la plus ancienne capitale de l'Occident. Ainsi, l'inventaire du périple actualise les détours significatifs qui marquent l'ère quasi-médiane du XVII^e siècle, au pan couvrant la rive du Levant à la rive du Couchant.

2.1.2. L'aire géographique :

Etymologiquement, l'espace qualifie le « *milieu dans lequel ont lieu les phénomènes observés* »¹, ce qui équivaut au terme grec « *topos* », dénotant le lieu ou l'endroit². Cependant l'aire géographique devient alors une portion déterminée de l'espace qui, selon Aristote, est « *une enveloppe immobile* »³. Du point de vue cartésien, la catégorie de l'espace déchaîne visiblement la dimension géométrique de l'étendue pour assurer la substance corporelle de la chose ; en plus des considérations euclidiennes, la perception est concrètement démontrée en espace tridimensionnel (longueur, largeur et profondeur), ainsi qu'en espace homaloïdal (assurant la conception de figures semblables et à différentes échelles). Par ailleurs, la perception de cette étendue concrète associe deux fonctions : l'une est imaginative alors que l'autre est

¹ - E. Baumgartner, *op. cit.* p. 295.

² - *Ibidem*, p. 447.

³ - In L-M. Morfaux, *op. cit.* p. 107.

pratique. S'interprétant respectivement par des sensations subjectives (crainte, peur), et par la mise en relief de différents projets (actions esquissés ou retenues)¹, la perception accède alors à l'appréhension de l'espace abstrait de la géométrie. Cette conception s'affile vers une compréhension bachelardienne qui « *confronte (...) l'être de l'homme à l'être au monde* »². Autrement dit, l'état d'existence s'identifie par le rapport entre l'état physique de l'individu, en tant que matière, et l'interaction intellectuelle, marquant la conscience de l'individu de sa propre présence. Ce qui résulte la distinction entre deux conceptions de l'espace, dont l'une exprime le monde externe, physique et géométrique, l'autre étant plutôt interne, est dite, psychologique.

C'est justement ce que met ostensiblement en exergue, le présent texte de Maalouf qui, grâce aux déplacements déployés par le protagoniste, étale une large sphère topographique délimitée au fur et à mesure des changements de ses ports d'arrêt. De cette manière, le paysage spatial de l'oeuvre s'avère une suite de toiles multicolores, aussi différentes l'une de l'autre, résultat pertinent des importantes distances entre les lieux visités. Un fait qui produit un effet de mouvance à travers les plis scéniques du texte, malgré l'immuabilité statique de l'espace. Par ailleurs, un second type d'espace prend corps, en intime juxtaposition aux étendues physiques des contrées et des décors meublant les lieux, et se manifeste en tant que cadre englobant la modalité narrative de ce périple. Il s'agit de la dimension interne, portant la réflexion du héros. En qualité d'auteur du journal rapportant l'histoire du périple, Baldassare ne se prive pas de faire part du tréfonds de ses impressions et du dessein qu'il envisage, suivant la subjective instantanéité de son jugement. Une façon de communiquer avec un autre dont l'ordre est soi-même, conformément à l'expression concise de G. Poulet « *Entre moi et moi* »³. Autrement dit, à défaut d'une compagnie confiante, il se décharge de ses faiblesses, de ses inquiétudes et de ses tourments par le fait de les représenter sur la page de son carnet, afin de mieux les voir et de les résoudre. Seulement, cette mise en page, dont l'essence est *une mise en espace*, opère en conséquence un acte intellectuel intégrant l'idée à l'image. C'est à quoi résulte cependant, une conception représentative, qu'elle

¹ - D'après L-M. Morfaux, *op. cit.* p. 107.

² - G. Bachelard, *op. cit.*, p. 192.

³ - Titre d'un essai critique sur la conscience de soi, édité par Corti, à Paris, en 1977.

soit d'action, de rêve ou de délire. Le tout s'extériorise via «... *ce qui est spécifiquement humain dans l'homme* »¹ : le langage.

Aussi contrarié que désorienté à la suite de la mésaventure de Chio, le *jeune génois* trace sur les feuilles de son compagnon, le carnet : «*j'essaie d'imaginer ce que j'aurais dû faire, (...), je ne cesse de déplacer dans ma tête les bâtiments, les escadres, les canonnières, pour trouver la conjonction qui m'aurait permis de triompher.*»². A l'image d'une discussion entre deux interlocuteurs, cherchant éperdument le fil de sagesse, le marchand ne possède à sa portée que ses feuilles, sur lesquelles il peut affranchir ses tourments et ses idées intimes. Il en émerge cependant, la conception d'une construction, au préalable mentale, à base d'idées et de figures déployées sur l'étendue d'un lieu infini, flexible et surtout amorphe. Ce qui mène à déduire que la catégorie de l'espace assure aussi l'arène constitutionnelle pour la représentation mentale, pour ainsi dire, l'inconcevable aire de l'imagination de l'auteur scripteur. Cette imagination est appréhendée en tant que faculté dynamique de laquelle, le sujet parvient à organiser le monde, et à promouvoir sa portion productive. Pour ce *génois*, c'est plutôt le cas d'une réorganisation, au moyen du journal intime, d'un flux de situations et d'évènements visiblement aventureux. Condensant des couleurs, des formes et des mouvements, ce flux narratif de *Baldassare* se distingue par la figuration de quatre typologies d'espace. Ces espaces s'identifient selon quatre classes :

D'abord, c'est l'espace mémorial qui s'assiège au niveau psychique, délimitant la zone de la reconstruction de l'ensemble des souvenirs, des aventures et des expériences vécus, attestés par les traits distinctifs propres à la personne. Il s'y insère aussi tout ce qu'on apprend d'une manière ou d'une autre d'autrui, à l'exemple du *meneur du périple* qui dit : «*il faudrait que je consigne sur-le-champ ce que j'ai appris (...), avant que je ne l'oublie*»³. Il se précipite donc, à rédiger ses notes avant que l'oubli n'agisse et que la carence n'emporte une partie de sa mémoire. Un autre passage étale plus nettement l'insertion d'un flash de souvenirs, repris dans le fil narratif du diariste.

¹ - G. Bachelard, *op. cit.*, p. 7.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 439.

³ - Ibidem, p. 411.

Il s'agit des paroles de son père, expliquant le rapport des génois d'Orient avec la terre génoise :

« Mon père me disait toujours que notre patrie n'était pas la Gênes d'aujourd'hui, c'était la Gênes éternelle. (...) Il ma conjurait surtout de ne pas en vouloir à notre ville si, au moment où je la visiterais, elle ne me reconnaissait pas. J'étais encore bien jeune et ne comprenais pas vraiment ce qu'il voulait me dire »¹.

Baldassare évoque ce souvenir juste au moment où son bateau s'apprête à accoster à la rive de Gênes, lors de son premier passage.

Ensuite, c'est l'espace intellectuel qui, de nature purement mental, représente l'activité cérébrale du sujet. A partir de cette activité s'identifie le positionnement de l'être entre le monde de ses idées et celui de l'extérieur, voire du monde matériel. Suite aux découvertes aventureuses, **le jeune Ambriaco** subit un effet de miroitement, intervenant entre la logique de sa raison et l'état du milieu qui l'entoure, et il s'interroge : *« Est-ce ma propre angoisse que je contemple dans le miroir du monde ? Est-ce l'angoisse du monde qui se reflète à la surface de mes yeux ? »²*. Cet espace constamment actif prédomine la plume du diariste et lui injecte une atmosphère intellectuellement dynamique.

Aussi, il est question de l'espace matériel, s'agissant de l'ensemble constitué par la personne ou l'objet et par ce qui l'entoure en vue de son environnement. C'est aussi, l'étendue couverte par la vision, le toucher, et au milieu de laquelle se permettent toutes les dispositions de forme et de mouvement. C'est un espace physique, donc déterminé et visiblement concret. Il regroupe, dans le texte, l'ensemble des lieux traversés ou ayant hébergés des actions ou des évènements. Ainsi, la généralité de l'étendue s'identifie en quelques points, faisant repères par un type particulier de consistance, dont la charge significative est particulièrement le propre du sujet concerné. A titre d'exemple, il est plausible d'affirmer que **Gibelet**, ville natale de **Baldassare**, n'est pas du même rang que celui de Gênes. Cette dernière a un effet qui vibre aisément par sa sensibilité, et donne libre court à sa lyre d'exilé par naissance :

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, pp. 291-292.

² - *Ibidem*, 307.

« Personne n'appartient à Gênes comme lui appartiennent les Génois d'Orient. Personne ne sait l'aimer comme ils savent l'aimer. Qu'elle tombe, ils la voient debout ; qu'elle s'enlaidisse, ils la voient belle ; qu'elle soit bafouée, ils la voient prospère et souveraine. »¹.

C'est l'effet de la relation infiniment intime entre l'être et l'espace qui, pour le cas de **Baldassare**, est une nostalgie ancestrale.

En fin, c'est l'espace temporel qui, tout en signifiant le temps, lui octroie le sens de l'étendue, afin d'exprimer la durée écoulée entre le début et la fin d'un fait ou d'un phénomène. Ainsi, « ... *quatre semaines (...) me paraissent en cet instant (...), un océan sans soleil ni lune ni étoile* »². A cet égard, si le lieu présente une portion de l'espace, l'espace temporel, dénote de sa part, une tranche déterminée du temps. Par ailleurs, cet espace-temps, se rencontre conformément avec le principe de la théorie de la Relativité, qui repère complètement le phénomène dans un continuum spatio-temporel, en attribuant la quatrième dimension au repère spatial triadique³.

Dans cette perspective, le programme narratif déclenche conséquemment, plus qu'un autre genre littéraire, une indéniable liberté au sujet de la représentation de l'espace⁴. Toujours est-il impossible, d'ailleurs, de concevoir le verbe en dehors d'un espace dans lequel prend lieu l'action, autrement dit, un environnement contextuel s'incarne infailliblement à tout acte y compris celui de la parole, pour laquelle "*narrer*" est une forme. Toutefois, le fil narratif du texte maaloufien ourdit ses maillons, dans l'espace de presque une année et demi, faisant un passage successif par quatre contrées appartenant au monde réel. En raison des aléas du voyage, l'adresse comme le séjour sont loin d'être prédéfinis ou soumis à une quelconque organisation. De ce fait, il est d'utilité cependant de citer les importants ports d'arrêt marqué lors de l'exécution de ce périple.

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 291.

² - Ibidem, p.475.

³ - D'après L-M. Morfaux, *op. cit.*, p. 106.

⁴ - D'après P.Aron, *op. cit.*, pp. 192-193.

2.1.2.1. La ville de Constantinople

Lors de l'aventure de son périple, partant de Gibelet, l'adresse initiale de **Baldassare**, est Constantinople. Cette dernière, étant la ville principale de la dynastie ottomane (1281-1924), édifée sur le territoire de l'actuelle République turque, se balise au nord par la mer Noire et la Géorgie, à l'est par l'Arménie, au sud par la Syrie, l'Irak et l'Iran et, à l'ouest, par la Bulgarie et la Grèce¹. Constantinople, historiquement capitale de l'Orient comme de l'Occident, s'étend sur la zone de rencontre entre l'Europe et l'Asie et s'assied, au détroit du Bosphore², précisément à la rive ouest. En tant que cité grecque, en référence à son emplacement à proximité du Bosphore, elle est connue tout d'abord, par le nom de "Byzance". Une fois reconstruite sur sept collines, sur le modèle de Rome, par Constantin I^{er}³ en 330, elle prend l'allure d'une nouvelle capitale romaine est baptisée sous le nom de Constantinople en vue d'une "nouvelle Rome"; elle devient successivement la capitale orientale de l'Empire romain, et Byzantin. Sans tarder, cette ville développe autour d'elle un réseau d'activités et d'échanges financiers; ce qui lui accorde sans peine les traits d'une métropole de l'Orient romain. Tenue longuement inexpugnable, elle est domptée par l'ingénieuse habileté militaire de Mehmed II Fatih⁴, (*le Conquérant*, 1451-1481), et se rend soumise, le 29 mai 1453, au pouvoir ottoman, sous les étendards de l'expansion de l'Islam sur les terres d'Anatolie. Sous l'égide du pouvoir ottoman, la ville s'épanouit d'une civilisation rayonnante: une avalanche de gens riches, de personnes talentueuses et d'artistes, affluent vers cette ville contournée par l'intervention de plusieurs veines ethniques, et dotée d'un régime aux institutions stables offrant l'opportunité d'un lieu d'une culture chamarrée, et en pleine édification matérielle. Notamment durant le règne du sultan

¹ - D'après Y. Thoraval, *op. cit.*, p. 314.

² - Déroit faisant communiquer la mer de Marmara et la mer Noire et marque, avec les Dardanelles, la limite méridionale entre les continents asiatique et européen. Il est long d'environ 30 kilomètres pour une largeur de 550 à 3 000 mètres. Il sépare les deux parties: anatolienne (Asie) et rouméliote (Europe) de la province d'Istanbul. Depuis 1973, il est franchi par un pont routier, d'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 1083.

³ - Constantin I^{er}, de son nom complet *Flavius Valerius Aurelius Constantinus*, (272-337), 34^e empereur romain, une figure prépondérante du IV^e siècle. Il transforme la cité grecque de Byzance en une « Nouvelle Rome », à laquelle il donne son nom, Constantinople, d'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 1147.

⁴ - Mehmet II le Conquérant (ou Mehmed II Fatih), (1432-1481), le 7^e sultan de l'empire ottoman, fils de Murad II. C'est la prise de Constantinople en 1453 qui lui valut son surnom de « Fatih » (Conquérant). C'était un homme curieux de littérature et des beaux arts, aussi un chef militaire vigoureux et redoutable, d'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Mehmed_II, consulté le 13.07.2009.

Soliman le Législateur¹, (1520-1566), connu par "*Qanouni*", la ville reprend amplement le titre de la métropole du monde. Suite à l'efflorescence de cette ville, les turcs musulmans lui concèdent une troisième dénomination : "**Itanbul**", forme turquisée de l'expression grecque, « *eis tén polin* », qui veut dire « *vers la ville* »².

C'est dans cette allure de lieu et d'atmosphère que **Baldassare** atteint cette ville, après deux mois de route. Y demeurant un mois, du 31.10 au 30.11 de l'an 1666, il s'aperçoit de près, de la manière pour laquelle fonctionne le système judiciaire et civil. Rapidement accueilli par une machination d'escroquerie, implantée à la porte des fonctionnaires de l'état (les greffiers), il tombe victime d'une machination montée par un personnage voleur et criminel, présenté dans les habits d'un respectueux noble, **Morched Agha**, ancien commandant janissaire, enchaîne le génois en compagnie de son neveu, dans les fils d'une manigance de duperie, poussée par un abus de pouvoir. La visée de cette conspiration est de déposséder **le commerçant génois**, sur les rails de la coercition, de tous ses biens. Une fois l'affaire dévoilée, **Baldassare** parvient à s'évader vers Smyrne, par une ruse que lui octroie la légitimité de son innocence. Il réplique néanmoins, en disant : « *Triste époque que celle où l'innocent n'a pas d'autre ressource que de s'enfuir* »³, et souligne sa détresse vis-à-vis du cours que prend la loi et la citoyenneté, en ses coordonnées de temps et de lieu.

2.1.2.2. La ville Smyrne et l'Île de Chio

La seconde rade du périple est celle de **Smyrne**, troisième ville de l'actuelle Turquie, dont le port est classé deuxième après celui d'Istanbul. Située au fond du Golf de Smyrne, sur la mer Égée, cette ville, dont le nom, turquisé aujourd'hui, est "**Izmir**", est connue depuis 3 000 av. J.-C. Pour **l'itinéraire du périple**, le sentier de

¹ - **Soliman le Législateur** (1494-1566), appelé « le Magnifique » par les européens du fait de son long règne, 46 ans. Dixième sultan ottoman, poète maîtrisant les trois langues de son empire –l'arabe pour la religion, le persan pour les belles-lettres et le turc pour l'administration-, son architecte **Sinan** réalise pour lui de nombreuses commandes, dont certaines témoignent sa piété avérée : construction de mosquées, restauration de la Kaaba et des murailles de Jérusalem, **d'après** http://fr.wikipedia.org/wiki/Soliman_le_Magnifique, consulté le 13.07.2009

² - Y. Thoraval, *op. cit.*, p. 148.

³ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 170.

Smyrne, détour inopiné, ressort néanmoins, en conséquence des informations recueillies à Constantinople, au sujet de Sayaf, le mari de Marta. En outre, sur la terre smyrniote, sont situées les sept églises d'Asie, cités dans l'Apocalypse de saint Jean : « *Ce que tu vois, écris-le dans un livre et envoie-le aux sept Eglises : à Ephèse, à Smyrne, à Pergme, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée* »¹. Dans une nouvelle traduction de l'Apocalypse, on trouve : « *Ecrivez à l'ange de Smyrne et qu'il écoute / La parole sacrée du premier qui ne fut terrassé / Que pour vivre à nouveau et déchirer les doutes* »² ; d'où l'éventualité de saisir quelques indices sur le livre du Centième Nom, vraisemblablement salutaire, prend plus de vigueur. Dès son arrivée, le 11 décembre 1665, le voyageur sceptique s'affronte à l'évènement d'un natif de la ville, nommé Sabbataï Tsevi, proclamé Messie, et prédisant la fin du monde pour l'année prochaine. Croyant fuir l'imminent désastre ainsi que le cercle vicieux des tourments douteux, et cherchant à réorganiser sa vie conjugale, Baldassare se dirige directement, à son insu, vers le foyer du phénomène pulsateur. C'est de Smyrne que le refrain apocalyptique s'intensifie et, excité par les pratiques du prétendu messie, ce phénomène se propage dans tous les coins du monde. Autrement dit, en posture d'amoureux aspirant à une vie en roses, le jeune aventurier se percute à un large spectacle de déraison et d'exaltation frénétique, il en demeure perplexe devant la surprise, avouant qu' : « *à cause de ce que j'ai vu aujourd'hui, (...) ma raison ne me permet plus de comprendre* »³. Les interprétations fanatiques attisent l'ampleur dérisoire et, le déluge de l'aveuglement pousse la populace vers le dérèglement total. Quant au sort de son amour, c'est au niveau de l'île de Chio qu'il va être décidé.

L'île de Chio : 22.01.1666

Baignant dans la mer d'Égée, à proximité de la rive smyrniote, la dite île offre, par sa physionomie marquée par le relief naturel des vestiges historiques, une représentation qui rappelle à vue d'œil, les ères passées. En plus de son attrait touristique, elle est réputée par la production du mastic, tiré de la résine du lentisque.

¹ - Ibidem.

² - J.-L. Lebret, (traduit part), *L'Apocalypse*, éd. L'Harmattan, Paris, 2007, p.14.

³ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 190.

Etant une plaque tournante entre l'Orient et l'Occident, Chio fait l'objet de maintes repréailles, et s'aligne, en 1456, aux possessions de la République de Gênes qui la cède, en 1566, à l'empire turc¹. Baldassare s'y retrouve sur l'orientation de "Abdellatif", un greffier intègre de la prison de Smyrne. Le couple d'amants part vers l'île de Chio, afin de mettre fin à la bridure d'un mariage qui ne tient que par la vulnérable forme extérieure.

Soucieux et embarrassé de rencontrer l'indésirable, le groupe, composé du génois, de son commis et de Marta, avance encore vers le village Katarraktis, l'endroit exact du mari volage, « *sur la route qui mène vers la péninsule de Cabo Mastico* »². C'est lors de ces interminables instants d'attente, juste avant le levé du rideau théâtral sur la réalité du mari recherché, que Baldassare, de nature lointaine de la dévotieuse ardeur, adjure chaleureusement la volonté Divine : « *Ce doit être la première fois que le négociant que je suis supplie ainsi le Ciel* »³. L'objet n'est autre que le vif désir de garder son amour, Marta dont, l'« *absence a déjà commencé* »⁴, semble-t-il. Effectivement, la mésaventure du négociant s'inaugure par le retour indéfectible de sa maîtresse au domicile conjugal du mari retrouvé, Sayaf. L'intervention du voyageur amoureux, mettant en scène un duel entre le mari et l'amant, ne fait qu'amplifier l'abrupte rupture par un manifeste opprobre au compte du génois. Suite à quoi, ce dernier se retrouve embarqué sur un bateau de marchandise de contre bande et expulsé sans ménagement, vers Gênes.

L'épouvantable épreuve a fait saillir la sournoise tension guerrière entre les turcs et les génois, traduite par les propos du commandant des janissaires à l'intention du négociant : « *Quand finirez-vous par comprendre que cette île n'est plus à vous, et qu'elle appartient désormais, et pour toujours, au sultan padishah, notre maître ?* »⁵, faisant allusion à cent ans auparavant (1566-1666) remarquablement prospères pour la République de Gênes, qualifiés dans certaines sources « *le siècle des*

¹ - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Chios>, consulté le 11.07.2009.

² - A. Maalouf, *op. cit*, p. 264.

³ - A. Maalouf, *op. cit*, p. 264.

⁴ - Idem, p. 265.

⁵ - Idem, p. 285.

génois »¹. Par ailleurs, la transgression comme l'humiliation se vendent dans un monde régi par l'avidité et l'injustice, seulement, il faut savoir évaluer le prix : ni perte ni profit. A ce virage, habile en négoce, **Baldassare** tend l'hameçon propice : « *C'est quand on commence à fixer un prix que je retrouve la parole* »² et il s'épargne le pire, récupère sa liberté et quitte tout de même l'île vers Gênes.

2.1.2.3. La ville de Londres

Etant la capitale de l'Angleterre ou du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, Londres est à l'est par la mer du Nord, au sud par la Manche et à l'ouest par la mer d'Irlande. Fondée par les romains, la ville s'assied sur le fleuve de la Tamise³ et abrite depuis l'antiquité un important plexus d'activité commerciale dont l'intensité s'élargit après la conquête de la Bretagne par l'empereur Claude⁴ en 43 après J.-C. S'ouvrant sur un port, à la fois, fluvial et maritime "Londinium", agissant en tant que carrefour routier élémentaire pour toute la province romaine, étale le rayon de son pouvoir pour devenir, dès le règne de Néron⁵ (54- 68) ap. J.-C, un foyer très affairé du trafic et des échanges internationaux⁶.

Le passage de **Baldassare** par cette ville coïncide de près au drame de l'incendie, déclaré entre le 2 et le 5 septembre, mettant en cendres les bâtisses en bois d'une grande partie de la ville. Une sinistre conflagration de laquelle le génois s'échappe de justesse –le troisième jour du malheur, grâce à l'aide d'une inconnue

¹ - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gênes#Histoire>, consulté le, 11.07.2009.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 286.

³ - La Tamise, en anglais Thames, fleuve du sud de l'Angleterre, passe à Oxford, traverse Londres et rejoint la mer du Nord par un large estuaire ; 336 km, d'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 1587.

⁴ - L'empereur Claude (10- 54) ap. J.-C, fils de Drusus et frère de Tibère, proclamé empereur malgré lui par la garde prétorienne qui venait juste d'assassiner Caligula. Il est le père adoptif de Néron, et l'établit comme héritier de l'Empire. Ses conquêtes : il consolide les frontières de l'Empire, réduit la Thrace en province romaine et conquiert le Sud de la Grande Bretagne entre 43 et 47 ap. J.-C. En Afrique du Nord, la Mauritanie est annexée à l'Empire Romain, d'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Néron>, consulté le, 15.07.2009.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Claude_\(empereur_romain\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Claude_(empereur_romain)), consulté le 15.07.2009.

⁵ - Lucius Domitius Ahenobarbus, (37 à 68) ap. J.-C, empereur romain reconnu comme un être pervers et sanguinaire : il fait assassiner son demi-frère Britannicus, sa mère, ses deux premières femmes et accule au suicide son précepteur Sénèque, d'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 1587.

⁶ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_Londres, consulté le 11.07.2009.

nommée, **Bess**, devenue en l'espace de quelques jours, l'amour le plus significatif de sa vie.

2.1.2.4. La ville de Gênes

Faisant partie de l'actuelle Italie, ouverte sur la Méditerranée, précisément au bord de la mer ligurienne, adossée à une colline alpestre, au nord-ouest de Rome. Marquant l'histoire de la région par deux ères prospères (1284-1348), les génois développent une manière saillante dans le traitement financier des butins et des revenus, notamment, pendant les Croisades. Quant aux aventures du périple baldassarien, différemment à un séjour passager, l'adresse de **Gênes** signifie plutôt, un retour vers le "chez-soi" ancestral pour le **négociant de Gibelet**, un délogement sans trompette, le plus légitime soit-il, vers ses sources et les siens. D'ailleurs, à trois reprises, à temps différé, le gouvernail de l'itinéraire effectue une arcure, suite aux impératives des circonstances, et finit par jeter l'ancre au parvis génois. Cependant dans des situations distinctes, **Baldassare** se retrouve guidé sans ambages vers Gênes, l'ancienne « *La Superba* »¹, d'abord, à cause des aléas aventureux, ensuite, en vertu d'une fuite du feu, et enfin, pour l'accomplissement final du projet viatique. Le tableau ci-dessous, illustre clairement les différents détails pour ces trois "ports-arrêts" marqués au niveau de cette ville :

Adresse de provenance vers Gênes	Date d'arrivée	Date de départ	Posture
- Île de Chio (village Katarraktis)	29.03.1666	26.04.1666	Survie après humiliation
- Londres	23.10.1666	09.11.1666	Fuite de l'incendie de Londres
- Village de Katarraktis	26.12.1666	/	Retour et fin du périple

(Tab.n°4) : Tableau illustratif des retours de **Baldassare** vers Gênes

¹ - Surnom italien de l'antique Gênes, d'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gênes>, consulté le, 26.07.2009.

Bien que les circonstances des premières retrouvailles s'inscrivent dans une posture de refuge, à la suite de la mésaventure de **Katarraktis** et la perte de son premier amour, **Marta, le meneur du périple**, affligé, perçoit une visible consolation au simple effleurement de la terre de ses origines. Ainsi, dès son approche des flots génois, il reconnaît que seul sur ces collines, il « *ne serai(t) plus jamais l'étranger, l'infidèle* »¹, car « *À Gibelet, je serais toujours l'étranger* »², ajoute-t-il. Ces propos traduisent, semble-t-il, une franche détresse accumulée de longue date, en conséquence directe du statut d'étranger du **négociant génois** sur les terres orientales. L'indice majeur de cette étrangeté du point de vue du diariste, réside beaucoup plus dans la dissimilitude des croyances. Néanmoins, cette incongruité, loin d'être dictée par les principes de la religion musulmane, est plutôt une répercussion du pédantisme poussé par la propagation des faux érudits et des guides incultes, trait caractéristique de l'époque. Une fois accosté à la rive génoise, **Baldassare** savoure, pour la première fois de sa vie, le délice d'être "chez-soi" et parmi les siens, malgré la marge temporelle. A cet égard, une réaction patriotique s'est rapidement manifestée, faisant jaillir un flux émotionnel sous forme d'une suite de syntagmes, à travers lesquels, **Baldassare** retrouve son essence : « *Ma mère retrouvée. Ma terre-mère. Ma rive-mère. Gênes, ma cité-mère.* »². La forme anaphorique évoque intensément l'image d'un enfant qui a été longtemps dépourvu de l'étreinte maternelle. Lors d'un moment de profonde affliction, la mère apparaît subitement devant lui, le prend dans ses bras et le protège de tous les maux et de toutes les atteintes. Métaphoriquement, cette mère n'est autre que l'enceinte Génoise. Par ailleurs, une lyre quasi-nostalgique s'intègre à l'ensemble de l'image de la rencontre, traçant par l'ombre de l'exil, un arrière plan chargé de mélancolie et de solitude. Autrement dit, une attraction gravitationnelle entre l'âme du **jeune Ambriaco**, qui se considère allochtone en dehors de Gênes et de la terre qui préserve dans son creux l'arborescence de ses racines. Ce sentiment fait émerger, sous forme de confiance, une nouvelle prise de connaissance attestant qu'« *... en retrouvant Gênes, j'ai su que je ne retournerais plus à Gibelet* »³, avoue-t-il. Cette prospection n'est en effet qu'une

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 308.

² - Ibidem, p. 275.

³ - Idem, p. 487.

filiation de la prédominance identitaire qui se réanime en reconnaissance, une fois le voyageur soumis à l'effet magnétique qu'exercent les lieux sur la sensibilité humaine.

Quant au second retour vers Gênes, provenant cette fois-ci des feux des guerres et des incendies, la même mère accueille son fils, devenu moins vulnérable, relativement ferme et rassuré. Quoique le danger, rencontré lors du séjour à Londres, soit ultime, le chercheur du Livre, sitôt expulsé du gouffre en flammes, est pour une fois, déterminé quant à la direction de sa fuite. Plus rasséréné que jamais, il prend le chemin du retour résigné vers Gênes. Outre qu'un refuge ou un lieu où planter ses pénates, la terre génoise devient pour Baldassare, l'enfant retrouvé, une réserve de ressourcement et de vie. Une manière de s'approvisionner de la sève vitale, du fait que « *C'est ici qu'à chaque fois [il] renai[t]* »¹, faisant allusion à l'idée qu'à chaque état de déprime où tout le monde s'avère étroit et dépeuplé, seul le havre génois demeure veillant et si large pour contenir sa progéniture. C'est ainsi que la dernière reprise prend la forme classique d'un aller-retour, où la trajectoire est une courbe circulaire, une boucle se refermant sur le même point de départ. Autrement dit, c'est partir de "chez-soi" pour y revenir plus tard.

Conséquemment, l'aire géographique édifie alors, l'assise contextuelle rassemblée et aménagée afin de permettre l'agissement du verbe, d'allure singulièrement aventureuse dans le sillage énonciatif du texte. Par le biais duquel, l'esprit configure une image migratoire, suite au changement des paysages, cernant la topographie des particularités, d'une part et d'autre part, consignait une immersion dans de nouvelles sphères, voire des ambiances diverses. A cette mesure, l'aventurier parvient à construire de l'ensemble des images perçues, une fresque globale, représentant la partie dévoilée, devenue "connue" du vaste monde. Par ailleurs, cette forme de délimitation met en premier plan, un phénomène de continuité entre les différentes contrées, soit celle de l'Orient ou celle de l'Occident, « *Comme si un fil invisible reliait, par delà les mers, ceux qui se passionnent pour les mêmes choses* »².

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 456.

² - *Ibidem*, p. 226.

C'est ainsi que le fait d'élargir sa propre sphère dans l'intention de l'Autre, échafaude un pont de médiatisation conciliatrice, parce que l'Autre n'est pas une hermétique hydre, mais plutôt un *Être* semblable. En vertu de quoi, ce qui est conçu "Inconnu", lors du premier départ à Gibelet, paraît se dissiper graduellement en cédant place, dans une certaine mesure, à un contenu "Familier", uniquement de forme et de couleurs différentes.

En termes récapitulatifs, le texte déploie effectivement, une sphère en résonance des mouvements effectués dans un espace de temps et de lieu. La conception se dresse au refrain d'une quête, dont l'univers orbital est précisément localisé par le repère spatio-temporel. Ce dernier s'avère explicitement et constitutionnellement, l'élément régisseur dans l'œuvre, soit au niveau fonctionnel, comme précédemment étayé par les deux axes, soit au niveau littéral, où la forme de l'écriture diariste exhibe ouvertement ses coordonnées de temps et de lieu à chaque séquence de déchargement et de mise en mots. En agençant cette conjugaison eurhythmique entre l'action et son environnement spatial, une doublure s'établit entre les deux dimensions : temps/espace. A la fois intermittent et dilué, lieux réels et événements authentiques, le mariage du temps et de l'espace dresse une mise en scène de l'Histoire sous la résonance d'une représentation partielle, celle du périple. Au demeurant de tous les suspens des péripéties endurées, *le génois de Gibelet*, parvient à saisir la perfidie des prédictions irraisonnables répandues dans l'air de l'époque. Ce qui le mène à attester que : « *La déraison est le principe mâle de l'Histoire* »¹, pour ainsi dire que, l'aveuglement et l'obscurantisme ont une part dans l'expérience humaine. Ainsi, le vecteur décroissant de la pensée rationnellement lucide entraîne un état de gauchissement collectif dont le symptôme majeur s'est ostensiblement révélé pendant une tranche de l'Histoire.

¹ - Ibidem, p. 214.

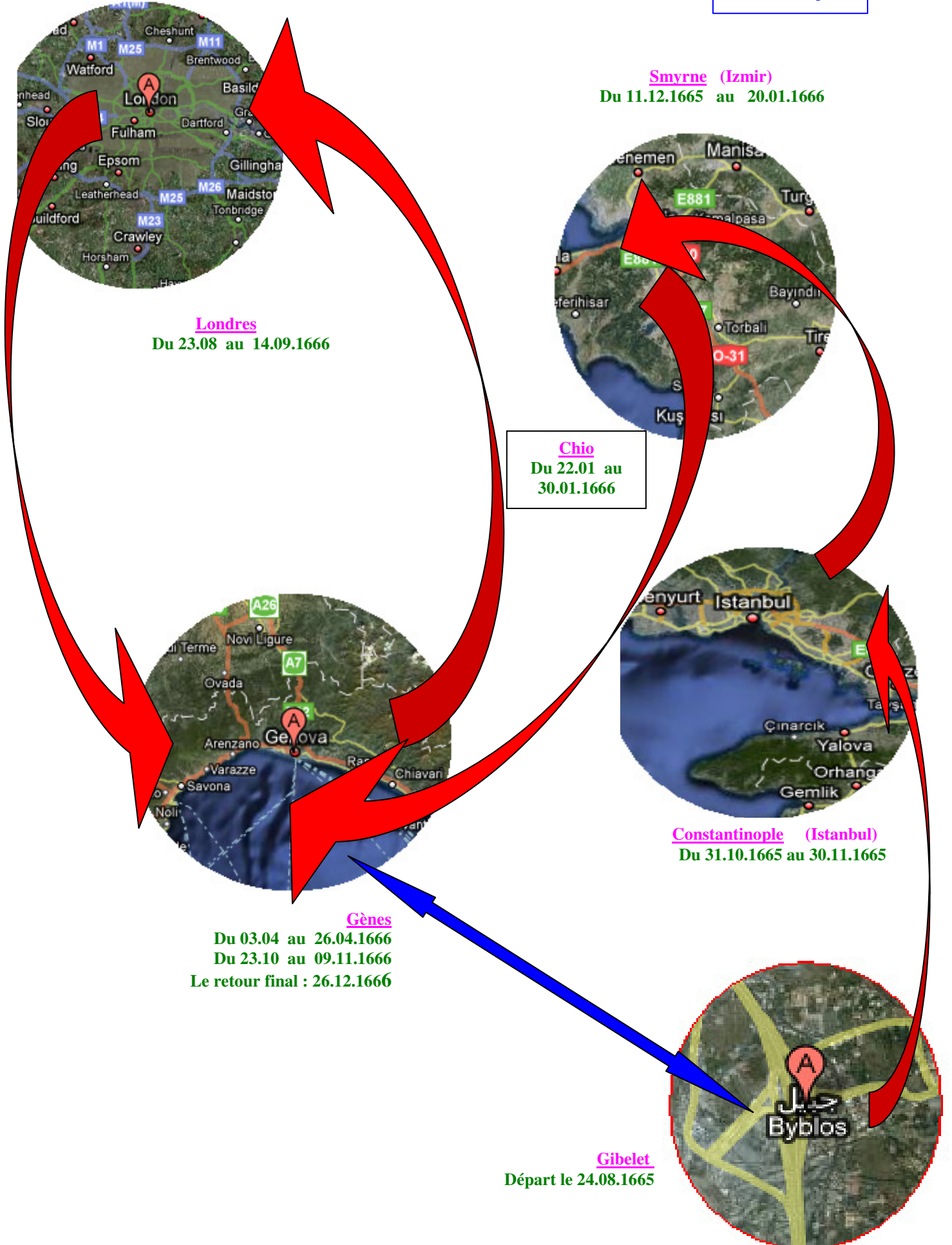


Schéma n° 2 : La sphère spatio-temporelle du périple baldassarien

2.2. Figuration et clivage mythiques

En raison de la double condensation, picturale et scénique, présentée dans l'œuvre, la forme statique de la sphère spatio-temporelle, du point de vue opérationnel, ne peut être fonctionnelle qu'une fois alimentée par la mouvance du réseau aventurier. Ainsi, le dynamisme de l'assemblage, en marge du relief contextuel, installe une structure chronologique qui, d'une part, régit l'implantation ainsi que la progression événementielle aux limites du repère délimité. D'autre part, cette structure assure corrélativement, l'insertion organisée, de la globalité de l'aventure viatique, dans les plis du sillage historique général. Par ailleurs, cette contexture s'édifie, d'autant plus qu'elle s'anime via une procédure figurative, qui se traduit uniment, par une représentation référentielle des différents schèmes, acteurs et objets élémentaires de l'énoncé narratif. Si le texte détient un univers d'objets divers, images, conceptions et formes, le rôle figuratif consistera dans ce cas, à « *un chaînon intermédiaire grâce auquel s'opère la mise en parallèle et la corrélation des figures ou parcours figuratif avec l'articulation thématique-narrative correspondante.* »¹. de ce fait, la figurativité répond au souci de produire un effet de réalité, suite à une disposition en suite syntagmatique de figures. Ces figures appartenant de prime abord au monde naturel, s'acquièrent, par leur agencement dans le tissu du discours, d'une épaisseur sémantique, qui « *s'organise comme un vaste réseau de relations, correspondant aux opérations d'actualisation du sens* »². Sans doute, l'auteur, effectuant ces dernières opérations, est conséquemment un spectateur de la mise en scène ou un lecteur, ce dernier étant second propriétaire du texte. Autrement dit, cette modalité de figuration facilite l'accès au contenu, lu ou regardé³, par tout consommateur de la production artistique.

Pour sa part, l'œuvre narrant l'aventure du périple, s'identifie à un discours figuratif, du fait qu'elle abrite une multiplicité de procédures d'entremêlement, intégrant un amas de différentes figures. Le fortuit effleurement de **Baldassare** à la

¹ - A. Greimas, *op. cit.*, p. 90.

² - *Ibidem.*

³ - *Idem.*

frénésie du prétendu messie de Smyrne, par exemple, affiche une séquence consistante de figuralité. Se référant à un relief appartenant au monde géo-historique, on décèle le déferlement consécutif d'un patchwork de nombreuses figures diverses. Le flux dresse aussitôt un paquet d'images animées présentant, d'une part, la haute marée des délires apocalyptiques, où le zèle superstitieux emporte les adeptes aux abords de la folie. D'autre part, le texte fait figure de l'impacte de ce débordement absurde sur l'élite raisonnable de la populace. Maïmoun, à titre d'exemple, témoigne par son attitude une nette illustration, en avançant que : « *C'est lorsque nos proches s'égareront que nous devons demeurer auprès d'eux* »¹. L'esprit éclairé de celui-ci, met par ailleurs au clair, le balancement de la réflexion chez le génois d'Orient, dont le doute lui commande d'avancer la quête jusqu'au bout. Parmi les refrains de la perplexité de son esprit, il consigne : « *Plus elle (l'année 1666) se rapproche, plus le tissu du monde se défait, comme si ses fils allaient servir à un nouveau tissage* »². Sans nier complètement la probabilité négative des présages sinistres, le négociant se retrouve contraint à interpréter les signes et les mauvais augures. Entre lui et son ami, on perçoit deux situations diagonalement opposées : l'une bien claire dans sa franchise, la seconde brouillée de versatilité. Cependant, les paquets de figures, qu'ils soient complémentaires ou contradictoires, se nouent dans leur assemblage global par des connexions de causalité/conséquence, ou d'antériorité/postérité. Ce phénomène vise à atteindre un certain niveau de référenciation³ du point de vue informationnel, pertinemment véhiculée à travers la reproduction narrative de tout voyage.

En plus d'une description superficielle, le sens figuratif, emboîté par la portée figurale (respectivement sens propre et sens figuré), s'affine de plus en plus, à une vraisemblance appropriée à l'agencement thématique envisagé. On conclut alors que, la dimension figurative agit en composante fondamentale de la portée sémantique, et assure l'élargissement des pans de la signification mise en jeu. Les figures, superposés, consolident l'appréhension, tout en alimentant une impression touchant à la vive proximité du réel. D'une autre manière, comme « *la figurativité s'organise elle-*

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. , p. 210

² - *Ibidem*, p. 202.

³ - A. J. Greimas *op. cit.*, p. 91.

même en plusieurs paliers de profondeur »¹, elle s'avère alors, une modalité, qui déchaîne des altitudes de compréhension selon la densité des réseaux relationnels entre les figures déployées. Une fois, le palier où se structurent les schèmes conceptuels atteint, il serait possible dès lors de dégager, à juste mesure, les traits de la vision du monde ou de l'idéologie qu'ils balisent².

En vue d'une lecture, saisissant la portée figurative dans l'œuvre intitulée *Le périple de Baldassare*, on constate que le noyau de l'intrigue narrative s'inscrit dans une pensée ethno-religieuse, reliant, dans une tournure de confrontation, les deux versants opposés, le spirituel et l'empirique. Dans ce sillage, la construction romanesque, prise en tant que "*sphère d'action*", expose un assemblage de figures : quêtes, endurance existentielle et souffles lyrique. L'agent opérateur réside essentiellement, au niveau des personnages, statut où se manifeste, en tant que composante figurative, une pluralité de postures afférentes à plusieurs configurations distinctes. Plus particulièrement le rôle, rempli par **le personnage principal** de la dite oeuvre, à la fois **meneur et chroniqueur du voyage**, semble le foyer autour duquel gravitent les différents paliers de la signification de l'œuvre. En superposant les attitudes ambulatoires, produites au sein de l'œuvre, une organisation sous-jacente, se laisse entrevoir, et se distingue par sa doublure en séquences distinctes, mais corrélatives aux sinuosités de la courbe des faits et des actions. Il s'agit là, justement, d'un rayonnement mythique qui traverse en profondeur le superficiel du narré, en lui injectant une substance anachronique, en marge d'une contexture, à la fois interne et profonde. Sans entraver le cheminement événementiel, le bruissement mythique tonifie l'enfonçure sémantique et invite à un ancrage pointu dans l'épaisseur du paradigme culturel. Etant plus qu'une légende, le mythe préserve, avec la littérature, l'expérience du "*faire*" de l'homme car, il raconte, selon M. Eliade, « ... *une histoire sacrée ; il relate un évènement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements* »³. Ainsi, enfanté dans une ambiance religieuse, le fait de garder l'évènement en mémoire s'avère un devoir ultime. A cet égard, la parole, moyen d'expression et de narration par excellence, s'en charge

¹ - Ibidem.

² - Idem.

³ - D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 99.

amplement, par la reprise et la propagation. Bien que cet évènement se réduise parfois à un conte légendaire, le mythe, devient un « *objet d'une croyance, d'une "prégnance symbolique"* »¹, qui s'intègre en filigranes dans toute aventure humaine. En d'autres termes, c'est une façon de réactualiser les premières aventures renouvelées à toute autre situation semblable tout au long de l'existence humaine. En effet, sa capacité symbolique s'irrigue, en grande partie, par sa source d'origine, notamment la dimension religieuse, qui, dans une perspective diachronique, amoncelle d'une part, diverses lectures, et déploie d'autre part, un résidu culturel, en perpétuel développement.

Du côté ethnologique, le mythe s'aligne à un récit fabuleux de source populaire, dont l'histoire aménage des êtres symboles : des dieux, des demi-dieux ou des héros, dans une personnification des forces naturelles et parfois surnaturelles², Autrement dit, la conception mythique s'insère dans une pratique de traduction figurative, donnant image à des tendances de pensée et à des affinités théologiques, spécifiques à un groupe social déterminé. Cette traduction se projette, au fond, dans le profil d'une explication, que ce soit d'une institution, d'un phénomène, ou d'une coutume, ce qui mène le mythe à endosser une fonction représentative d'un imaginaire collectif. Ce dernier est appelé à maintenir la cohésion sociale, en remédiant à l'état de questionnement par la fluide prestation de réponses à la problématique de l'origine et de la destinée, incontournable dilemme. Lévi-Strauss, leader de l'ethnologie moderne, ajoute qu'à travers la narration d'un fait appartenant aux temps primitifs, la valeur du conte mythique « *provient de ce que ces évènements, censés se découler à un moment du temps, forment aussi une structure permanente, [car, cette structure] se rapporte simultanément au passé, au présent, au futur* »³. Les propos de l'ethnologue structuraliste évoquent l'idée de l'infiltration en profondeur ainsi que, de l'actualisation du scénario mythique dans toute aventure existentielle de la variante humaine. En effet, cela fait surgir une mise en scène d'une activité perceptive succincte à la manière décrite par Melraux-Ponty, qui déclare :

¹ - D. Chauvin, *op. cit*, p. 99.

² - D'après L. -M. Mofaux, *op. cit*, p. 230.

³ - D.-H. Pageaux, *op. cit*, p. 230.

« Il faut reconnaître avant les « actes de signification » (...) de la pensée théorique et théorique les « expériences expressives » (...), avant le sens signifié (...), le sens expressif (...), avant la subsumption du contenu sous la forme, la prégnance symbolique de la forme dans le contenu »¹.

Ce qui veut dire qu'entre forme et fond, toute appréhension d'un sens passe nécessairement par l'assimilation de l'expression formelle. De sa part, G. Durand, réduit conséquemment, le mythe à « *Un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes qui, sous l'impulsion d'un schéma, tend à se composer en récit* »². Pour devenir par la suite, une grille de composantes, figuratives opérationnelles et significatives, échafaudant, selon une disposition syntagmatique, l'enchaînement évènementiel. Ce dernier ouvre cependant, un stand paradigmatique, renfermant la charge symbolique, déployée selon la structure dénotée par l'expression. En empruntant la terminologie de la glossématique³, on dira que le signifié du mythe fonctionne suivant deux axes complémentaires : le premier est celui de l'expression, renvoyant à la variante du récit. Le second est plutôt du côté du processus qui, identifie le tonnage symbolique, supposé muable à travers le temps. R. Barthes, acquiesce cette bifurcation fonctionnelle, en attestant que « *le mythe a effectivement une double fonction : il désigne et il notifie, il fait comprendre et il impose* »⁴.

En raison de sa nature, à la fois, anonyme et collective, la structure mythique dispose d'une remarquable plasticité qui lui permet d'emboîter imperceptiblement le rituel social⁵. En s'y implantant, les récits, d'ampleur mythique, réussissent à développer une orbite, autour de laquelle se nourrit un noyau modèle pour l'ensemble de la communauté. Une fonction qui devient positive dans la mesure où elle canalise les aspirations communes et leur octroie un essor dynamique. Ce dynamisme est en mesure de convertir l'inertie de la croyance en un courant de mouvement et d'actions, susceptible de procréer d'autres mythes de type actuels. A titre d'exemple, le mythe du Progrès et le mythe de l'âge d'or proviennent d'un contexte initial tout à fait

¹ - M. Merleux-Ponty, *op. cit.*, p. 337.

² - In D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 99.

³ - Doctrine développée par le linguiste danois Louis Hjelmslev, et formant une conclusion abstraite du structuralisme de Saussure, d'après O. Ducrot & T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, éd. Larousse, Paris, 1972, pp. 42-48.

⁴ - R. Barthes : *Mythologie*, éd. Seuil, Collection Point, 1957, p. 190.

⁵ - D. Chauvin, *op. cit.*, p. 79-80.

homologue. Il en ressort, à cet égard, que le mythe étend, à cause de la perméabilité de sa structure, une dimension initiatique, capable d'éperonner des changements radicaux aussi bien sur le plan individuel que sur le plan social¹. Cependant, la particularité de la structure mythique réside, d'après Piaget, dans la focalisation de trois facteurs élémentaires : *la totalité*, *la transformation* et l'*autoréglage*². Dans un souci explicatif, on peut dire d'abord que, la totalité insinue la maintenance de l'énoncé global du mythe, c'est-à-dire, dans sa « *totalité organique* »³. Ensuite, l'apport constamment réceptif manifesté de la part du mythe, et sa disposition à s'intégrer à des situations diagonalement différentes de celles des temps antiques, traduisent un état de *transformation* figurale, tout en conservant, évidemment, l'essence symbolique. Autrement dit, le récit mythique assiège le mouvement du changement sans toutefois s'altérer ni se modifier, à moins de conquérir de nouvelles pistes d'ancrage. Finalement, l'*autoréglage* s'opère par le statut isostatique de la forme générale du mythe et sa vigoureuse immunité à l'encontre des ajouts et des modifications parasitaires. Ce qui le préserve, semble être, sa propre conservation en unité close, équilibrée en elle-même et par elle-même, mais au même temps, ouverte afin d'épouser les variations des temps ultérieurs⁴.

Vu la fine affinité entre le mythe et la gamme narrative (conte, légende, récit et fable), le mythe, en tant qu'une pratique du "logos", trouve une place privilégiée dans l'univers littéraire. En plus du rapprochement étymologique, du fait que le terme "mythe" provient de l'origine grecque "mythos", désignant récit ou fable, plus particulièrement *parole*, le mythe, vu sous un angle littéraire, est « *une histoire fabuleuse qui se raconte* »⁵. Plus en amont, c'est la représentation en fragments d'un état du monde antérieur, duquel se dégage une certaine hiérarchisation, à l'ordre des pensées et des choses. C'est à ce croisement d'idées et de parole, de réfléchis et d'expressions, de conceptions et d'images représentés qu'émerge l'irradiation littéraire ; le mythe y succombe de bon gré et y retrouve son milieu biologique. La structure du

¹ - D'après L. -M. Mofaux, *op. cit.*, p. 230.

² - In D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 97.

³ - *Ibidem.*

⁴ - D'après D.-H. Pageaux, (...), pp. 97-98.

⁵ - P. Aron, *op. cit.*, p. 387.

mythe se retrouve alors, réactualisée d'autant plus que réanimée dans les fibres artistiques de l'œuvre littéraire. En conséquence du rôle capital attribué au réseau littéraire et à toutes les productions artistiques annexées, reconnu par le « *conservatoire des mythes* »¹, en particulier, le genre romanesque, est envisagé comme étant « *le département du mythe* »². Rattachant son statut à l'œuvre, P. Brunel, envisage, la radiation « *sous-textuelle* »³ du mythe de manières distinctes. La première consiste en la présence implicite de la structure mythique dans le texte sous forme d'une réécriture. La seconde touche l'essence mythique, en vue de son « *inévitabile rayonnement* »⁴ sur l'auteur de l'œuvre, qui subit l'effet de la "*mytho-activité*"⁵, sans s'en rendre compte. Disons plutôt que le mythe s'incorpore dans le tissu textuel, dès les premières phases du devenir de la production littéraire.

A titre révélateur, l'intitulé du roman maaloufien, « *signe sous lequel le livre ou le texte est placé* »⁶, exhibe franchement un dispositif viatique, autour duquel s'organise la présente lecture, interpellant ouvertement le substrat connotatif afin d'épuiser le sens. En outre, l'œuvre semble accueillante pour la dimension mythique, vu son rapport réceptif au mythe fondateur, à la fois, du point de vue forme s'affiliant avec l'Odyssée homérique et, sous l'angle du contenu, arborant un amas de fragments mythiques entrelacés. Cela valide ostensiblement la flexibilité, résultante de la confrontation du texte avec le schéma du mythe conforme. Il s'en suit donc, une émergence mythique qui se dégage en l'occurrence de ses assises, tenant pour support la trame de base du récit. De cette manière, ledit roman vérifie bien la triade de l'irradiation, de l'émergence et de la flexibilité, recommandée par la mythocritique de P. Brunel qui la définit comme approche spécialisée dans l'analyse et l'étude des mythes. Cette mythocritique, poursuit Brunel, est appelée à dévoiler un système pertinent de

¹ - D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 96.

² - G. Durand, *Le Décors mythique de "La chartreuse de Parme"*, José Corti, Paris 1961, p. 12.

³ - In D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 102.

⁴ - P. Brunel, *Mythocritique. Théorie et parcours*, éd. PUF, Paris, 1992, s.p.s.

⁵ - En pastichant la forme "*radio-activité*", propriété que possèdent à des degrés divers, certains corps radioactifs, pour insinuer "*rayonnement et irradiation*", d'après <http://www.cnrtl.fr/definition/radio-activite>, consulté le, 10.07.2009.

⁶ - D.-H. Pageaux, *op. cit.*, p. 110.

dynamisme imaginaire, en comparant « *en des tableaux les grandes structures figuratives, leur flux et reflux en une culture à un moment culturel donné* »¹. A cet égard, l'œuvre d'A. Maalouf, abrite une structure composée de parcelles mythiques. Leur disposition est cimentée par un habillage, d'une part purement romanesque, d'autre part, amplement contextuelle suivant la localisation tempo-spaciale. L'ensemble se positionne dans une dialectique socio-culturelle entre les deux rives orientale et occidentale.

2.2.1. La gamme mythique

C'est au carrefour d'une réflexion sur les premiers mythes de l'humanité, que le texte se dresse. Seulement, au lieu des récits rapportant la procédure de la première Naissance du monde et du Commencement de la vie humaine, tels que le mythe adamique, et le récit du déluge, *le périple de Baldassare*, touche de près les mythes eschatologiques ou les thèses millénariste et de la Fin des temps. Façon de dire, si le Début a échappé à l'emprise humaine, serait-il possible de le récupérer à partir de l'appréhension du bout du tunnel existentiel ? La vie pour le paragon *Baldassare*, se resserre à la restreinte marge d'une arrivée suivie d'un départ plus que certain. De ce fait, le texte s'émerge d'un état de questionnement qui relie intimement la lignée culturelle, à laquelle appartiennent le langage ainsi que la dimension mythique, avec l'agissement social, produit d'un imaginaire collectif d'une époque appartenant au XVII^e siècle de l'ère moderne. L'ensemble des structures mythiques s'alignent dans une fluctuation de microstructures qui à la fois distinguent et se complètent pour la constitution de l'unité macrostructure, celle du récit cadre, l'aventure du périple. Par ailleurs, l'implantation mythique se focalise spécialement sur le personnage principal et la mouvance déployée s'affiche alors au niveau profond de la texture. On suggère cependant, l'énumération des structures mythiques majeures qui, s'imbriquent aux fibres de l'ossature romanesque que cloisonne l'œuvre.

¹ - P. Brunel, *op. cit.*, p. 39.

2.2.1.1. Le périple Odysseén

Manifestement, selon le sémiologue Barthes, « *les écrivains sont en vacances, mais leur Muse veille et accouche sans désemparer* »¹. Un fait le scelle A. Maalouf en édifiant, à l'image du personnage mythique d'Ulysse, roi d'Ithaque², un agencement d'aventures enchaînées sur une trame viatique. Effectivement, la trame légendaire prend la forme d'une odyssee, c'est-à-dire, une pérégrination, une sorte d'errances plus ou moins mouvementée, agrémentée d'aventures, de rencontres, étirée vers une fin peu ou prou précise. Laquelle fin peut se concevoir à l'étendue lointaine, externe ou interne au personnage pérégrin. Il en demeure que l'histoire horizontale conjecture conséquemment un voyage dont le paradigme se résume essentiellement à l'installation d'un itinéraire et à l'exécution d'une marche³. Le mémorable retour d'*Odusseus*⁴, « *l'homme aux mille expédients* »⁵, prend d'ailleurs, une envergure particulièrement odysseenne grâce à l'ampleur aventurière manifestée. Sa popularité revient en premier plan, à l'œuvre épique, conçue par la plume homérique, dans laquelle se retrace, en 12 000 vers environ, l'itinéraire aventurier du voyage. Le récit de l'Odyssee se résume à une ambulation nautique, effectuée par, semble-t-il, le plus célèbre des héros de la mythologie grecque : Ulysse. Une fois, la guerre de Troie achevée, Ulysse, (instigateur de la ruse du Cheval de Troie), brave, sage et astucieux guerrier, supposé fils d'Anticléa et de Laërte, décide de revenir aux terres de son royaume, l'île d'Ithaque. Des interventions malicieuses entravent son retour et l'entraînent, pour plus de dix ans (d'autres textes supposent une vingtaine d'années), dans une douloureuse errance sur les flots méditerranéens. Une errance entravée successivement par plusieurs forces mythiques telles que : Poséidon, les Cicones, les Lotophages, le cyclope Polyphème, le dieu des vents, Éole, les Lestrygons anthropophages, la magicienne Circé, les Sirènes,

¹ - R. Barthes : *op. cit.*, p. 31.

² - Une des îles Ionienne, de surface 96 km². Selon Homère Ulysse en était le roi, d'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ithaque>, consulté le, 11.08.2009.

³ - Selon Francis Vanoye, « *Mythe et texte fondateur* », disponible sur http://www.ac-poitiers.fr/daac/IMG/pdf/obroth_odys.ppd, consulté le, 11.08.2009.

⁴ - Nom grec d'Ulysse, in G. Lucas, *op. cit.*, p. 1612.

⁵ - Homère, *L'Odyssee*, (trad. Par M. Dufour et J. Raison), éd. Garnier-Flammarion, Paris, 1965, p. 17.

Charybde et Scylla et la nymphe Calypso, après quoi, Ulixes¹ se retrouve solitaire, suite à la mort de l'ensemble de son équipage. Arrivé par miracle au rivage de la Phéacie, il gagne l'amabilité de la jeune Nausicaa ainsi que celle de son père, Alcinoos. Ces derniers lui procurent une aide précieuse, pour parvenir enfin à regagner Ithaque².

La structure de ce récit, singulièrement abécédaire dans le répertoire mythique occidental, concorde de près avec le canevas romanesque du périple baldassarien. Le trépidant voyage, entrepris en vue d'un projet de savoir, s'abrite aisément sous le gîte odysseén, notamment avec la tournure opérée par ce voyage: la quête s'avère en outre, pour le génois, un retour en solitaire, vers les terres ancestrales. Mis à part le type aventurier enduré, spécifique pour chaque histoire, les deux diagrammes structurels synchronisent quasiment la même texture. Dans une intention simplifiée, on propose une illustration comparative entre les schémas des deux itinéraires : l'ulyssien et le baldassarien.

	<i>L'Odyssée</i>	<i>Le périple de Baldassare</i>
Héros	Le roi Ulysse, brave, sage et astucieux	Le négociant Baldassare, rationnel, sceptique et indulgent
Lieu	Le bassin Méditerranéen	
Entraves	Dieux, cyclopes, sirènes, magiciens	Superstition, escroquerie, guerres, incendie
Aides	Nausicaa et son père Alcinoos	Grégorio .. et sa fille Giacominetta
Adresse	Ithaque	Gênes

(Tab. n°5) : Illustration comparative entre L'Odyssée & Le périple de Baldassare

Sans s'enfoncer dans le labyrinthe des détails, eu égard au maintien d'une certaine impartialité, la présente comparaison met en exergue un relief de subsumption dont, le particulier, présenté par le périple du génois renvoie au général, arboré par la fameuse Odyssée. Conséquemment, la conception maaloufienne s'alimente d'emblée de l'œuvre homérique, dans laquelle Ulysse s'identifie sous l'image de Baldassare, un méditerranéen de la rive de Gêne. Un fait qui démontre d'ailleurs, la continuité de l'effet mythique jusqu'à nos jours. De point de vue significatif, la disposition syntagmatique de

¹ - Nom latin d'Ulysse, in G. Lucas, op. cit., p. 1612.

² - D'après www.encarta.msn.com, consulté le, 15.07.2009.

l'Odyssée, installe, en marge des aventures (rencontres, échanges, endurance), un atelier de découverte et d'apprentissage. En raison de quoi, Ulysse, amplifiant la teneur de ses compétences, réussit à duper ses ennemis et reprend sa femme, ainsi que les rênes du pouvoir. **Baldassare**, de sa part, parvient, à la suite des épreuves endurées, à remédier au tracas que lui cause son doute. Le trône récupéré pour **le commerçant génois** semble être celui de la pensée logique et raisonnable à l'encontre de la tornade de la déraisonnable superstition.

2.2.1.2. Le profil de Gilgamesh

Comme l'œuvre de Maalouf est constituée sur une assise située sur la zone limitrophe, d'Est/Ouest, du large méditerranéen, l'allure contextuelle du périple s'imprègne d'une teinte typiquement orientale. Il s'agit du récit évoquant **Gilgamesh**, monarque, fils d'une déesse et d'un mortel, reconnu par ses exploits héroïques en tant que cinquième souverain de la ville mésopotamienne, **Uruk**¹. C'est une épopée², remontant à l'époque assyro-babylonienne (II^e millénaire av. J.-C.)³, qui présente un témoignage transcrit sur la plus ancienne civilisation humaine. Le texte raconte, dans ses plis, le voyage de retour du personnage mythique, **Gilgamesh**, vers sa ville natale. Ce dernier, ayant perdu son cher ami, **Enkidu**, entreprit, un aventureux périple aux confins du monde, en quête du secret de la vie éternelle. Autrement dit, le récit émerge d'un état de questionnement élémentaire sur les limites de la condition humaine, incité par l'angoisse de la mort. Pour cela, l'objectif du projet viatique de **Gilgamesh** s'insère dans une filiation d'une quête de savoir : comment s'épargner la mort et se préserver la vie sans fin ? L'histoire s'achève en effet par une nouvelle connaissance, prenant forme d'une réorganisation intellectuelle, opérée au niveau du héros voyageur. **Ce dernier** réalise en fin de compte que l'immortalité pour l'homme s'interprète par ce qu'il peut construire aux profits de son peuple. Ainsi, la quête initiatique, à travers le vaste Ailleurs, divulgue à

¹ - **Uruk** (aujourd'hui Warka), située à environ 300 km au sud de Bagdad (Irak), est une des plus anciennes métropoles de l'Antiquité, d'après <http://www.unesco.org>, consulté le, 15.07.2009.

² - D'origine sumérienne, ce récit s'est transmis d'abord de manière orale, puis il fut écrit vers 2000 avant notre ère à Babylone. La version la plus achevée, écrite sur douze tablettes, a été retrouvée à Ninive, dans la bibliothèque du roi syrien Assourbanipal (668-627 avant notre ère). Elle comprend 3400 vers répartis sur douze tablettes, d'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Épopée_de_Gilgamesh, consulté le, 15.07.2009.

³ - D'après D. Chauvin, *op. cit.*, p. 139.

Gilgamesh que la sagesse est ce fil conducteur immortel, entretenant la possession de la force par le déploiement productif de cette énergie¹. Conséquemment, la légende de **Gilgamesh**, exposant l'image de « *L'homme, (...) condamné à l'angoisse, à la douleur et à l'échec* »², étale aussi, une réflexion sur la vie éternelle, l'amitié et l'art de vivre, ce qui résume les principales composantes de la nature culturelle du genre humain : la veine religieuse, la dimension sociale et la portée économique.

De ce fait, une fine translation organisationnelle selon le rayon opérationnel de la mouvance du **jeune Ambriaco**, s'identifie pratiquement à celle du texte de **Gilgamesh**. Sur les lieux d'étendards orientaux, et partant d'un effroi imminent cataclysme, le génois s'élance en quête de remède au sein d'un savoir livresque. L'équation congruente, à la manière de **Gilgamesh**, s'interprète par l'indispensabilité de maintenir l'esprit éclairé par l'objectivité logique, afin de briser toute moisissure intellectuelle due à l'aveuglement et l'obscurantisme. Cela engendre tout de même, la reconnaissance empirique d'un pouvoir Suprême, régissant le minutieux ordre et la manifeste compatibilité des différents éléments du monde physique et métaphysique. Au bout du périple, **Baldassare**, conscient de sa nature incrédule, avoue qu' « *Il n'y a aucune honte à déposer les armes aux pieds de la Providence* »³. Il marque cependant, ouvertement, son adhésion à la croyance mystique ainsi que sa reconnaissance de la dimension religieuse, une dimension que traduit notamment, l'affinité de la nature humaine envers l'affluent des forces Sublimes.

2.2.1.2. La posture Prométhéenne

Dans la périphérie événementielle du récit de **Gilgamesh**, s'intègre une autre posture mythique, celle du créateur ou du bienfaiteur de l'humanité, **Prométhée**. En effet, « *la mythologie mésopotamienne offre au travers de la célèbre Épopée de Gilgamesh, l'un des plus anciens récits du déluge* »⁴, thème commun à de nombreuses cultures. Le texte épique relate qu'en raison du mauvais comportement des hommes,

¹ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Épopée_de_Gilgamesh, consulté le, 15.07.2009.

² - Eliade, in D. Chauvin, *op. cit.*, p. 139.

³ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 499.

⁴ - D. Chauvin, *op. cit.*, p. 139.

provoquant la décadence de la vie au bas monde, les divinités décident d'exterminer définitivement la race humaine. Une seule personne est prévenue de cet imminent désastre, il s'agit d'**Outanapishtim** (ou **Utnapistim**, selon d'autres sources), protégé par le dieu **Ea**. Ce protégé construit, sous les consignes de son bienfaiteur divin, un bateau sur lequel il embarque sa famille et un spécimen de chaque espèce animale. Suivant à la lettre ces directives, **Outanapishtim** assiste au déferlement de l'orage et à la féroce montée des marées, continûment, tout le long des six jours. Dès que l'équipage de l'arche sent le calme, le personnage, guidé par la clairvoyance divine, libère des volatiles afin d'estimer sa position par rapport à la terre. **Outanapishtim** finit par accoster sur le mont **Nisir**, où il bénéficie de l'immortalité, en guise de récompense à sa pieuse docilité vis-à-vis des commandes divines¹. C'est pour ce titre d'immortel que **Gilgamesh** mène sa quête, lors de son aventureux périple, sans toute fois y réussir.

Dans le registre mythique grec, on retrouve une autre version de l'évènement diluvien, seulement la représentation adopte une dénomination concorde avec l'empilement culturel de la civilisation grecque. En effet, la dite allure correspond avec celle de **Prométhée**, fils du titan **Eurymédon** et de l'océanide, **Clyméné**, (**Asia**, selon certaines légendes). Averti des intentions de **Zeus** de mettre fin à l'âge de bronze, **Prométhée** informe aussitôt son fils Deucalion. Ce dernier, construit alors une barque, dans laquelle il s'embarque en compagnie de sa femme **Pyrrha**. Une fois le déchaînement des eaux s'est calmé la terre émerge de nouveau ; le seul couple survivant dans le creux d'une embarcation, atteint le sol ferme à la rive du mont de Parnasse. La nouvelle descendance de l'humanité provient de ces deux rescapés, considérés depuis lors, les parents du genre humain. En outre, la plupart des récits attribuent à **Prométhée** la création de l'humanité à base d'argile, bien que Protagoras de Platon le signale comme le bienfaiteur des hommes, et assigne la création seulement au rang des dieux².

Par ailleurs, la bienfaisance prométhéenne réside dans le souci de munir l'esprit de l'homme d'un moyen qui lui permettrait d'améliorer ses conditions sur la terre.

¹ - D'après www.encyclopedia.com, consulté le, 14.08.2009.

² - Ibidem.

Prométhée choisit alors le feu, et n'hésite pas de le dérober à la forêt d'Héphaïstos, dieu des forgerons. D'autres récits précisent que Prométhée prend plutôt un brin du char du Soleil et le ramène sur terre. De leur part, les humains ne dispensent aucun effort pour en profiter, tel que l'atteste Eschyle : « *Tous les arts aux hommes sont venus par la grâce de Prométhée* »¹. Ainsi, à base du feu, les groupes des humains développent des techniques, prolifèrent des assemblages et des outillages, et édifient des cités grandioses en guise d'une civilisation, singulièrement humaine. Maintenant le soutien et la protection des hommes, Prométhée excite, de plus en plus, la fureur du père des dieux, qui punit les hommes, en contrebalance de leur possession du feu, par une délicate vengeance. Il envoie, dans cette intention, sous l'image d'une mortelle, Pandore, afin de séduire Epiméthée, le frère de Prométhée. Comme elle est dotée de toutes les qualités, entre autre la fourberie, don de Hermès, Pandore réussit sans peine, d'être l'épouse d'Épiméthée. Un jour et par excès de curiosité, la première femme de la Terre ouvre la jarre, offerte par Zeus ; à sa grande surprise, tous les maux (maladie, jalousie, pauvreté, famine, mélancolie,...etc.) s'éclaboussent du récipient et se répandent rapidement dans l'air. En refermant la jarre, seule l'espérance demeure dans le but d'aider les hommes et d'apaiser leurs malheurs².

L'analogie entre Prométhée et Baldassare semble se focaliser dans la véhémence attitude aventurière que déploie le personnage prométhéen. Ce dernier s'engage à retirer un moyen de valeur de la ville Olympique, dans le but d'améliorer les conditions d'un groupe de créatures inférieures des dieux, façon d'équilibrer leur faiblesse. Une structure situationnelle quasi-identique se repère par la fougue dans laquelle, Baldassare entreprend le projet de récupérer la seule source, qui semble accessible, afin de rétablir l'ordre et la quiétude parmi la communauté humaine. La dimension universelle du périple baldassarien s'affiche ouvertement, en arrière plan de la trame narrative ; le diariste le mentionne d'ailleurs, en disant : « *J'avais entrepris ce voyage pour les raisons les plus noble, préoccupé par la survie de l'univers, par la réaction de mes semblables aux drames que l'on prédit.* »³. Agissant dans les limites de la

¹ - Disponible sur www.encarta.msn.com, consulté le, 14.08.2009.

² - D'après <http://mythologica.fr/grec/promethee.htm>, consulté le, 14.08.2009.

³ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 62.

discrétion, qui nuance l'allure du vol prométhéen, **le négociant** se voit engagé dans une démarche de devoir, partant de sa connaissance, dans le domaine des Écritures et des tendances de pensées de son époque. L'appropriation du feu, élément central du récit mythique, projette une ombre altruiste qui, intègre d'une part, la reconnaissance de la présence de l'Autre, aussi humble ou inférieur soit-il. D'autre part, le feu demeure, pour autant une source de lumière, chose qui évoque instantanément, la luminosité de la connaissance véhiculée par le livre recherché. Tout en éclairant les ténèbres de l'ignorance, le Savoir incinère définitivement, les errantes illusions, les brumes douteuses et par voie d'effet, toute nuisible frayeur. Cependant, le feu, dérobé de l'Olympe des dieux, s'avère une ambitieuse connaissance du Nom divin Suprême, par lequel, les humains jouissent du prolongement de la vie ainsi que l'adéquat traitement des maux humains. Par ailleurs, la boîte de Pandore s'aligne avec la chaîne des préoccupations et des remords déclenchés à la suite de la perte de **Marta**. Une forme de pénitence en conséquence à la transgression commise de la part de **Baldassare** vis-à-vis des principes de l'éthique humaine.

2.2.1.3. Le drame orphique

Selon la prestation de **P. Brunel** : « *Orphée sera partout où l'on éprouvera le sentiment de plénitude du monde et de la nécessité de la parole pour l'exprimer* »¹, estimant qu'à chaque détour existentiel, où les champs sensationnelles de la personne s'empilent, s'installe un besoin de reformuler le "*ressentis*"² en matière de parole. Une parole qui, sous l'interférence d'un besoin de dire, dépasse l'apparente articulation du bruit sonore par l'extériorisation d'une charge significativement sémantique. A l'encontre des entraves, la nature humaine réagit, d'une manière singulièrement distincte. Dans ce sillage, malgré la rigide emprise de l'esprit, l'âme s'entrouvre sur une zone de retraite, dans laquelle, la sensibilité s'identifie à la forme expressive. Une fois, la parole, partenaire spécifique de l'être humain, s'adhère, elle traduit la fine embrassure de

¹ - P. Brunel, *op. cit.*, s.p.s.

² - Néologisme créé par Duranr-Dassier en 1971, pour compenser le manque de correspondant français au terme anglais "feeling", d'après Y. St-Arnaud, *op. cit.*, p. 33.

l'épaisseur sensible en paquets de sons, semblables à ceux des Muses primitives¹, s'accommodant en lignée de mots tangibles. Ces mots ne sont en réalité, que la résonance de l'ondulation de l'âme affectée par un stimulus quelconque. Ce mode de réaction octroie à l'acte verbal une évocation mythique, du faite que la parole, devenant le plénipotentiaire des fibres sensibles de l'âme, évoque par cela, l'effluve orphique. D'où, dans toute situation, émergeant de l'expression via une prise de parole, surgit la posture d'**Orphée**, dans une réactualisation instantanée de son mythe.

Appartenant au répertoire mythique grec, **Orphée**, poète et musicien, occupe une large étendue dans la pensée culturelle des Athéniens. Fils de la muse **Calliope** et du dieu de la Musique, **Apollon**, (appelé aussi **Éagre**), le roi de **Thrace**, **Orphée** reçoit de son père la lyre, raison à laquelle, il devient un si brillant musicien. En chantant, il excelle tellement qu'il ensorcelle les êtres ainsi que les choses, d'ailleurs aucun adversaire ne peut ni concurrencer ni le rivaliser. Seulement, le drame de cet aède consiste dans la malheureuse tournure que prend son mariage avec la nymphe **Eurydice**. Unis par un grand amour, un jour, la nymphe, en fuant le rapt d'un prétendant, nommé **Aristée**, bute sur une vipère, dont la morsure lui fut fatale. Accablée de chagrin, sans la moindre trace de vengeance envers le coupable, **Orphée** s'élance plutôt aux Enfers, derrière les dépouilles de sa compagne, pour demander la faveur de ramener en vie sa bien-aimée. Voyant cette fervente ténacité unique de la part d'un mortel, **Hadès**, le maître des ténèbres souterraines, ému par la musique mélancolique de l'amoureux affligé, lui accorde le retour d'**Eurydice**, seulement, sous condition. La clause conditionnelle interdit à **Orphée** de se retourner avant qu'il ne soit remonté définitivement sur la terre. Mais par manque de patience, **Orphée**, dès qu'il perçoit la lumière du jour, se retourne, par erreur ou par curiosité. Conséquemment, il perd sa compagne et manque à jamais l'heureux retour. Ayant ruiné son propre miracle, il vit depuis lors, dans un interminable deuil. En aède errant, il ne cesse de fredonner son inadvertance, de rimer son désespoir, de chanter sa peine et de psalmodier sa perte².

¹ - D. Chauvin, *op. cit.*, p. 248.

² - D'après <http://mythologica.fr/grec/orphee.htm>, consulté le, 15.08.2009.

Marqué par les tourments de l'âme entre les impulsions de la passion et la conscience du malheur, les retombées de ce mythe se voient largement intégrées et réintégrées dans la production littéraire. C'est un indice essentiellement repéré, en effet, dans les oeuvres revêtues par le tempérament romantique où, le regard sur le monde passe à travers le prisme de la sensibilité personnelle de l'auteur¹. Par ailleurs, la portion orphique dans l'aventure du périple baldassarien réside au double croisement, avec la structure évènementielle du deuil romantique. Le fait de rencontrer consécutivement, « *la boussole* »² de sa vie, *Marta*, d'un côté, et de l'autre, de partager, avec *Bess*, sa « *détresse originelle* »³, *le génois* finit, suite à une malchance répétée, par perdre ses deux amours, à la manière d'*Eurydice* pour *Orphée*. Autant désappointé par le choc qu'accablé par le chagrin à la suite de la brusque perte, *Baldassare* continue ses déambulations tout en remuant dans son esprit, le triste cycle de ses malheurs sentimentaux. A ces évènements finissent par se déclenche le parallélisme avec la structure mythique orphique car, selon R. Barthes : « *... le mythe (...) surgit directement de la contingence* »⁴. Ce qui veut dire que l'infrastructure se greffe au sillage des principales sinuosités, dirigeant la bifurcation évènementielle, et par delà, consolidant la contenance significative. Toutefois, à l'excès du pesant suspens généré par l'approche de l'année fatidique, *le parangon* s'épuise en outre, à surpasser l'affliction due à ses peines. La lyre orphique se transforme, pour le *diariste*, en calame, et le chant en souffle poétique qui semble ancré dans la pénombre de ses écrits. Des flashes discrets émergent épisodiquement, dans le tissu narratif, marquant tantôt, le regret, tantôt l'angoisse. D'autres parts, c'est l'évocation des souvenirs auxquels l'âme s'abandonne dans une large rêverie, à l'exemple du passage suivant :

« ... en me réveillant ce matin je n'avais à l'esprit que la chevelure rousse de Bess, son odeur de violette et de bière, et son regard de mère déchue. Londres ne me manque pas, (...), mais (...) j'ai trouvé dans le voisinage de cette femme une tribu d'étranges amis. »⁵.

Cependant, la plume baldassarienne dénote ouvertement, une nostalgie envers "*l'anglaise Eurydice*", pour qui, le génois préserve une fine inclination. Autrement dit, c'est l'effet orphique qui s'empare de la plume du *génois* et l'entraîne dans l'errance sur la piste des

¹ - D'après Y. chevrel et G. Dumoulié (Textes réunis par), *Le mythe en littérature*, éd. P.U.F, Paris, 2000, p. 190.

² - A. Maalouf, *op. cit*, p. 183.

³ - Ibidem, p.437.

⁴ - R. Barthes, *op. cit*, p. 210.

⁵ - A. Maalouf, (...), p. 489.

pulsions sentimentales, tel qu'il ajoute : « *mon passage furtif dans le jardin de Bess demeurera pour moi, un avant goût du paradis* »¹. Du reste, l'écriture, aussi intime et codée que celle de l'auteur du périple, devient la figuration opérationnelle de la parole de son âme abattue et attristée. Il en découle que, la situation orphique s'intègre quasiment aux aventures sentimentales du héros, tout en consignant à l'acte verbal, la parole, l'appui du support transcrit. Pour ainsi dire qu'au sein de l'œuvre, l'écrit remplace la musique, et la plume prend possession de la lyre pour le chant orphique de **Baldassare**.

2.2.1.4. La persévérance aristéenne

La posture, se rapportant à la figure mythique d'Aristée, détient l'armature de base, sur laquelle se structure et se prolonge le souffle aventurier chez **le commerçant voyageur**. Dès le départ, c'est l'énergie aristéenne qui impulse le paisible bibliothécaire à arpenter les mers et les plaines afin d'arriver à une réponse tangible aux rumeurs de la Fin du temps. Tout au long des traversées constitutives du parcours viatique, l'attitude d'Aristée s'impose à chaque séquence où s'opère de forte collision avec les entraves, car, selon l'expression maaloufienne, « *la route quelquefois s'agrément[e] d'[obstacles] comme le sommeil s'agrément[e] de songes* »². Mythologiquement, **Aristée**, est l'autre fils d'**Apollon**, fruit de son union avec la nymphe **Cyrène**. Dès sa naissance, **Hermès** le remet à **Gaïa** et aux Heures pour qu'ils l'élèvent. Cependant, elles versent sur les lèvres du petit des gouttes de nectar et d'ambrosie le rendant ainsi immortel. Quant aux nymphes, elles lui enseignent la culture de la vigne, de l'olivier et l'apiculture, science qui le caractérisera plus que toute autre. Vivant cependant dans le retrait de la nature, **Aristée** est ce berger qui, en cultivant les abeilles, hisse cette merveille naturelle à une **plus-value** de productivité. Certains récits rapportent que c'est lui, qui a initié les humains à pratiquer l'apiculture³. Néanmoins, « *C'est un prédateur intelligent de la nature* »⁴, du fait que sa pratique est en contre mesure avec les aptitudes économique et politique appropriées à la communauté des abeilles. Ce trait destructeur accompagne de même sa conduite érotique, par laquelle, il cause, par son imprudente poursuite de la nymphe **Eurydice**, la fin tragique

¹ - Ibidem, p. 502.

² - Idem.

³ - D'après <http://mythologica.fr/grec/orphee.htm>, consulté le, 15.08.2009.

⁴ - Y. chevreil, *op. cit.*, p. 187.

de cette dernière et l'éternel drame pour son demi-frère, le poète **Orphée**. En guise de châtement, la mort cible la totalité des abeilles, où s'effondre, par une directe répercussion, toute la fortune Aristéenne. Mis au courant de l'origine de sa ruine et du désastre écologique, sans errer dans les flots de la méditation ou des remords, **Aristée** s'engage dans une double action, de portée, essentiellement, réparatrice. D'un côté, il présente de copieux sacrifices à l'intention de la communauté des dieux, de l'autre, il se donne en expiation afin de se faire pardonner par les mânes d'**Orphée**. Devant ce traitement, à la fois aiguë et adéquat, l'approbation divine ne tarde pas et des essaims d'abeilles jaillissent de loin, l'apiculteur reprend de ce fait, son activité sa fortune se prospère¹.

Cependant, la superposition des deux attitudes, respectivement celles d'**Aristée** et de **Baldassare**, dégage un rapprochement d'ordre intellectuel. La démarche de l'apiculteur émerge d'une nature dominée par le fonctionnement d'un esprit opérationnel, primant l'activité productive sur l'inertie contemplative. Pareillement, l'embarcation baldassarienne s'inscrit dans le même cadre qui est celui de tenter de surpasser l'obstacle par la conception d'un dessein et la détermination de le traduire en actions. Cette mise en mouvement entraîne une sorte de dialogue entre l'être et le monde qui l'entoure, composé de l'Autre semblable et de la nature géographique et écologique. Par l'entremise de cette subtile causerie, le sujet se déchaîne de l'étroitesse de son *Être* et s'insère dans une projection externe et commode avec l'étendue de l'univers, système ouvert et singulièrement plus large de celui de l'âme. Par ailleurs, **Aristée**, loin d'un égoïste destructeur, n'hésite pas à saisir l'opportunité de l'occasion : étant pris par la beauté d'**Eurydice**, il envisage instantanément un rapt ; ayant été ruiné par répression, il devance déjà aux sacrifice, façon de se racheter grâce et pardon. En parallèle, le contexte du **commerçant génois** est pratiquement semblable au niveau de la structure de la posture du personnage. En plus de son positionnement, résolument explorateur de l'objective réalité, au milieu de la brumeuse atmosphère des prophéties tragiques, **le jeune Ambriaco**, découragé par la noyade de **Marmontel**, dépasse la perte de son premier objectif pour concevoir, dans l'immédiat, un second plan d'action, la recherche d'un autre exemplaire

¹ - D'après <http://mythologica.fr/grec/orphee.htm>, consulté le, 15.08.2009.

du livre recherché. Il se justifie d'ailleurs, en disant : « *qu'il ne servirait à rien de céder à l'abattement* »¹. Par ailleurs, à **Chio** comme à **Londres**, à chaque fois, il quitte les lieux avec une amputation de l'aspiration de son cœur. Seulement, sans s'abandonner aux délires de son âme, il redresse le gouvernail de sa barque vers sa terre natale, poursuivant, d'une part sa recherche, et de l'autre, la reprise de son commerce en curiosités, selon sa propre devise « *... il faut que je retourne le dos à ma vie passée, et que je regarde devant moi, devant moi.* »². L'anaphore souligne franchement l'ampleur de la détermination artisienne dans l'agissement de **Baldassare**.

2.2.2. Croisement des puzzles mythiques

Effectivement la gamme mythique s'étend sur toute la portée narrative, et s'imbrique minutieusement aux différents étaies, échafaudant la structure principale de l'agissement évènementiel. De la sorte, l'aventure, rapportée par l'œuvre, acquiert, en plus de la vivacité de son atmosphère viatique, une solubilité opérationnelle qui brise la rigidité entre la réalité et la fiction, veines de l'alimentation romanesque, l'une intervient par sa réactualisation du modèle antique sous-jacent, afin d'élaborer un entassement de sens, l'autre, édifie, en marge de l'assemblage figuratif, la parenté d'un imaginaire, nourri par une identité culturelle spécifique, à un « *atlas géoculturel* »³ global. Par le biais d'une mise en scène inventée, on décèle un prolongement du réel dans les diverses bifurcations de la vraisemblance. Ce qui fait adhérer conséquemment, d'une part la véracité à la reproduction du canevas narratif, d'autre part, la maintenance, à la manière d'une formule algébrique, de la filiation des maillons congénères. Autrement dit, le décryptage de l'éventail mythique étire d'emblée l'épaisseur de l'ancrage sémantique du produit romanesque, en lui assurant une immersion corrélative dans l'aire du réel, d'où s'affermit, en longueur et en profondeur, son tonnage herméneutique.

Seulement, l'enchevêtrement du paquet légendaire parmi les entrailles de la traversée baldassarienne, ne s'articule pas en tant qu'une distincte figuration, saillant

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 120.

² - *Ibidem*, p. 485.

³ - D. Chauvin, *op. cit.*, p. 81.

séparément un état d'un autre, mais plutôt, selon une disposition en réseaux composés. C'est-à-dire, lors d'une contexture adjacente d'un premier cadre mythique, d'autres éléments interviennent en même temps dans la disposition structurelle. Cet effet dégage une activité au niveau de la structure interne, dont l'aspect anachronique divulgue une sorte d'hybridation mythique. Cette hybridation, sans altérer ni la forme ni le contenu du conte mythique en question, libère les frontières entre les récits mythiques tout en y dressant des ligatures, en guise de systèmes de chaînage. Ainsi, le texte devient une suite de raccordement, accrédité selon le gouvernail aventurier du protagoniste. Par conséquent, cette disposition met en exergue un état de croisement de puzzles mythique, dont le truchement s'opère ouvertement via l'ourdissage, à base de l'irradiation du patrimoine culturel, de la multitude des segments aventuriers du périple. Il en ressort donc, un brassage, autant en profondeur qu'en surface, d'une variété de fibres multicolores qui, tonifie, par l'intégration des éléments mythiques, le dédoublement en suspension figurative.

Du point de vue fonctionnel, *le périple de Baldassare* charpente cependant, un gisement viatique, dont l'activité s'alimente intermittemment d'une source visiblement, mythique. En premier lieu, l'œuvre s'implante d'emblée dans le rayonnement odysseén ; l'agencement initiatique, articulé par la batterie d'épreuves et d'endurances subies, octroie sans outrance, le qualificatif mythique évoqué. Par ailleurs, la planification de cette démarche est confectionnée par un auteur reconnu par sa détermination téméraire, qui, dans l'œuvre, assiège la pulsion qui a généré et motivé le projet de la quête. C'est sans l'ombre d'un doute, le spectre d'activité typiquement prométhéenne, à laquelle s'aligne *le bibliothécaire génois*, en vue de redresser le dérivement démesuré des populaces par la droiture de l'objectivité éclairée. Ainsi, le périple devient le cadre dans lequel se statue l'initiative de *Baldassare*, de se procurer le savoir détenu dans le Livre énigmatique, dans l'intention de répandre son utilité salvatrice au profit de toute l'humanité. De ce fait, le texte enchevêtre dans le modèle de l'*Odyssee*, un *Ulysse* dans l'allure d'un *Prométhée*, résolu à rétablir l'ordre au moyen de la prise du feu. Quant à l'acuité de l'aventure viatique, l'attitude du *meneur du périple* reproduit presque en entier, celle du roi légendaire d'Ithaque, *Ulysse*, lors de son retour vers son royaume. Non loin de cette atmosphère, surgit en intime imbrication avec l'image du héro

grec, une autre figure du même rang : celle de **Gilgamesh**, roi mésopotamien, quêteur de la vie éternelle. On dirait, que l'assise orientale exerce à distance le chatoiement originel par l'intégration des fragments dans l'aventure du premier Commencement. En outre, le double refrain de l'agissement initiatique lors des déambulations, affirme une sorte de continuité communicative entre les deux sphères, aux abords de la Méditerranée.

Sans se dissocier jusqu'ici du dernier assemblage, intervient une composante dyadique, celle de l'attitude d'**Orphée** et d'**Aristée**, qui, en agissant simultanément, expose, via son opposition bilatérale, une complémentarité fonctionnelle. Laquelle fonctionnalité est à l'origine de la motivation du rayon agissant et élémentaire de la mouvance au sein du périple baldassarien. D'un côté, la présente histoire qui s'inaugure par un acte de parole, et la promesse de le maintenir, dénote une interférence de l'entrecroisement entre la contenance existentielle et le besoin de l'édifier au moyen de la révélation de l'âme. Une opération qui ne peut se concevoir en dehors de la parole, et celle-là est mythiquement d'ordre orphique, du fait qu'**Orphée**, présentant la puissance de la parole¹, surgit à chaque acte verbal, notamment littéraire. De l'autre, la persévérance du protagoniste, tout au long de la pratique viatique, par fidélité aux consignes initiales, insinue sans ambages, un état d'esprit et de continuité dans le processus intellectuel, à raison de devoir accomplir à terme adéquat ce qui est déjà entamé. Un fait qui entraîne infailliblement une advertance de devancer les malheurs et la capacité de résoudre les vicissitudes aléatoires. Cependant le dynamisme de cette inépuisable énergie évoque sans faute **Aristée**, par sa hardiesse, l'un des traits distinctifs des bergers. Ce trait est placé dans un accordement direct avec le lyrisme expressif des chants musicaux du poète Orphée. Lors des épreuves sentimentales, comme durant les endurance existentielles, la dyade (des deux figures mythiques) reste fortement imbriquée ; seulement, la simultanéité s'affine parfois à une alternance suivant la proportionnalité qu'offre la séquence de l'épreuve. Autrement dit, même si **Baldassare**, l'orphique, s'abat suite aux coups de ses pertes successives, l'envergure aristéenne, incluse dans le calibre comportemental du jeune génois, surgit, en prenant relève à travers une conduite praxique. Cela se traduit consécutivement par la résolution pour le maintien du projet de la quête qui, afflue

¹ - D'après <http://www.univ-paris13.fr/cenel/coursAixLicence.htm>, consulté le, 22.12.2009.

directement du type thérapeutique aristéen, aussi par la persévérance continue du flux narratif du diariste, façon par laquelle il embaume ses maux au moyen de l'intimité du verbe. Cette conjoncture se retrouve évidemment, investie à l'intérieur de l'*Énéide* de Virgile¹, (70-19 av. J.-C), qui manifeste, d'après une lecture de Marc Fumaroli², une figuration de la confrontation entre l'homme pratique, *Aristée*, orienté vers le monde extérieur, où il remplit victorieusement sa mission historique, et l'homme contemplatif, Orphée, prêtant sa voix au monde interne, celui de la nature et de l'âme, en participant ainsi à leurs plaintes³. D'ailleurs, comme il est privé de ses amours et amitiés, *Énée* « s'élève jusqu'à éprouver en lui-même les " pleurs des choses", (...), dans l'économie de la nature coule de la souffrance des parties sacrifiées à la persistance du tout »⁴, présentant ainsi une démonstration du fait que, le mythe sert à relier, sans embarras « le monde physique avec le monde moral »⁵, dans la mesure de maintenir, à la fois, l'équilibre interne et externe de l'*Être*.

2.2.3. Sous-clivage mythique

Comme la gamme mythique s'accroît sur le personnage principal, un second relief de croisement émerge en flashes sporadiques, acquiesçant d'un côté l'harmonie et de l'autre la compatibilité avec le gisement événementiel. En réalité, le choix de la sphère méditerranéenne en tant que principale arène, dans laquelle, propulse et afflue l'ensemble des actes aventuriers du *général*, insinue une visible concentration sur l'investissement mythique que projette le texte. Interprété par la grâce, l'Orient détient une part importante de agissements culturels et culturels, d'où s'explique la réplique du chapelain, disant : « *Ainsi, vous avez quitté un pays arrosé par la grâce, pour venir dans cette contrée labourée par la Malédiction !* »⁶. Cependant, une gamme auxiliaire s'avère un réseau actif, reliant, opérationnellement, les unités mythiques principales par des

¹ - Poète écrivain latin, Auteur du plus célèbre poème épique de la littérature latine, *l'Énéide*, qui raconte les origines légendaires de la fondation de Rome, d'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 1638.

² - Né en 1932, c'est un historien, essayiste et académicien français, d'après www.wikipédia.org, consulté le, 20.08.2009.

³ - In Y. chevrel, *op. cit.*, pp. 185-193.

⁴ - Y. chevrel, *op. cit.*, pp. 189-190.

⁵ - Mme de Staël, *de l'Allemagne*, éd. Flammarion, Paris, 1993, sps.

⁶ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 392.

ligaments de même matière. Citons, donc, cette série de personnages mythiques selon l'activité de leur rapport interactionnel avec (et dans) le texte.

• Hermès

Fils de Zeus et de Maia, Hermès possède les attributions les plus variées, desquelles il garantit une multitude de fonctions différentes. Principalement connu par "le messager de Zeus", Hermès est également, le dieu des routes et des carrefours, le dieu des marchés et du commerce, ainsi que celui de l'éloquence¹. Son intervention dans la présente œuvre de Maalouf, s'avère capitale, du faite qu'elle touche de près les caractéristiques dominantes du pivot fondamental, le héros Baldassare. En premier lieu, la faculté orphique interprétée par l'écriture du protagoniste diariste, insinue une maîtrise de l'outil langagier qui, certainement raffiné par la pratique commerciale, prend la forme messagère par la reproduction en mots des aventures du périple. Cela évoque immédiatement, la figure mythique d'Hermès, en raison de sa prise en charge des élégantes pratiques de la langue, étant le dieu de l'éloquence. Ensuite, le décor ainsi que le climat viatiques, cloisonnés par le texte, installe l'ombre d'une protection provenant d'un au-delà, comme le traduit le diariste, en révélant : « *C'est ici que ma bonne étoile m'attendait* »². Sans l'exprimer clairement, on décerne par-delà, une réaction indicielle d'un mode de représentations, s'alliant à une divinité quelconque, que les grecs ont attribuée à Hermès. En outre, la figure d'Hermès s'immisce une fois de plus, dans le cadre de son parrainage du négoce et des activités commerciales, ainsi, l'entrecroisement se procède par la profession du voyageur protagoniste qui, étant libraire, exerce le trafic des curiosités et des objets anciens.

• Oedipe

C'est la transgression de l'éthique morale, dont l'auteur est le couple du génois d'Orient et Marta, qui donne des réverbérations oedipiennes au texte de Maalouf. La rencontre fortuite des deux jeunes personnages, sous l'effet de l'interférence de

¹ - D'après <http://mythologica.fr/grec/hermes.htm>, consulté le, 15.08.2009.

² - A. Maalouf, *op. cit*, p. 395.

l'ancienne inclination, a fait resurgir, outre les imprévus et intriques meublant le voyage, une offense aux bonnes mœurs, notamment, à l'égard des relations humaines. Ainsi, l'ampleur que prend l'intime relation reliant le protagoniste à sa compagne de voyage s'inscrit sous une forme de "l'inceste moral", prohibé par le bon usage universel. Reconnaisant la maladresse de sa conduite, **Baldassare** se justifie tantôt par la rigidité des législations, en disant : « ... *si lesdits lois n'étaient pas aussi cruelles, ni Marta ni moi n'aurions eu besoin de les contourner* »¹ tantôt par la vague du désordre ultime, qui démantèle tous les règlements, en affirmant : « *dans un monde où tout est gouverné par l'arbitraire, pourquoi serais-je le seul à me sentir coupable de transgression ? Et pourquoi serais-je le seul à éprouver du remords ?* »². Les traces du remords indiquent le désagrément éprouvé par la conscience à la suite d'un plaisir consenti en dehors de son contexte approprié. Si toutefois, la dévastation morale n'a pas privé la ruine du héros thébain, **Œdipe**³, une fois qu'il a appris la nature incestueuse de son mariage, **Baldassare**, pour sa part, vacille entre la propension de ses sentiments et le respect de l'éthique des mœurs. Ne pouvant dominer sa fureur envers les rites conventionnels, il ne s'empêche d'exprimer sa fureur envers les rites conventionnels, telle que son injure : « *Maudites soient les lois des hommes, leurs simagrées, leurs chasubles et leurs cérémonies !* »⁴. Ces rites qui ne reconnaissent pas la décente légitimité de son amour, partagé avec la Venus, **Marta** lui semble une franche atteinte à la liberté et à la dignité de son être. Affirmant ouvertement la source de son désarroi, il dit : « *je regrette mes erreurs, mes imprudences et nullement mes péchés. Ce n'est pas d'avoir pris Marta qui me tourmente, mais de l'avoir perdue.* »⁵. Par ailleurs, la répercussion de la turpitude s'est traduite par la lueur de trahison, qui a marqué la rupture l'attachement passionnel. Dès lors, c'est avec une affirmation dans ce sillage, que se conclut le pan oedipien, et le diariste affirme alors : « *je ne sais si je l'oublierai un jour... Si, un jour je l'oublierai, et sa trahison m'y aidera.* »⁶

¹ - Ibidem, p. 229.

² - Ibidem.

³ - D'après <http://mythologica.fr/grec/oedipe.htm>, consulté le, 15.08.2009.

⁴ - A. Maalouf, (...), p. 257.

⁵ - Ibidem, p. 299.

⁶ - Idem, p. 484.

• Égée

Une fine mise scène du récit mythique d'Égée se fait lire épisodiquement à travers l'affleurement passager, figurant au niveau de la localisation géographique de la sphère du mouvement rapportée par le débit narratif. Effectivement, c'est aux alentours de la mer d'Égée que le périple parcourt sa trajectoire et jette parfois, son ancre. Reliant la lisière Ouest de l'Orient à la bordure Est de l'Occident, ce petit bassin forme une sorte de brèche interne, mettant en position latérale, nez à nez, la Turquie et la Grèce. Comme si l'une se ressourçait de l'autre, par l'entremise de la veine nautique du bassin Égéen. Par ailleurs, Égée, personnage mythique, est le roi légendaire de la capitale sempiternelle des grecs, Athènes ; il est de même réputé par son excédent attachement pour son fils Thésée. Bien que abandonné par son père dès sa naissance, Thésée regagne plus tard Athènes, en héros chevaleresque, et se met aux services de son père, le roi Égée, pour repousser le danger de Pallas, son premier exploit. L'extrême félicité du souverain athénien amplifie intensément l'amour paternel. Malheureusement, cette joie ne dure pas longtemps, car, debout sur l'Acropole, attendant le retour de son fils, la voile blanche hissée, le roi aperçoit au contraire la voile noire, indice de mauvais augure, le décès du paladin Thésée. N'ayant pu résister, le père bouscule dans le vide. Depuis cet événement, l'étendue maritime est appelée alors la mer Égée¹.

De sa part, la doublure baldassarienne se veut aussi une double perte, parce que c'est à la proximité de l'île de Chio, au milieu de la mer Égée que le génois perd à jamais, et la mère et le futur enfant que Marta prétend porter.

• Gaïa

Représentée généralement sous les traits d'une femme gigantesque, dont la majesté s'impose également aux dieux qu'aux hommes, cette déesse semble être l'ancêtre maternel des races divines et des monstres. Présente après Chaos et avant Eros, elle engendre

¹ - D'après www.mythologica.fr, consulté le, 20.08.2009.

à elle seule **Ouranos**, le ciel étoilé, les cimes montagneuses et les flots des mers¹. D'après le récit cosmogonique d'**Hésiode**², **Gaïa** est la personnification de la Terre. Ostensiblement, *le périple de Baldassare* expose le linéament de la terre natale, tant aspirée par le protagoniste. Toutefois, sans promouvoir ouvertement une quête identitaire, le rayonnement des retrouvailles aux abords de la glèbe ancestrale dresse une auréole autour de **Gènes**. Conséquemment, le marchand de Gibelet se voit d'une part, entraîné suite à ses déambulations, vers le fait de changer d'adresse et de s'installer définitivement aux quais génois. D'autre part, les épreuves endurées, parsemées par la rencontre avec autrui sur des lieux de l'Ailleurs, lui remontent énergétiquement en surface, son statut d'étranger. Autrement dit, en retrouvant **Gènes**, **Baldassare** reconnaît que depuis sa naissance, il endossait le fardeau de son éloignement de la partie de la terre où se préserve le souvenir de ses aïeux. Cependant, **Gènes**, s'acquérant progressivement le statut référentiel de la terre natale, « *Gènes, ma cité-mère* »³, reproduit la dimension mythique de **Gaïa**, pour le personnage qui considère jusqu'à lors que : « *"l'étranger" était un pays, et que nous étions, de ce fait, des compatriotes.* »⁴

• Aphrodite

Il est utile de signaler que cette figure mythique, dominante dans la production littéraire, particulièrement romantique, présente la résultante d'un métissage dans lequel l'Orient offre les éléments élémentaires. Tous les peuples appartenant à la langue sémitique partagent en effet, la personnification qui incarne l'idée de la fécondité féminine et de la fertilité universelle, dont le nom varie entre **Astarté** chez les Phéniciens, **Aschera** chez les Syriens, **Mylitta** chez les babyloniens et **Issar** chez les Assyriens⁵. Selon le registre de la mythologie grecque, **Aphrodite**, faisant partie des douze grands dieux olympiens, est d'après **Homère**, la fille de **Zeus** et de **Dionée**. Dotée de plusieurs attributions, elle est principalement la déesse de la beauté, de l'amour, du plaisir et de la

¹ - D'après <http://mythologica.fr/grec/gaia.htm>, consulté le, 15.08.2009.

² - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gaïa>, consulté le, 15.08.2009.

³ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 275.

⁴ - *Ibidem*, p. 444.

⁵ - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Aphrodite>, consulté le, 14.07.2009.

procréation¹. Selon **Hésiode**, elle provient plutôt de l'écume de la mer. Une fois sorti des flots, se germent les myrtes et les roses et s'étend devant elle un tapis de gazon vert. Horace ajoute, ce sont les **Saisons** qui l'entourent et la conduisent vers l'**Olympe**. Son entrée au monde olympien fait répandre le désir, la joie et la félicité. Pour cela, cette déesse acquiert par excellence, l'expression de l'épanouissement printanier pour le monde des plantes ainsi que le renouvellement de l'existence. Veillant cependant, sur la germination sur la terre, **Aphrodite**, déclenche elle-même le principe de l'humidité qui intervient en premier lieu dans toute fécondité dans la nature. Du reste, concertant ce pouvoir avec le feu céleste, il surgit en conséquence, la paire, singulièrement *aphroditienne*, celle de la beauté et de la force. L'agent créateur dans ce processus est le principe de l'union universelle : l'amour, principe auquel, la dite *déesse* s'attache éminemment². C'est à partir de ce fait, précisément, que son vernis s'infiltré dans la masse intégrale du récit viatique, tel que l'atteste **le protagoniste voyageur** : « ... *l'intruse dans mon voyage (...) est à présent la boussole.* »³. Toutefois, l'ingérence du mythe d'**Aphrodite** s'unie étroitement, avec la thématique Orphique qui, se traduit par le biais des élans émotifs manifestés par le **génois**. N'empêche que l'objectif initial du périple est l'impérative récupération du Livre légendaire, mais l'emportement affectif parvient à dériver le gouvernail de sa trajectoire, dans un évasement supplémentaire. Reconnaisant le tort de sa décision, **Baldassare**, amoureux qu'il devient, s'allie tout de même, à l'aspiration de son cœur, dont « *il serait déraisonnable d'aller à son rencontre* »⁴. Par ailleurs, étant donné les multiples traversés maritimes effectuées lors du périple de quête, l'ombre de la déesse s'étoile de nouveau au sein du texte, car, en vertu de son origine aquatique, **Aphrodite** étend son parrainage sur les marins et les navigateurs, afin de ne pas s'égarer dans le large des flots⁵.

En conclusion, et suite à cet étalement détaillé, on peut affirmer que l'oeuvre étudiée, offre en infrastructure, une géographie mythique chamarrée, exposant visiblement, un dialogue entre la structure littérale, apparente, et événementielle, et avec

¹ - D'après <http://mythologica.fr/grec/aphrodite.htm>, consulté le, 15.07.2009.

² - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Aphrodite>, consulté le, 14.07.2009.

³ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 183.

⁴ - *Ibidem*, p. 305.

⁵ - D'après <http://www.antiquite.ac-versailles.fr/aphrodit/aphrod2.htm>, consulté le, 14.07.2009.

les principaux modèles mythiques de l'Antiquité. Ce fait invite à accomplir une superposition suivant d'une part, la réserve des figurations déployées, et d'autre part, les limites établies par l'agencement global, établi par l'oeuvre. Ainsi, la portée mythologique nous conduit à un empilement mythique disposé dans un cheminement entrecroisé, à la fois fragmenté et hétérogène. C'est-à-dire, sur le relief narratif, les structures des récits mythiques ne s'identifient pas intégralement ni distinctement l'une de l'autre, en revanche, elles se tressent entre elles dans un brassage diapré à base de portions présentes, mais active car, « *le mythe se comporte à la manière d'un hologramme¹ (...) où chaque fragment, chaque partie recèle la totalité de l'objet* »². Aussi fragmentées que dispersées, les particules figuratives, empruntées de la structuration mythique, sont réanimées dans une nouvelle mise en scène, singulièrement actualisée par l'intermédiaire de l'agissement du personnage voyageur. L'emplacement de ses éléments débarrassés de leurs frontières rigides, divulgue une sorte de combinaison ; malgré la discontinuité entre les parties composantes, émane un enchaînement structurel débouchant sur une unité signifiante. La clé de cette unité résultante s'explique alors par l'interaction active, produite entre les fragments constitutifs. Ainsi, la combinaison mythique se réactive, non seulement par la reprise, mais beaucoup plus par la mise en contraste, aussi croisé qu'il est le cas dans la présente oeuvre de Maalouf (voir § : *La gamme mythique*). Cette composition s'avère en effet, une manœuvre, dans laquelle l'apport mythique sert « *à susciter une écoute - ou une lecture -, (...) à faire de l'effet, à servir ici et maintenant à des hommes à élaborer du sens* »³. Ainsi, à la manière d'une excavation, la portée anachronique de l'outil mythique assiège dans le texte, une couche souterraine, dont l'objectif est de déployer un fond sémantique. Cela s'entend du fait que la scène primitive, même si elle est l'interversion d'un agissement déterminé dans un repère contextuel aussi lointain de notre actualité, demeure le premier spectacle, pour ainsi dire le modèle pour tous les autres apparaissant par la suite.

¹ - Image obtenue par holographie, c'est-à-dire par la méthode de photographie, permettant la restitution en relief d'un objet, en utilisant les interférences produites par deux faisceaux, l'un provenant directement de l'appareil producteur, l'autre réfléchi par l'objet à photographier, d'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 459.

² - G. Durand, in D. Chauvin, *op. cit.*, p. 65.

³ - D. Chauvin, (...), p. 79.

Par ailleurs, la contiguïté entre les scénarios mythiques semble générer, en raison de l'éparpillement de leurs parcelles, une certaine vivacité, s'affiche conséquemment, soit au niveau postural ou séquentiel. Un fait qui déferle un champ d'activité interne, faisant jaillir successivement une mouvance à la suite de l'effet de la décomposition, d'une part, et à celui de la composition, d'autre part. A l'issue de ce procédé, Il en découle dès lors, une logique du « *démembrement-remembrement* »¹, qui explique la modalité de la dite composition. A la fois active et mouvante, cette composition propulse conséquemment, un état de coexistence fonctionnelle, qui octroie à l'œuvre, outre le rayonnement polychrome, la consolidation d'un soubassement de sens dont la référence est culturelle. Autrement dit, l'enchevêtrement des reflets légendaires, sur le long de la trame narrative, confectionne en arrière plan, un éclatement mythique à juste mesure de la structure du narré. Sans la moindre rupture, ni par incompatibilité ni par collision, les éléments mythiques, décloisonnés de la rigidité de leurs frontières, s'intègrent totalement pour édifier, de part et d'autre, un brassage analeptique qui met en communication directe les usages sociaux et culturels. Un fait qui ne s'accomplit qu'en raison de la plasticité caractéristique du mythe qui le rend « ... *en mesure d'amortir les différences et les transformations* »², d'où s'active l'inépuisable créativité du conte mythique, reconnu par sa « *forme symbolique mobile, malléable, [renaissant] de ses cendres même lorsqu'elle semble avoir été perdue* »³.

Il en résulte donc que, la matrice mythique dégage, au cœur de l'œuvre, une atmosphère indélébile, dans laquelle se déploie la dimension imaginaire, en concordance d'une piste, dont le repère narratif la localise dans le cadran du réel. L'assemblage entraîne une complémentarité de la part de la structure événementielle, comme il dévoile une réactualisation sélective du côté de la réserve "mythico-culturelle". En conséquence du procédé du croisement et du clivage, la potentialité de la signification, n'étant plus inerte, s'intensifie aux mouvements des déplacements du protagoniste voyageur, ainsi qu'à ses doublures mythiques. En fin de compte, ce dispositif débouche sur un ancrage tangible, alignant l'aventure de **Baldassare** dans le versant de l'endurance

¹ - Expression attribuée à Lévi-Strauss, d'après D. Chauvin, *op. cit*, p. 78.

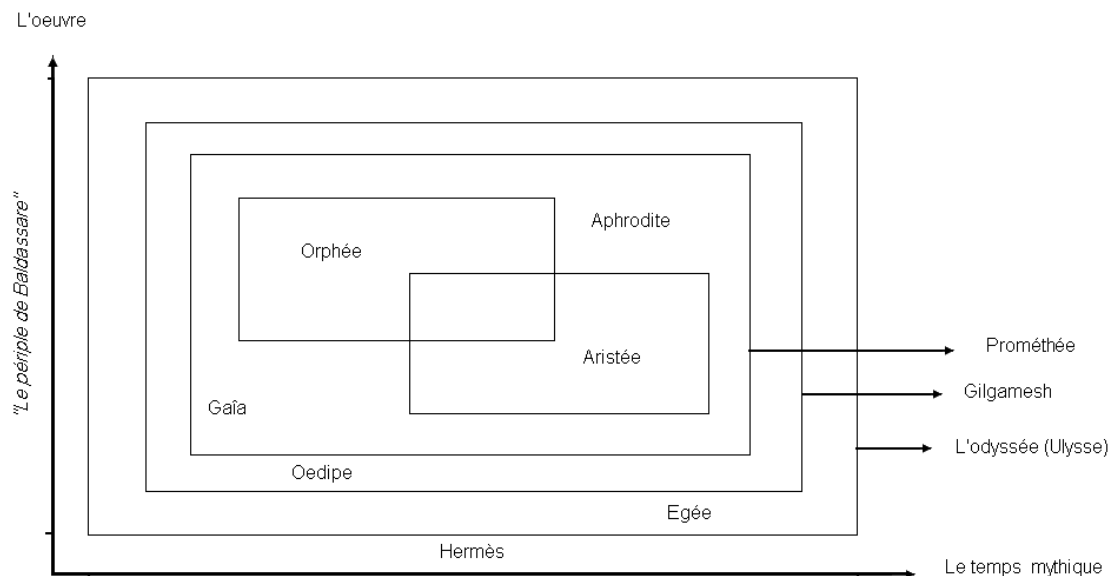
² - D. Chauvin, *op. cit*, p. 79.

³ - *Ibidem*.

et de l'expérience humaine. Autrement dit, l'intégration du rayon mythique, dans la production littéraire, loin d'imputer ou de limiter l'horizon sémantique, il déchaîne, au contraire, une source d'approvisionnement initiatique : diverses expériences et multiples savoirs. En outre, ce ressourcement se condense amplement, en conséquence de l'injection directe de la portée historique dans le corps vif de la reproduction figurée.

Selon cette perspective, la susdite œuvre de **Maalouf**, résultat d'un fait de composition (croisement et clivage) mythique, aurait alors une allure proche à celle schématisée ci-dessous.

Schéma n° 3 : Clivage et éclatement mythique



Effectivement, sous les traits viatiques, *Le périple de Baldassare* s'insère d'emblée sous l'étiquette odysseenne. Une étiquette qui évoque, selon l'agissement du héros, l'illustre figure mythique de l'Orient, **Gilgamesh**. Juste en doublure ou en extension à ces deux premières postures, l'apport prométhéen intervient en octroyant au protagoniste le moyen adéquat pour préserver une existence (lucidité). Par ailleurs, cette contexture semble dynamisée par l'étroite emboîtement de la lyre orphique et de l'ambition aristéenne. Ces différentes figures, envisagées principales, s'attachent entre elles au moyens d'autres allures, agissant en tant que des éléments de ligature mythique.

Ainsi, aux lisières du mythe-cadre, l'Odyssée, l'aventure du périple assiège l'hybridation dynamique et actualisée de plusieurs canevas mythiques, rendant l'expérience viatique une *Odyssée* à la manière Baldassarienne.

En marge de ce schéma illustratif, on peut conclure qu'étant le sujet figuratif ainsi que le moteur pour cette locomotive mythique, *Baldassare*, à l'image des figures mythiques signalées, reprend la même aventure, seulement, dans un décor restreint et plus vraisemblable. Que ce soit une errance ou un retour, une quête ou juste une translation, un amour retrouvé ou perdu, l'endurance demeure le synonyme le plus équivalent à l'existence humaine. Les carnets du *diariste de Malouf*, en retraçant un tronçon, exhibent le fil conducteur entre le monde palpable de la réalité et le versant de l'imaginaire. Il s'avère que l'un évoque l'autre, le fortifie et le complète, cela est pour la simple raison qu'ils proviennent de la même source ; l'être humain. C'est ainsi que le facteur figuratif, dans l'œuvre, s'accroît sur l'épreuve, afin d'étaler les pans du "comment affronter ? ", autrement dit, "endurer". D'où le vecteur de la posture initiatique se greffe directement, comme aux figures mythiques, comme à la figuration baldassarienne, faisant un lien tangible entre les deux raillères de la nature humaine : l'artère du réel et la veine du fictionnel.

2.3. Les Foyers fonctionnels dans l'œuvre

Toute œuvre littéraire se définit en tant que, « *lieu de la manifestation du langage et du sens* »¹. En d'autres termes, c'est un assemblage de mots et d'énoncés, disposés selon un dessein entrepris par l'auteur. A base de langage, commun et accessible, le texte littéraire, traçant « *un tissu de figures* »², dresse un univers d'images et de mouvement, dans le but de mettre en valeur une parole, dont l'objectif s'avère un message latent, propre à l'émetteur. Admettons, par ailleurs, que la dénomination du

¹ - P. Aron, *op. cit.*, p. 586.

² - G. Genette, *Figures II*, éd. Seuil, Paris, 1969, p. 17.

"*texte littéraire*" renvoie notamment de nos jours, à l'écrit, c'est-à-dire à la transcription de l'acte de parole. Par contre, cette dernière, caractérisée par l'individualité de son actualisation, l'écriture, se saisit, selon Barthes par la vérité, non du sujet auteur, mais celle du langage. A cet égard, « *l'écriture va toujours plus loin que la parole* »¹, car, elle structure, dans la pénombre du langage, une enceinte de sens. Sur ces entrefaites, l'œuvre littéraire est pour lors, le produit d'une pratique signifiante, dont la preuve matérielle s'avère un ensemble fermé de signes linguistiques. Cet assemblage, à juste titre, clôt, renferme assidûment et sans ingénuité, un gisement de sens, qui demeure l'objet principal de toute lecture. Pour sa part, Derrida acquiesce cette allure, distinguant la modalité transcrite de la parole, en attestant que : « ... *l'écriture ne sera jamais le simple "peintre de la voix" (...). Elle crée le sens en le consignait, en le confiant à une gravure, à un sillon, à un relief, à une surface que l'on veut transmissible à l'infini* »². En plus de sa traduction de l'articulation sonore au moyen des graphèmes, "l'énoncé écrit" se prolifère dès sa naissance, une place dans le monde physique, se promet vie et existence, aussi ouvertes que connote sa dénotation. Malgré sa forme figée, l'écrit s'avère le plus motivé des interprétations de la parole. Un fait, semble-t-il exubérant, du fait qu'« *On pense à partir de ce qu'on écrit et pas le contraire.* »³, tel qu'affirme L. Aragon. Il en découle cependant que, la persistance du texte écrit, dépassant le plan horizontal de sa manifestation, réside fortement au niveau de la contenance sémantique dont il dispose. Particulièrement, le texte littéraire, reconnu par son investissement de la langue, se préserve à titre singulier, par l'entremise de la dimension esthétique de sa forme, et plus pesamment, par la régénérescence significative qu'il abrite et véhicule.

Par ailleurs, la portée sémantique, de l'écriture littéraire, s'inscrit en dehors des limites de lieu et de temps de la production, car « *écrire est une affaire de devenir, toujours inachevé* »⁴. Vouée à brasser l'instance créative au moment du jaillissement renouvelé des faits et des effets, la parole écrite amasse les débris du présent, les reconstruit et les expose, dans l'habillage commun de la langue, dans une disposition codifiée par la plume. En raison de ce cryptage, l'œuvre littéraire acquiert

¹ - R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, éd. Seuil, Paris, 1985, p. 14.

² - J. Derrida, *L'écriture et la différence*, éd. Seuil, Paris, 1967, p. 24.

³ - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Sabbataï_Tsevi, consulté le, 09.07.2009.

⁴ - D'après <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/écrire/citation>, consulté le, 25.07.2009.

cependant une opacité siégeant juste au-dessus du plan de la graphie, détenant le sens dans une équation qui relie l'expression énoncée à un virtuel plexus de sens. Conscient de ce phénomène, Genette confirme que : « *l'écrivain est celui qui ne sait et ne peut penser que dans le silence et le secret de l'écriture* »¹, en d'autres termes, le théoricien critique définit le concepteur du texte littéraire, par cette compétence d'établir une parole, à la fois, intelligible, dense et de profondeur fugace. Conséquemment, l'œuvre s'avère la résultante alliance d'une réflexion et de sa représentation par un habillage langagier. Du reste, c'est seul l'acte de la lecture qui est en mesure d'insuffler la vie à la structure textuelle, du fait que : « *l'œuvre achevée n'existe que pour et par le lecteur qui la lit et la réinvente mot à mot* »². En vertu de quoi, s'actualise la parole dissimulée, en sujet de débat et en projet explorateur du signifié voilé dans les plis du langage. Par surcroît, le lecteur, interpellé par le rayonnement de l'œuvre, devient le second possesseur à cause de son inculpation d'y porter lumière, en apprêtant de fluctueuses suppositions en guise d'un abord explicatif. Seulement pour y parvenir, il est impératif de se munir des commodités indispensables en savoir et savoir-faire, comme il est utile de s'inscrire dans une posture objective et neutre afin d'éviter le risque d'altérer l'œuvre. Etant une intrusion permise, la lecture prend la redingote d'« *une indiscretion savante tenant à la fois de la table d'écoute et de la salle de torture* »³, pour ainsi insinuer la démarche de son approche ciblant la saisie de l'apparent et de l'abyssal de l'œuvre, dans son intégralité.

Notons bien, en outre, que l'œuvre est une minutieuse combinaison de diverses relations, développant une idée centrale, et procréant l'extension d'une manière personnelle d'être au monde. A cet égard la lecture devient, en vue d'animer l'œuvre, une invitation à délimiter l'allure et le fond de cet état d'être, par le biais de la brèche de la mise en mots, seule véritable porteuse de toute signification du produit littéraire. Cependant, ce langage crypté, régi en structure organique, d'après Proust, en « *un tout vivant* »⁴, fonctionne selon un programme de construction, appuyé sur l'association des noyaux élémentaires. La lecture de son côté, s'ambitionne à définir ces noyaux qui, agissant dans une mesure complémentaire, indiquent la structure opérationnelle détenant

¹ - G. Genette, *op. cit.*, p. 22.

² - R. Fayolle, *La critique*, éd. Armond Colin, Paris, 1978, p. 6.

³ - A. Maurel, Fayolle, *La critique*, p. 12.

⁴ - [Note de lecture].

le gisement du sens. Par ailleurs, en lisant, « *nous imprimons une certaine posture au texte, et c'est pour cela qu'il est vivant ; mais cette posture, qui est notre invention, elle n'est possible que parce qu'il y a entre les éléments du texte un rapport réglé, bref une proportion* »¹. Ainsi l'illustre critique, R. Barthes, légitime l'initiative prise de la part du lecteur, à mesure qu'elle s'accorde aux relations associatives, édifiant d'une part le texte, et d'autre part, indiquant ses entrées interprétatives.

A la lumière des illustrations exposées, et suivant l'angle de la thématique du voyage, qui déploie une activité structurante, il est plausible de relever par-delà, des axes principaux suivant lesquelles procède la progression textuelle. D'après l'engrenage aventurier, démarqué par la sphère du mouvement et l'épaisseur mythique évoquée, oriente la présente lecture vers de trois éléments, à partir desquels se hiérarchise l'ensemble des séquences narratives. C'est ainsi, qu'on suppose des foyers fonctionnels, régissant simultanément la contexture événementielle et la portée significative. En raison de l'occurrence de leurs faits et effets, ces éléments affichent une manifestation aussi explicite qu'implicite, chose qui indique forcément un amas d'indices, semble-t-il, révélateur. Sur le plan pratique, cette matrice triadique assure d'une part, l'activité de l'énergie sémantique, d'autre part, assiège le rapport entre réalité et fiction qu'expose l'œuvre vis-à-vis du monde existant. Cependant, sur le tracé du voyage de Baldassare et au moyen d'un vecteur de mouvement et de perception, instaurés par l'œuvre, A. Maalouf construit une assise virtuelle, dont le repère se tient entre le palpable et le vraisemblable pour notre réel. Autrement dit, l'aventure viatique, menée par le génois de Gibelet, à la recherche d'un livre particulier, finit par s'arranger, malgré les diverses péripéties, dans les commodités d'un voyage de retour vers les terres ancestrales. Pour le reste, l'aventure se structure selon l'échelonnement, opérationnellement réglé, des éléments agissant en tant que foyers « *d'où rayonnent toute les structures et toutes les significations* »². Ces éléments sont les suivants: le statut du livre, l'atmosphère sociale et la gravitation ancestrale.

¹ - R. Barthes, *Le bruissement de la langue*, éd. Seuil, Paris, 1984, p. 36.

² - J. Rousset, *Forme et signification : essai sur les structures littéraires de Corneille à Claudel*, éd. José Corti, Paris, 1963, p. xv.

2.3.1. Le statut du livre

Reconnu en tant que moyen infaillible pour la transmission du savoir, le livre présente le foyer central autour duquel gravite le tissage événementiel de l'œuvre. A cet égard, l'oeuvre s'implante aussitôt, dans un sillage de prédominance intellectuelle, en mobilisant l'enchaînement d'un paquet d'éléments avec le domaine des manuscrits et des produits livresques. Etant l'objet instigateur du projet viatique, ainsi que la cible principale de l'aventure de la quête, le *Livre du centième Nom*, en plus du statut salutaire qu'il prône dans le texte, arbore un plexus de significations, se rapportant au seul élément objet : le livre. En premier lieu, l'histoire s'inaugure sur les terres libanaises, précisément à la ville de **Gibelet**, pendant les croisades, dont l'étymologie provient de l'origine grecque " **Byblos** ", qui insinue : livre. Les grecs lui attribuent ce nom, car elle fut la source du papyrus pour la **Grèce**¹. Plus en amont, l'activité habituelle du **protagoniste**, source lui assurant les moyens d'existence, s'oriente vers le négoce, particulièrement des curiosités et des livres anciens. Par ailleurs, outre son habilité de marchand, jeune, correct et discret, il est également, un passionné, avide de lecture ; il devient aussi averti que capable de distinguer la qualité de la matière de son commerce, notamment pour les manuscrits rares. C'est en raison de cette faculté justement, qu'il s'ambitionne à retrouver le livre perdu, et à extraire la sève de son contenu, dont l'apport est présumé prodigieux. Cependant, avec cette affinité de lecteur chercheur, masqué par la prestance de commerçant avisé, ses feuilles éparées évoquent tout de même, d'autres ouvrages, faisant une référence commune à l'époque. Sans être caractérisé par une seule couleur, la série des livres cités s'ouvre plutôt, sur plusieurs disciplines, allant de la théologie jusqu'à la poésie. La variété, en elle-même, révèle une attitude réceptive chez le **lecteur voyageur** qui, malgré l'empirisme révélateur de son raisonnement, ne se prive pas de jeter l'œil sur un ouvrage comme celui d'**Ibn-Wahchia**², intitulé "*La connaissance des alphabets occultes*". Réservé juste pour les initiées, l'auteur de cette œuvre y présente une étude détaillée sur les usages occultes des divers alphabets, pour une variété d'écritures. L'intérêt de ce livre est exprimé par **Baldassare** qui, reconnaît : « *si j'avais pu l'acquérir*

¹ - D'après www.recherche.fr/encyclopédie/Byblos, consulté le, 07.08.2009.

² - Abu Bkr Ahmad ben Àli al-Kasdani connu sous le nom d'Ibn Wahsiyya, érudit musulman, traduit en arabe l'agriculture nabatéenne au III^e s. de l'Hégire, d'après <http://www.jetsetmagazine.net/culture/revue.presse/livre-aux-sources-de-lagronomie-arabe.21.759.html>, consulté le, 22.07.2009.

plus tôt, je m'en serais peut-être inspiré pour tenir ce journal. Mais il est tard, j'ai déjà mes habitudes, j'ai mon propre déguisement»¹. Décidemment, le contenu de cet ouvrage s'avère un décodeur pour les écritures hermétiques, autant qu'il offre la clé explicative pour les textes énigmatiquement encodés.

Dans l'intention d'éclairer le degré de la variété des tendances que renferme la série des ouvrages cités dans le corps de l'œuvre, il serait pratiquement utile de les énumérer. Le tableau, ci-après, expose clairement la gamme des livres, selon l'ordre dans lequel ils sont cités dans le texte tout en précisant les informations attribuées par l'auteur, à chacun d'eux. Ainsi, durant la recherche du *Livre du centième Nom* ou *Traité du centième Nom* ou encore, *Le Dévoilement du nom caché*, Baldassare mentionne les œuvres suivantes :

Titre de l'ouvrage	Nom de l'auteur	Notes	N° page (dans l'œuvre)
- <i>La Foi une, véritable et orthodoxe</i>	//	Imprimé en 1648, en Moscovie.	14, 103
- <i>Geographia sacra</i> ²	Samuel Bochart ³ Bochart ³	Parlant des phéniciens	30
- (sans titre)	Abou-I-Ala ⁴	- Poète arabe (Recueil poétique)	63
- <i>La connaissance des alphabets occultes</i>	Ibn-Wahchia	//	146
- <i>Périégèse, ou Description de la Grèce</i>	Pausanias ⁵	- Ensemble de récits sur Asclépoïs, le dieu grec de la Médecine.	177
- (sans titre)	Yunus Emre ¹	- Poète turc, décédé en XIII ^e s. de l'Hégire (poèmes, commentaires et anecdotes biographiques)	242

(Tab. n°6) **Les ouvrages cités dans l'œuvre "Le périple de Baldassare"**

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 146.

² - *Geographia Sacra, sur les premiers âges du monde*, typis Petri Cardonelli, Cadomi, (actuelle Caen), 1646, d'après www.wikipedia.org, consulté le, 29.09.2009.

³ - Erudit français, ministre de la religion réformée (1599-1666). A propos de lui, atteste Jean-Pierre Thiollet, dans, *Je m'appelle Byblos*, 2005, « *Aujourd'hui encore, les meilleurs historiens s'accordent à saluer Samuel Bochart comme le premier au monde à avoir fait un exposé cohérent et organisé sur la langue et les colonies phéniciennes* », d'après www.wikipedia.org, consulté le, 29.09.2009.

⁴ - Aboul Alaa El-Maari, (973-1057), est un grand poète arabe, connu pour sa virtuosité et pour l'originalité et le pessimisme de sa vision, d'après <http://www.universalis.fr>, consulté le, 29.07.2009.

⁵ - Ecrivain grec, né en Asie Mineure entre 110 et 120 ap. J. -C., d'après www.wikipedia.org, consulté le, 29.09.2009).

¹ - Poète turc de la période seldjoukide et ottomane, (1238-1321), Ses vers sont une source de découverte de Dieu et de ses noms "Esmail Hüsna", qu'il essaie de nous faire apprécier, d'après www.wikipedia.org, consulté le, 29.09.2009).

Formellement, on retrouve un menu varié : de la théologie, de l'Histoire, de la géographie, des pratiques occultes et symboliques, des contes et de la poésie, ce qui reflète visiblement, l'appétit du **lecteur génois**, manifestement apaisé par ses compétences multi-langagières. Cela met l'accent en conséquence, sur sa vive volonté d'emmagasiner l'information, savante ou culturelle, des différentes sources et disciplines. La résultante semble se focaliser directement sur la posture du **personnage**. Sa nature réceptive vis-à-vis du différent, provient en grande part, à la suite de sa connaissance, d'ordre culturel, où s'entremêlent les pensées et les usages dans la catégorie unifiante du genre humain. Décidément, cela relève clairement de l'infailible équation, étroitement proportionnelle entre le livre, cheville ouvrière de la transmission des connaissances, et la propagation du savoir. Bien que le premier ne soit qu'une fine portion du second, néanmoins, l'achèvement opérationnel de la connaissance ne s'obtient que par l'intervention du livre. La mise en interaction des trois phases du temps : passé, présent et avenir, son insertion parmi les différents niveaux sociaux, son édification des rencontres au-delà du temps et du lieu, résume, par différents moyens son ultime utilité de répondre aux continuel questionnements de l'être humain, dont **Baldassare** dénote un ostensible exemple. Certes, l'objectif n'est pas le livre en feuilles et en reliure, mais plutôt, son sens métonymique, c'est-à-dire, la charge des idées, des pensées et de l'intellection qu'il porte entre ses deux couvertures.

Particulièrement, le livre présente le point nodal du projet du périple, qui s'exécute dans le profil de la quête d'un savoir, renfermé dans un livre. Le contenu de ce dernier s'identifie du moins, à un essai, joignant la volée démonstrative à un procédé explicatif, sur un sujet dont l'acuité fait une rigoureuse actualité. Autrement dit, il s'agit d'une approche, avancée par un présumé érudit, au sujet du Nom Suprême Divin. Ce livre précieux, longuement recherché de **Gibelet** jusqu'à **Londres**, est le résultat d'un travail d'esprit d'un penseur, d'identité fictionnelle, étant préoccupé par le sujet de l'épithète Suprême qu'il développe là-dessus une thèse, façon d'exposer son point de vue, aux lisières de ses connaissances et de sa vision personnelle. Cependant, le livre rare, à l'image de ceux présentés sur la précédente liste, s'aligne sur la même typologie constitutive, la **détention d'un savoir**. Une constatation nettement confirmée par les propos du **diariste**, qui avoue : « *Devoir lire ce texte phrase après phrase, devoir le*

traduire mot après mot afin de le rendre intelligible pour un auditeur exigeant, voilà assurément la seule manière de savoir, une fois pour toutes, si une grande vérité secrète habite ses pages »¹. Conjointement, il en ressort conséquemment, en premier plan, la pertinence d'un refrain initiatique, instauré en ombre dominatrice, intimement lié au dispositif du rapport fonctionnel *livre/savoir*, en guise de veine motrice, faufilee dans les fins plis du corps narratif.

En outre, le livre évoque aussi la Parole Divine, singulièrement transmise au moyen de son support. Depuis les premiers temps de l'existence humaine, principalement pour les communautés monothéistes (musulmane, chrétienne et juive), reconnues par les "*Gens du Livre*"², cette parole est rapportée par les messagers et les prophètes, comme le confirme le texte coranique, s'adressant aux chrétiens et aux juifs : « *O Gens du Livre, pourquoi opposez-vous des arguments à propos d'Abraham, alors que la descente de la Torah comme de l'Évangile ne fut opérée qu'après lui ?* »³, (verset n°65, sourate "*La Famille d'Imrane*"). Ainsi, *la Torah, l'Évangile*, tout comme le *Coran* assiègent la Parole Révélée, dans le sens de porter à la connaissance de l'homme un dévoilement d'un ensemble de vérités, constituant le fondement principal de la religion⁴. Connue aussi sous le nom des *Écritures*, insinuant, à titre particulier, le livre comportant les textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Parole Révélée se maintient à chaque fois, par la transcription en signes graphiques. Ordonné et rassemblé, l'assemblage s'achève en prenant la forme d'un livre. De sa part, l'œuvre de *Maalouf*, se dispose dans le prolongement d'une conception générée et prophétisée par une double approche explicatives de la Parole Divine, d'une part, l'idée du Centième Nom, et d'autre part, la prédiction apocalyptique. Bien entendu, cette source de connaissance est alors évoquée, beaucoup plus en raison de la confusion régnante, dans une considération référentielle. Un usage de ce sort, est manifesté, lors d'un débat avec son ami *Maïmoun*, où par lequel *Baldassare* évoque, d'après lui, un des plus beaux préceptes du christianisme, disant: « *Aime ton prochain comme toi-même* »⁵. Les deux amis essayent de projeter

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 396.

² - Appellation donnée par le texte Coran

³ - N.E.Ben Mahmoud, *op. cit.*, p. 78.

⁴ - D'après G. Lucas, *op. cit.*, p. 803.

⁵ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 90.

l'optimisme révélé dans les Écritures, dans le but de porter appui et justification tangible à leur position vis-à-vis de la courante frénésie apocalyptique.

On conclut alors que, le texte manœuvre ouvertement le "livre" en tant que le moyen pour préserver la parole, y compris celle du savoir comme celle de la Révélation. Conséquemment, c'est le moyen aussi et par excellence pour propager le contenu livresque sur l'étendu des lieux et des temps. Par ailleurs, le journal du **protagoniste**, dont la forme intégrée présente le corps de l'œuvre présentement étudiée, est en fait, conçu d'un ensemble de feuilles, de carnets et d'écrits épars. Pour ainsi dire que la trame textuelle s'insère d'emblée dans le créneau opérationnel d'une pratique productive du livre. Il en ressort ainsi que, mis à part la nature de la parole, le livre demeure le récipient approprié dont se sert l'homme afin de conserver l'histoire de son existence. De sa part, en retraçant les sinuosités de son périple, **le marchand génois avoue que** « ... *ces pages sont la chair de mes jours* »¹, **ce qui met en exergue** le fait que seul ce dispositif de feuilles, périssables et inflammables, est en mesure de sauvegarder la mémoire et de maintenir dès lors la continuité de l'Histoire, en tant que réalité palpable ou rêverie aventurière. Néanmoins, le rayon fonctionnel s'aiguise à rajuster de près l'usage corrosif des écrits, notamment, ceux qui s'opposent à la liberté de l'esprit des contraintes superstitieuses, et à promouvoir la diffusion des connaissances scientifiques, de l'instruction éclairée et du progrès évolutif. Autrement dit, l'œuvre se mobilise à affronter, par la logique et l'esprit critique, l'attitude nuisible de ceux qui se complaisent dans l'ignorance et prolifèrent au milieu de l'obscurantisme.

¹ - Ibidem, p. 384.

2.3.2. L'atmosphère sociale

Etant donné que « *Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence sociale qui détermine leur conscience* »¹. Dans cette perspective, l'aventure du protagoniste Maaloufien, trace à travers la trajectoire de son itinéraire, une projection fidèle de l'atmosphère sociale, politique, voire culturelle de l'ère dans laquelle s'insèrent l'histoire. Balisée entre l'Orient et l'Occident, l'ambiance des deux rives, de la Méditerranée, s'approche, d'une part, et se complète, de l'autre, du fait que le monde est véritablement rond, même dans ses plus fins détails. En raison de quoi chaque mouvement, effectué dans un coin du globe, se répercute, par l'ondoiement de ses effets, sur toutes les autres parties. Aux termes de ses déplacements, le diariste constate « *Comme si un fil invisible reliait, par-delà les mers, ceux qui se passionnent pour les mêmes choses* »². Décidément, malgré la dominance de la différence, l'anatomie du monde semble s'affiner à un tourbillon général, dont le rayon s'étale de l'Est à l'Ouest. Autrement dit, l'effervescence générée par les prophéties apocalyptiques et les promesses messiaques se fait un climat commun pour les chefs-lieux des contrées parcourues. A Gibelet, comme à Constantinople, à Smyrne comme à Londres, partout l'ignorance paralyse les esprits, et la superstition nourrit la peur du désastre présumé. Néanmoins, à une altitude plus basse, le relief social se distingue par deux états de lieux :

• Du côté Oriental

L'œuvre expose un profil de coexistence sur les terres du Levant ; des ethnies des quatre coins de la terre de croyances distinctes vivent décemment ensemble, sous le règne de la dynastie ottomane. Le trait révélateur de cette entente pacifique consiste dans la tangibilité de la reconnaissance du statut de la différence. Partagée entre les uns et les autres, les distinctions physiques, langagières et même des aspirations spirituelles donnent preuve à une conformité corrélative avec le principe de variété, sur lequel se base

¹ - G. Durand, *Les grands textes de la sociologie moderne*, éd. Bordas, Paris, 1969, p. 18.

² - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 226.

la vie. Par ailleurs, les **Ambriaci**, aïeux de **Baldassare**, régnant jadis sur la seigneurie de **Gibelet**, offrent une figuration persuasive de cette cohabitation phénoménale. D'origine génoise et de croyance chrétienne, le jeune **Ambriaco** dispose, parmi la communauté arabo-musulmane, d'un notable cadre social : respect, intégration, prospérité professionnelle et tolérance spirituelle. Sans quoi, quelle est l'impulsion qui pousse le vieux **Idriss** à distinguer le génois par son don (le livre requis), hormis l'amabilité et la correction affichée par le comportement de l'antiquaire génois. De même, est le cas de la communauté juive qui possède aussi une sorte de tutelle auprès du pouvoir musulman des turcs, lui préservant un rayon adéquat de liberté d'agir, aux limites des commandements majeurs de l'ordre et de la bienséance. Cependant, en marge des activités culturelle et culturelles, une texture sociétale se confectionne, exposant un état de brassage réactionnel, dont les fibres sont de provenances et de tendances diverses.

• Du côté Occidental

Quant à la rive ouest, c'est la tension ébranlée aux tiraillements du double despotisme qui caractérise le relief social. Manœuvrée par les timons des deux catégories du pouvoir, le corps politique et l'agissement ecclésiastique, la région s'engouffre de plus en plus dans le précipice des querelles religieuses à l'intérieur des pays. Les lourdes répercussions des tragédies causées en conséquences des affrontements armés, avec les régimes du voisinage externe, éreintent l'endurance des populations et encouragent la distorsion du tissu social. Il en ressort alors, une sorte d'émiettement racial, aiguë par la poussée des adversités qui brisent la confrérie communautaire.

D'une manière globale, l'atmosphère ambiante, sur les deux côtés, se peint principalement, par les tumultueux échos de l'achèvement fatal, où « *Un vent d'étrangeté balaie le monde* »¹. D'une part, la régression, des valeurs maîtresses de l'enseignement religieux, cède passage aux interprétations erronées, abusant de la crédulité des populations. De l'autre, la tyrannie des régimes propulse à grande échelle l'aspiration à

¹ - Ibidem, p. 218.

n'importe quelle forme de liberté, même s'il s'agit de croire à des **superstitieuses** débilites. Ainsi, la réflexion logique, n'ayant plus qu'une faible voix, s'altère et se corrompt, l'intellection se dissimule derrière le silence et la superstition prend l'égide du comportement collectif. Plus encore, elle dirige, juge et commande l'abécédaire des différentes pratiques. Bref, l'état général s'alimente « *de confusion dans les esprits, de dérèglement dans les attitudes, d'universelle irritation, comme d'impunité* »¹, qui favorisent amplement l'apparition de prolongements phénoménaux, singulièrement pernicieux. **Le Sabbataï de Smyrne** n'est en effet que le produit de l'irrécusable décadence, proliférée par l'éloignement de la pensée raisonnable et le symptomatique mutisme de l'esprit éclairé.

2.3.3. La gravitation ancestrale

Précisons, en premier lieu que la quête, dans "*le périple de Baldassare*", se focalise principalement sur l'acquisition d'un savoir spécifique ; c'est-à-dire, la dimension initiatique se voit, non seulement dominante, mais aussi le point de mire. En outre, étant donné l'harmonieuse intégration sociale, manifestée dans le milieu du **jeune génois**, le refrain identitaire ne s'expose cependant, que dans la mesure de la nostalgie envers les siens. D'ailleurs, le plan d'action, au départ, consiste à s'orienter vers **Constantinople**, rencontrer le chevalier, **Marmontel**, lire le livre ou le récupérer, puis revenir aussitôt à **Gibelet**. En revanche, les aléas de la route décident autrement ; les pérégrinations s'enchaînent par l'apparition de nouvelles données inattendues, pour ainsi dire que, l'aventure se rehausse alors, et étale ouvertement ses voiles. Par ailleurs, malgré sa résolution à rebrousser chemin vers son petit monde au Levant, **Baldassare** revient sur cette décision juste au moment de sa première arrivée sur la terre génoise, suivant le fait que la terre est « *le poème éternel* »². En effet, au terme de son voyage, **le bibliothécaire de Gibelet** reconnaît sans scrupules son attachement et déclare : « *La vérité, c'est qu'en retrouvant Gênes, j'ai su que je ne retournerais plus à Gibelet. Je me le suis murmuré quelquefois, sans jamais oser l'écrire* »³. Ainsi, le passage fortuit par **Gênes** a revivifié en

¹ - Idem, p. 208.

² - Expression attribuée à V. Hugo, D'après <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/terre/citation>, consulté le, 18.12.2009.

³ - A. Maalouf, op. cit., p. 487.

lui, la pulsion ancestrale, jusqu'à lors mise en inertie. Autrement dit, un phénomène d'attraction mutuelle s'opère, dont la nature s'allie sous le titre des effets magnétiques des lieux. Pour le **génois**, cet effet converge vers la sensation de l'appartenance à cette terre, sous prétexte que : « *Personne n'appartient à Gênes comme lui appartiennent les Génois d'Orient. Personne ne sait l'aimer comme ils savent l'aimer* »¹. Il s'agit donc, d'une relation reliant, en partie intégrante, l'élément à un grand tout, qui le détermine et l'identifie. Sans jamais voir **Gênes**, l'**antiquaire chrétien** de **Gibelet** se surnomme "**le génois**", rien qu'en raison de ses origines. Décidément, les racines réclament la proximité de leurs branches, d'où s'achève la rencontre et empreigne le périple par la tournure du retour vers les sources. Sans amoindrir l'ampleur nostalgique de **Baldassare**, ajoutons, seulement en termes dénotatifs, que l'usage habituel des communautés du Levant, consiste à surnommer les gens soit par le nom de leurs premier fils, soit par les lieux de leurs provenances ou origines². C'est le cas d'ailleurs de l'illustre érudit musulman, Abou Mohamed Ben Ismaïl, connu par l'Imam "*El-Boukhari*", (810-870) car, il est natif de **Bukhara**, dans la province perse de **Khorassan**, actuellement, en Ouzbékistan³.

Evidemment, c'est en changeant d'adresse, d'une ville à une autre, que le **voyageur** prend connaissance de l'étranger qu'il est, « *A Gibelet je serai toujours l'étranger* »⁴, et partout d'ailleurs, mise à part à Gênes, et seulement à cette aire d'espace topographique. La raison se révèle du fait que cette partie du monde recèle l'histoire de sa provenance ancestrale à laquelle l s'identifiant partout, le génois. Du reste, le texte, via la plume du diariste, évoque ouvertement l'empreinte de la nature guerrière des génois, notamment par la bravoure et la ténacité de ses aïeux. Toutefois, la dimension identitaire s'esquisse alors graduellement, tout au long du périple. Plus nettement, le **marchand déambulant**, aux effets des rencontres et des déplacements, constate effectivement, la mise en place d'une mesure de disposition, suite à laquelle s'effectue communément, la prise de coordonnées dans le repère social, restreint soit-il ou global.

¹ - Ibidem, p. 291.

² - D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_de_prénoms_arabes, consulté le 18.12.2009.

³ - D'après www.wikipedia.org, consulté le, 29.09.2009.

⁴ - A. Maalouf, *op. cit*, p. 291.

Dans la consécutive conséquence, la portée significative insinue que parfois, le fait de se connaître ne suffit pas, car il faut encore, et plus utilement, reconnaître ce qu'on est et tel qu'on l'est réellement. Seulement pour le réussir, il s'avère primordial de s'approcher des phénomènes, les voir de près et les vivre, c'est-à-dire en endurant réellement l'expérience. La situation de **Baldassare** propulse un changement de position symptomatique, sous l'effet d'une nouvelle considération, du fait que « ... *c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer* »¹. Décidément, la conversion est due principalement à la stimulation opérée pour la dimension identitaire, angle pilote dans la structuration de la personne, ainsi que de son entourage. Dans ce sillage, **le voyageur** se rend compte, par le biais de l'assimilation directe, de l'effet qu'établit le lieu sur la personne, à partir duquel, **le génois** affranchie consciemment et sans conteste, la rive occidentale dans la posture d'un retour, inconditionné, d'un expatrié par naissance. Il en découle cependant que, pour pouvoir choisir librement, il est indispensable de s'initier d'abord, afin de se connaître, car la liberté proprement dite, ne provient qu'à la suite d'un état de connaissance et de la possession d'un substantiel savoir.

En définitive, *Le périple de Baldassare*, comme toute œuvre littéraire, est le lieu par excellence d'« ... *un épanouissement simultané d'une structure et d'une pensée* »². Seulement, la disposition se fait d'une manière aussi dissimulée qu'elle se préserve dans les plis de l'œuvre. La présente lecture suggère alors, par le biais des présentations symptomatiques, un ordonnancement du profil significatif qui se balise selon la prolongée des trois vecteurs, étayés auparavant. Pris en tant que foyers fonctionnels, ces éléments, propulsant chacun de sa part des formes diverses, entraînent une aire réactionnelle, en mesure de générer un au-delà de la portée signifiante présumée. En effet, au moyen de l'agencement des faits et effets, des formes et des mouvements, le texte confectionne, une œuvre de composition, régit par une idée maîtresse. Cette idée est la source profonde et le stimulateur fondateur de la mise en forme de l'expérience du texte. Bien que ce niveau demeure de la stricte forteresse de

¹ - A. Maalouf, *Les identités meurtrières*, éd. Grasset & Fasquelle, Paris, 1998, p. 29.

² - J. Rousset, *op. cit.*, p. xv.

l'auteur narrateur, la critique littéraire, dont l'objet d'étude est de décoder l'inédit, se charge d'affranchir la résistance des obstacles. Dans sa peinture d'une page de l'Histoire, le texte d'Amin Maalouf, manœuvre, par un dosage près, les composantes matricielles de l'époque, dans une équation, d'un bout résultante, de l'autre, éclatée. En termes explicatifs, la partie conséquente consiste au profil social perturbé, caractérisant la globalité de la séquence temporelle, dans laquelle s'effectue l'aventure baldassarienne. Un état de chaos emblématique se répand sur les deux abords de la Méditerranée : à défaut de la lucidité de la pensée logique, l'ignorance s'essémine par le biais de la remarquable prospérité de la superstition et le succès retentissant des interprétations malicieuses des textes religieux. Du côté éclaté de l'équation, on retrouve deux maux, inhérents et concomitants l'un à l'autre : en plus de la tyrannie, exercée par les pouvoirs politiques de l'époque en question, s'ajoute un déchirement ethnique. C'est la conséquence évidente des conflits sanguinaires déclenchés, aux périphéries des contrées, à la moindre mouche de désaccord. La résultante octroie outre que l'émiettement racial, une antipathie de voisinage qui, prolifère progressivement des clichés négatifs à tous ce qui se rapporte à l'Autre : le non semblable.

L'intervention de l'auteur se distingue particulièrement, par un usage aussi opérationnel que lénifiant à l'état de dérive, affiché sur le miroir social. Sans prescrire explicitement la solution, l'œuvre s'accentue sur le facteur du "Savoir", en mobilisant l'orbite narrative sur le livre, l'outil efficient pour la propagation de la raison éclairée. Le traînant au centre du projet viatique, le savoir, détenu dans le livre, déchaîne une portée parallèle au vécu social, mais d'orientation contraire. Autrement dit, l'issue suggérée par le texte, doit obligatoirement passer par les ponts de la connaissance, pour ainsi insinuer que seule la pensée sage reste la vraie bouée de sauvetage pour l'être humain. Par ailleurs, le retour vers Gênes, expose un choix, consciemment établi. Il révèle aussi une franche réconciliation du présent, temps du voyageur, avec le passé ou le temps de ses ancêtres. Plus en amont, le retour vers les terres ancestrales remet en surface la tonalité factuelle du refrain identitaire. Malgré que ce refrain se confectionne par un apparent équilibre au sein de l'Ailleurs, notamment à Gibelet pour le protagoniste, le contact direct prime souvent, car on ne peut ignorer la contenance de la ligature de l'appartenance, particulièrement, pour un sujet né, élevé et grandi loin de ses

origines, pour ne pas dire, *forcément étranger*, dès sa naissance. Baldassare reconnaît à la fin que, quoi qu'il en soit, sa présence, sur les terres du Levant, ne fait qu'endurer son étrangeté.

Par le biais de l'aménagement de la rencontre et les commodités du retour, l'œuvre expose néanmoins, le statut de l'étrangeté en tant que symptôme diagonalement conséquent de la somme de la fragilité sociale, et à la fragmentation politico-religieuse. En raison de quoi, l'étranger devient une patrie rassemblant les non-semblables : les différents, précisément dit, d'après la plume du génois : « *comme si " de l'étranger " - " from abroad " – était une provenance précise, que " l'étranger " était un pays, et que nous étions, de ce fait, des compatriotes* »¹. Singulièrement, pour un sujet déambulant, l'espace familial devient plutôt l'abri du moyen par lequel il effectue ses déplacements, qu'il soit « *un train en marche, un avion en vol, la transition même qui exclut l'arrêt.* »². Vu la suspension qui dépeint le refuge spatial, en plus de l'intrusion qui s'accroche au sujet étranger partout, en dehors de ses propres coordonnées, le marchand opte alors, pour le tronçon de terre, jadis habité par ses aïeux, lequel tronçon est supposé légitimement, le sien.

On remarque qu'en fin de compte, les foyers fonctionnels s'harmonisent avec le titre de chaque carnet de voyage du protagoniste narrateur. Seulement, l'identification ne se fait pas d'une façon systématique, mais selon un ordonnancement dicté par les données étalées jusqu'à lors. Le tableau suivant illustre clairement, cet accommodement divulgué et met en exergue le fil conducteur reliant les foyers et l'agissement de leur fonctionnement.

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 444.

² - J. Kristeva, *op. cit.*, p. 18.

Les foyers fonctionnels	Titres des carnets de voyage	Commentaires
I- Le statut du livre	I- <i>Le centième Nom</i>	Le moyen pertinement efficace pour combattre l'ignorance et propager la parole savante.
II- L'environnement sociopolitique	II- <i>La voix de Sabbataï</i> III- <i>Un ciel sans étoiles</i>	La fusion des deux carnets, s'interprète par le fait que, d'une part, ils porteraient la perturbation chaotique qui caractérise l'époque. D'autre part, ils retracent l'ampleur aventurière du protagoniste, au milieu de l'agitation des conditions ambiantes.
III- La gravitation ancestrale	IV- <i>La tentation de Gênes</i>	L'agencement du choix décisif pour le retour définitif vers la terre ancestrale, « <i>la Gênes éternelle</i> » ¹ .

(Tab. n°7) La concordance entre les foyers fonctionnels les titres des carnets de voyage

Du point de vue récapitulatif, il en ressort que l'œuvre, dans sa globalité, s'articule selon la symbiose aménagée des trois pivots, agissant en tant que veines sémantiques. Par ailleurs, ces foyers opérateurs de la charge significative, s'édifient à partir d'une activité de ressourcement, à la fois, sélective et compositrice. La source génératrice détient d'un côté le versant réel, s'agissant des circonstances environnantes, et de l'autre, la dimension fictionnelle qui permet l'assemblage des éléments hétéroclites. La résultante offre alors, une conjugaison subjective des données, appartenant à une perception tangible et raisonnable, mise sur une toile, émaillée et inventée, vacillant entre la rive du réel et celle de l'irréel.

Conclusion

En somme, régit par la thématique du voyage, la totalité organique de l'œuvre romanesque d'A. Maalouf, intitulée *Le périple de Baldassare*, abrite une structure globalisante qui se réfracte dans un repère dyadique. En joignant d'une part, la dimension de l'authenticité du réel historique et de l'autre, un tissage évènementiel restreint, particulièrement inventé par l'auteur, l'œuvre s'édifie alors par les traces du mouvement oscillatoire, étroitement simultané entre les balises des deux strates, le réel et

¹ - A. Maalouf, *op. cit.*, p. 291.

l'irréel. A cet égard, on peut dire que le mouvement déclenché au niveau figuratif est parallèlement stimulateur et conséquent à une autre animation entreprise au palier structurel. Cette animation s'interprète par le débit continu des alternances eurhythmiques des fibres réalistes et d'autres fictionnelles, aménagées selon la portée de l'entité organique du texte, placé sous l'égide d'une imagination créatrice. Dans l'objectif de déceler la signification amassée aux limites de l'écrit, la présente lecture opère des reliefs à l'intérieur de l'œuvre, à la manière de J.-P. Richard, « *de simples relevés de terrain (...) des parcours personnels visant au dégagement de certaines structures et au dévoilement progressif d'un sens* »¹. Etant présumé que chaque élément est chargé d'une valeur significative, l'abord de l'œuvre se structure cependant, dans un mouvement explorateur de reliefs internes susceptibles de dégager des présentations indicielles. Si l'écrivain use de l'écriture afin de « *se dire* »² et d'exposer l'angle de sa vision personnelle, il ne serait donc que par le moyen d'une composition aussi singulière qu'inédite, recomposant par un paquet de mots, la sève de sa parole. Une fois achevée, cette reconstitution, dans sa totalité, détient soit des pistes de forces, soit des trames d'adjonction qui balisent la forme au service du sens convoité. Elaborée d'une manière globale, la lecture doit détecter, à travers des embranchements latéraux ou des relations obliques, un réseau de convergences, à partir desquels se conçoit un foyer de dynamisme signifiant. Sous l'orientation de la caractéristique barthienne au sujet de la pluralité du texte littéraire, attestant que, le texte « *a plusieurs sens, [... et] qu'il accomplit le pluriel même du sens* »³, la présente lecture déploie, aux lisières des pistes empruntées, un gisement révélateur. Il s'agit de la modalité de l'insertion d'une conception fictionnelle au creux d'un segment appartenant au registre historique, sur les alentours de la zone méditerranéenne.

Dans une double ambivalence, oscillant entre le réel et l'irréel, entre l'Orient et l'Occident, *Le périple de Baldassare* dresse un pont de rencontre conciliatrice. Le point de départ de son itinéraire est le cœur du **Moyen-Orient**, précisément, la ville libanaise, **Gibelet**, par ailleurs, l'abscisse d'arrivée, s'avère l'orgueilleuse reine des mers¹,

¹ - D. Bergez *op. cit.*, p. 97.

² - D'après J. Rousset, *op. cit.*, s.p.s..

³ - R. Barthes, *op. cit.*, p. 75.

¹ - D'après <http://fr.wikipedia.org/wiki/Gênes>, consulté le, 18.12.2009.

Gênes. La rive culminante dans cette trajectoire est le prestigieux ombilic européen, la capitale anglaise, **Londres**. Cependant, sur les traces de la trajectoire des déambulations s'assemblent différents fragments, composants en coordonnées spatiales et temporelles la toile contextuelle que distingue le texte. La présentation résultante assiège une implantation imagée dans une nervure du **XVII^e siècle**, dans laquelle s'accomplit l'infiltration des éléments inventés dans le corps de l'authenticité historique. De ce fait, certaines mises en scène s'accordent de près avec les informations objectives, fournies par les documents indubitables, notamment, les séquences se rapportant à la frénésie juive pour le faux Messie de **Smyrne**. Egalement, le tronçon racontant la fuite du **parangon** des tisons des flammes, à **Londres**, donne la vive impression que **le marchand de Gibelet** figure réellement parmi la population londonienne lors du terrible malheur. Plus encore, en lecteur avisé des réalités des événements historiques, il semble qu'en adoptant une minutieuse recherche, parmi les foules des victimes et des rescapés, on trouve entre eux **le génois de Maalouf**, guidé par sa compagne, **Bess**, vers la **Tamise**. Par ailleurs, cette impression n'est pas seulement l'œuvre d'un collage, mais elle provient à la suite d'un ancrage aussi profond dans la dimension historique, du point de vue décors, couleurs et ambiance globale : il en découle alors cette altitude d'homogénéité, adéquatement affinée. Ainsi, « *un effet de réel* »¹, disait **R. Barthes**, se produit. C'est-à-dire, à la montée du référent, se déploie la catégorie du réel en dépit de l'insuffisance du signifié. Bien qu'il justifie suffisamment le dire, le versant réaliste échafaude en outre, le fondement de « *ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres de la modernité.* »². Cependant, la relation entre les deux essieux s'avère d'une solide complémentarité, s'interprétant en premier lieu par une fonctionnalité dénotative, mais elle sert aussi à hisser le réel aux rangs plus attractifs, voire artistique. Pour la présente œuvre, c'est précisément, la reproduction savante des temps et des lieux qui a permis la modalité de l'ancrage et, conséquemment, le montage intégré, à l'œil du spectateur, le lecteur averti.

En outre, l'étoilement mythique traversant l'intégralité de l'œuvre, rehausse d'une part, l'épaisseur sémantique, par le biais du rapprochement du modèle

¹ - R. Barthes, *op. cit.*, p. 186.

² - *Ibidem*, p. 187.

antique de l'aventure humaine, et d'autre part, réactualise la figure mythique dans une incessante activité de composition. Indépendamment du dynamisme fonctionnel et connotatif, proprement déchaîné au niveau de la structure interne de l'œuvre, la dite composition engage un dialogue opérationnel entre les structures mythiques. Etant donné que les récits légendaires se conservent principalement aux moyens de leurs ossatures structurelles, leur superposition établit, outre le dialogue, une sorte d'interaction entre les différents canevas composants la gamme mythique. Le texte devient alors pareil à une arène d'activité, dans laquelle s'effectue la bruissante ouverture des structures. Un fait duquel s'opère la reconnaissance des schèmes occurrents, récurrents ou accidentels, et que leur disposition assure d'emblée la complémentarité unifiante au sein de la structure interne. Cette dernière s'avère pour *Le périple de Baldassare*, une contexture mythiquement tellement polychrome qu'elle devient le siège d'un éclatement des frontières balisant les distinctes structures des récits chimériques. Il serait plutôt question d'un effondrement de la pluralité mythique sous-jacente dans une nouvelle version globalisante, celle de l'expérience du *jeune génois d'Orient*. Ainsi, l'œuvre, sans être une équation mathématique de fonction narrative, devient plutôt la rencontre d'une poétique et d'une mythologie¹. En renforçant ainsi l'épaisseur sémantique du texte, l'endurance du *parangon* semble préférer un nouveau mythe manifestement initiatique. Par la suite, l'œuvre condense de sa part, l'entassement des aventures assemblées dans une nouvelle forme de quête ; qu'elle soit la recherche du centième nom divin à l'approche de la fin du temps.

Au demeurant, l'entité organique de l'œuvre, prise suivant le repérage spatio-temporel et la consistance mythique ordonnancée, édifie un axe transversal virtuel, autour duquel se greffent les pivots, agissant en ferments déployant la charge sémantique, tout en régissant par-delà l'équilibre de sa répartition. La transversalité en revanche, n'est pas arbitraire, car elle assure d'un côté, la diffusion de l'irradiation des éléments fonctionnels ainsi que la propagation de leurs réactions mutuelles sur les fibres de la texture. De l'autre, le susdit axe ménage la disposition des unités significatives, tout en

¹ - D'après Courtès, in D. Chauvin, *op. cit.*, p. 64.

réglant l'activité « *des lignes de forces* »¹ et la compatibilité de l'agencement des foyers régulateurs. Bien entendu, c'est la structure de l'œuvre qui relève de près la tendance significative. De ce fait, la saisie du sens de l'œuvre s'établit par le biais de la recomposition des différentes parties exploitées, selon une disposition équilibrée et corrélativement ordonnancée par la structure plénière de l'œuvre. A cet égard, la dissémination étendue de la déraison absorbante, accréditant la parole superstitieuse au rebours du raisonnement logique, impose dès lors l'ultime utilité du vecteur du savoir. Ce dernier se reconnaît le moyen ingénieusement thérapeutique, susceptible de mettre fin aux produits de ce genre de fléaux. Par ailleurs, la connaissance ne se dispose nulle part sur les parvis des chemins, mais plutôt soit, au sein des documents et des écrits des érudits, dont la forme générale est le livre, soit en endurant l'expérience, dont la résilience dénote à juste titre, le dépassement de l'ignorance. C'est ainsi que l'œuvre s'intégrant dans une sphère tempo-spatiale distinguée par un faible tonnage de la réflexion lucide, aménage, via la modalité du voyage, un processus initiatique dont l'objectif est la recherche d'un savoir jusqu'à lors inédit. En conséquence à cette mise en scène, l'étendue de la connaissance s'élargit et prône la dimension identitaire qui émerge au fil des contacts répétés avec l'Autre, au milieu de l'Ailleurs. Cette tournure reprend indirectement, le caractère initiatique et le conjugue selon deux altitudes distinctes : la première s'accorde directement avec la posture individuelle du **parangon** qui, reconnaît enfin sa différence à l'encontre de la rencontre d'autrui, malgré la belle lurette depuis son intégration. De ce fait, s'exalte cependant son appartenance à sa terre ancestrale. La seconde altitude s'attache plutôt à la dimension communautaire, voire ethnique, à laquelle appartient **l'antiquaire**. L'œuvre, loin d'exposer un chantre des origines identitaires, étale un retour aux sources afin de mettre en relief que le temps passé demeure pertinemment la cheville ouvrière qui échafaude le temps actuel et prédispose celui à venir.

En fin de compte, on peut déduire que selon les strates explorées, l'ensemble reprend, distinctement et conjointement, l'aventure centrale de l'œuvre et attribue à chacun d'eux de sa part, la portion supposée adéquate afin d'édifier la globalité de la mise en scène. Plus nettement, la composition du sens emboîte toutefois la modalité

¹ - J. Rousset, *op. cit.*, s.p.s..

dans laquelle s'élabore la prise de connaissance chez **Baldassare**, c'est-à-dire d'une manière progressivement constructive, tout au long des suites de traversées. Il le confirme au demeurant, en confiant à ses feuilles : « *J'ai presque l'impression que tout ce que j'ai vécu depuis un an n'était qu'un prélude, une série d'épreuves (...) avant que je sois digne de connaître [le] nom intime* »¹. Pour conclure, on peut dire que, toutes les manœuvres figurées sur la trame narrative sont pour autant des indices signifiants afin de localiser, voire décerner, le gisement dénotant le sens émis par l'écrit.

En dernier ressort, l'ensemble des pistes, étale l'agissement fonctionnel pris selon l'angle opérationnel que commande la gestion prônée par la thématique dominante dans l'œuvre. L'une comme l'autre, manipulant ouvertement l'outil de la mouvance, la suite narrative projette une écriture dans laquelle, l'initiation détient le caractère pilote. En termes récapitulatifs, la fonctionnalité de l'activité ambivalente engagée, rend « *la structure narrative, élaborée dans le creuset des fictions (à travers les mythes et les premières épopées), devient à la fois signe et preuve de la réalité* »². Par un double investissement de la dimension historique, le texte confectionne d'un côté, l'insertion dans un contexte temporel passé, de l'autre, l'échafaudage de la mise en scène par un ancrage en profondeur via le matériau légendaire des mythes, qui se charge de répéter le scénario modèle de l'initiation. Ainsi, s'instaure une sorte de rencontre de traits culturels, entassant l'original avec les pratiques culturelles. Laquelle rencontre propulse conséquemment, un étoilement à la fois aventureux et étroitement initiatique.

¹ - A. Maalouf, *op. cit*, p. 396.

² - R. Barthes, *op. cit*, p. 177.